UNE PETITE PRINCESSE

Frances Hodgson Burnett

Une petite princesse

Texte intégral

… de Frances Hodgson Burnett

… illustré par André Pécoud

et Ethel Franklin Betts

Titre original : *A little princess, 1905*

Frontispice : *Jessie Willcox Smith*

Dernière image : *Reginald Birch*

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée toute diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales, par tous moyens et sous tous formats, sans modification et dans son intégralité.

CHAPITRES

- 1 -	Sara	5
- 2 -	Une leçon de français	18
- 3 -	Ermengarde	25
- 4 -	Lottie	34
- 5 -	Becky	45
- 6 -	Les mines de diamants	58
- 7 -	Encore les mines de diamants	71
- 8 -	Dans la mansarde	94
- 9 -	Melchisédech	106
- 10 -	Le monsieur indien	118
- 11 -	Ram Dass	131
- 12 -	De l'autre côté du mur	140
- 13 -	Quelqu'un dans la foule	149
- 14 -	Ce que Melchisédech vit et entendit.	160
- 15 -	Magie dans la mansarde	165
- 16 -	Le visiteur	190
- 17 -	C'est l'enfant !	206
- 18 -	J'ai fait de grands efforts pour m'imaginer que j'étais une princesse…	214
- 19 -	Anne	227

Chapitre premier

Sara

C'était par un sombre jour d'hiver ; un brouillard épais et lourd obscurcissait les rues de Londres et les étalages étaient illuminés comme en pleine nuit. Une petite fille, à l'air un peu étrange, était assise à côté de son père dans une voiture qui roulait assez lentement. Elle avait ramené ses petits pieds sous elle, et s'appuyait contre son père qui l'entourait d'un de ses bras, pendant qu'elle regardait les passants, par la fenêtre, avec de grands yeux pensifs et graves.

Son regard aurait paru sérieux pour une enfant de douze ans, et Sara Crewe n'en avait que sept. C'était une toute petite fille, et on ne se serait pas attendu à une pareille expression sur son visage. Mais cette enfant rêvait toujours et réfléchissait à

des choses bien au-dessus de son âge. Il lui semblait avoir de tout temps songé, de préférence, aux grandes personnes et au monde dans lequel elles vivent.

Elle avait le sentiment d'avoir vécu longtemps, très longtemps.

En ce moment, elle revivait le voyage qu'elle venait de faire de Bombay à Londres, en compagnie de son papa. Elle revoyait le grand paquebot, les matelots allant et venant silencieusement, les enfants jouant sur le pont chauffé par le cuisant soleil, les quelques jeunes femmes d'officiers qui, souvent, essayaient de la faire parler, et riaient de ses réparties. Et elle pensait combien il était étrange de se trouver à un certain moment sous le soleil éclatant des Indes, transportée ensuite en plein océan, et enfin dans une voiture qui circulait à travers un dédale de rues inconnues, par une journée aussi sombre que la nuit. Et tout ceci la surprenait à un tel point que, se rapprochant de son père :

« Papa, dit-elle d'une petite voix mystérieuse qui n'était guère qu'un murmure.

— Qu'y a-t-il, mignonne ? répondit le capitaine Crewe en la serrant plus fort et en se penchant pour la regarder dans les yeux. À quoi pense ma petite fille ?

— Est-ce ici « l'endroit » ? murmura Sara en se blottissant davantage contre lui. Dites, papa ?

— Oui, petite Sara, c'est ici, nous sommes enfin arrivés. »

Et bien qu'elle n'eût que sept ans, elle sentit que son père éprouvait de la tristesse en prononçant ces mots.

Il y avait bien longtemps qu'il avait commencé à lui parler de « l'endroit », comme elle disait toujours. Elle avait perdu sa mère à sa naissance et ne l'avait donc jamais connue, ni regrettée. Son père, riche, jeune, bel homme, et qui la gâtait, semblait être le seul parent qu'elle possédât au monde. Ils avaient toujours joué ensemble, et s'étaient toujours aimés. Elle le savait riche parce qu'elle l'avait entendu dire par des personnes qui croyaient qu'elle était encore trop jeune pour les comprendre. Elle les avait aussi entendues dire qu'elle serait riche, à son tour, quand elle serait grande. Elle ne savait pas trop ce que signifiait « être riche ». Elle avait toujours vécu dans un magnifique bungalow, entourée de nombreux

serviteurs qui lui faisaient beaucoup de salamalecs, l'appelaient « Missee Sahib » et cédaient à tous ses caprices. Elle avait eu des joujoux, des animaux favoris, et une nounou indienne qui l'adorait ; et elle avait peu à peu appris que les gens riches possèdent tout cela. Mais elle n'en savait pas plus long.

Le seul souci de sa courte existence avait été cet « endroit », où on devait la conduire un jour.

Le climat des Indes est très malsain pour les enfants, et dès qu'il est possible de le faire, on les met en pension en Angleterre. C'est ainsi qu'elle avait vu partir d'autres enfants, et entendu par la suite leurs parents parler des lettres qu'ils en recevaient. Elle avait appris qu'elle aussi partirait un jour. Les récits de voyage contés par son père et la perspective d'un pays inconnu lui plaisaient, mais elle ne pouvait se faire à la pensée de leur séparation.

« Ne pourrez-vous rester avec moi, papa ? » avait-elle souvent demandé quand elle n'avait encore que cinq ans.

« Ne pourriez-vous aller à l'école, vous aussi ? Je vous aiderais à apprendre vos leçons.

— Mais tu n'y resteras pas très longtemps, petite Sara ! répondait-il toujours. Tu habiteras une maison en compagnie de beaucoup de petites filles de ton âge, avec qui tu joueras, et je t'enverrai beaucoup de livres. Tu grandiras si vite qu'il te semblera qu'une année à peine s'est écoulée, quand déjà tu seras assez grande et assez instruite pour revenir prendre soin de ton papa. »

Cette dernière pensée lui avait plu.

Tenir la maison de son père, monter à cheval avec lui, présider à sa table quand il aurait des invités, causer avec lui et lire ses livres, voilà ce qu'elle aimerait le plus au monde, et s'il fallait, pour cela, partir, elle s'y déciderait bien. Les autres petites filles ne l'intéressaient guère ; mais, si elle avait beaucoup de livres à sa disposition, elle se consolerait.

Car elle aimait les livres plus que toute autre chose au monde et inventait toujours de nouvelles et belles histoires qu'elle se racontait à elle-même. Parfois, elle en faisait le récit à son père, qui s'y intéressait autant qu'elle-même.

« Eh bien, papa, dit-elle doucement, si nous sommes arrivés, je suppose qu'il faut nous résigner. »

Il rit de ses paroles, qui étaient si peu de son âge, et l'embrassa.

Mais lui n'était pas du tout résigné, et cependant il devait le cacher à sa fille. Sa gentille Sara avait été une telle compagne pour lui qu'il songeait à la solitude qui l'attendait quand, de retour aux Indes, il pénétrerait dans son bungalow, et qu'il ne verrait plus la petite fée en robe blanche venir à sa rencontre. Aussi la pressa-t-il plus fort encore dans ses bras, au moment où la voiture s'engageait dans le square, grand, mais si triste, où se trouvait la maison qui allait être la demeure de Sara. Elle était vaste et sombre, cette maison de briques, et pareille à toutes les autres qui entouraient le square, à cela près que sur la porte d'entrée brillait une plaque de cuivre portant cette inscription en lettres noires :

MISS MINCHIN

Pension pour Jeunes Demoiselles

« Nous voilà arrivés » dit le capitaine Crewe, tâchant de donner à sa voix une intonation aussi gaie que possible. Il fit descendre la petite fille de voiture et sonna.

En y repensant, souvent par la suite, Sara retrouvait l'impression qu'elle ressentit à ce moment : elle avait été frappée de la parfaite ressemblance de Miss Minchin avec sa propre maison. Celle-ci était en effet imposante et bien meublée, mais tout y était laid. Les fauteuils, peu accueillants, semblaient avoir été rembourrés avec des noyaux de pêches. Dans le vestibule, même aspect rébarbatif : tout y reluisait de propreté, et une grand horloge se dressait, debout dans un coin, l'air grave et sévère. Le salon où on les fit entrer, était recouvert d'un tapis à

carreaux ; il était meublé de chaises d'acajou massif à dossiers carrés ; la lourde cheminée de marbre s'ornait d'une lourde pendule de marbre également.

En s'asseyant sur une des chaises, Sara lança un rapide coup d'œil autour d'elle.

« Non, papa, dit-elle, cette maison ne me plaît pas ; mais je suppose que cela ne plaît pas davantage aux soldats d'aller se battre ! »

Le capitaine Crewe partit d'un éclat de rire. Il était jeune et gai, et ne se lassait pas d'entendre les réflexions à la fois raisonnables et cocasses de sa fille.

« Oh ! Ma petite Sara, dit-il, que deviendrai-je quand je n'aurai plus personne auprès de moi pour me tenir ces propos sérieux et solennels ?

— Mais pourquoi les choses solennelles vous font-elles rire à ce point ? demanda Sara.

— C'est ta façon amusante de les dire qui me divertit » répondit-il en riant encore plus fort. Et puis, tout à coup, il la saisit dans ses bras et l'embrassa passionnément ; mais il s'arrêta soudain de rire et parut sur le point de pleurer.

C'est à ce moment que Miss Minchin fit son entrée dans la pièce. Elle était grande et maniérée, imposante et laide comme son intérieur, pensa Sara. Elle avait de grands yeux froids et ternes, et un sourire glacial. Ce sourire cependant se dégela un peu quand elle aperçut Sara et son père. Que de choses agréables à entendre la dame qui avait recommandé sa pension lui avait dites à propos de ce jeune officier ! Et particulièrement ceci : ce père, très riche, était prêt à dépenser beaucoup d'argent pour l'éducation de sa petite fille.

« Ce sera pour moi un précieux privilège que d'avoir à m'occuper d'une si belle et si intéressante enfant, capitaine Crewe, dit-elle en prenant la main de Sara et la caressant. Lady Meredith m'a parlé de sa remarquable intelligence. Une enfant intelligente est un bien grand trésor dans une institution comme la mienne. »

Sara se tenait debout, bien tranquille, les yeux fixés sur Miss Minchin, et voici ce que l'étrange petite fille pensait :

« Pourquoi dit-elle que je suis une belle enfant ? Je ne suis pas belle du tout. C'est la petite fille du colonel Grange qui est belle ; elle a des fossettes et des joues roses, et de longs cheveux dorés. Mes cheveux à moi sont courts et noirs et mes yeux verts ; de plus, je suis maigre et mes joues sont pâles. Je suis une des enfants les plus laides que je connaisse. Cette Miss Minchin commence donc par dire des mensonges. »

Mais Sara se trompait du tout au tout en se croyant laide. Elle ne ressemblait certes en aucune manière à Isobel Grange, qui attirait tous les regards ; mais elle possédait un charme étrange et bien à elle.

C'était une petite créature mince et souple, plutôt grande pour son âge, dont le visage fin était plein d'attrait et d'expression. Ses cheveux, épais et très bruns, bouclaient à leur extrémité. Ses yeux étaient gris, tournant sur le vert, il est vrai, mais très grands, très beaux, bordés de longs cils noirs, et, si leur couleur ne lui

plaisait pas, à elle, beaucoup de personnes n'étaient pas de son avis. Mais, attendu qu'elle était parfaitement convaincue de sa laideur, la flatterie de Miss Minchin ne produisit sur elle aucune impression favorable.

« Je mentirais, moi, si je disais qu'elle est belle, pensa-t-elle, mais je saurais que je mens. Il me semble que je suis aussi laide qu'elle… à ma façon. Donc, pourquoi a-t-elle dit cela ? » Quand elle fut plus familiarisée avec le caractère de Miss Minchin, elle put se rendre compte que Mme la Directrice émettait invariablement la même opinion sur *tous* les enfants qui lui étaient amenés par leurs parents.

Sara se tenait auprès de son père et écoutait, pendant qu'il causait avec Miss Minchin. On la faisait entrer dans cette pension parce que les deux petites filles de Lady Meredith y avaient été élevées, et que le capitaine Crewe tenait Lady Meredith en haute estime. Sara aurait une chambre et un petit salon à elle, et jouirait de bien d'autres privilèges. Ensuite, elle aurait un poney et une voiture, et une femme de chambre pour remplacer sa nounou indienne.

« Je ne suis pas du tout préoccupé de ses progrès, dit le capitaine Crewe avec son gai sourire, tout en tenant et tapotant la main de Sara ; ce qui sera difficile, au contraire, ce sera de l'empêcher d'apprendre trop de choses et trop vite. Elle a toujours son petit nez fourré dans les livres. Elle ne les lit pas, Miss Minchin, elle les dévore, comme si elle était un petit loup au lieu d'être une petite fille. Il lui faut toujours de nouveaux livres, et même des livres de grandes personnes, bien gros et bien lourds ; des livres français et allemands, aussi bien qu'anglais ; de l'histoire, de la poésie, des biographies, etc. Arrachez-la à ses livres quand elle lira trop. Faites-la monter à cheval, envoyez-la s'acheter une nouvelle poupée.

— Mais, papa, dit Sara, si j'allais m'acheter une nouvelle poupée tous les trois ou quatre jours, j'en aurais trop pour pouvoir les aimer toutes. Nos poupées doivent être nos amies intimes. C'est 'Émilie' qui sera mon amie intime.

Le capitaine regarda Miss Minchin, et Miss Minchin regarda le capitaine.

— Qui est Émilie ? demanda Miss Minchin.

— Réponds, Sara, répondit le capitaine en souriant.

Les yeux gris-vert de Sara prirent une expression sérieuse et très douce en répondant :

— C'est une poupée que je n'ai pas encore, c'est une poupée que papa va m'acheter, et nous allons aller la chercher tout à l'heure. Je l'appellerai Émilie. Elle sera mon amie quand papa me quittera. Il le faut, afin que je puisse lui parler de papa.

Le sourire glacial de Miss Minchin se fit aimable et très indulgent.

— Quelle enfant originale ! dit-elle Quelle adorable petite créature !

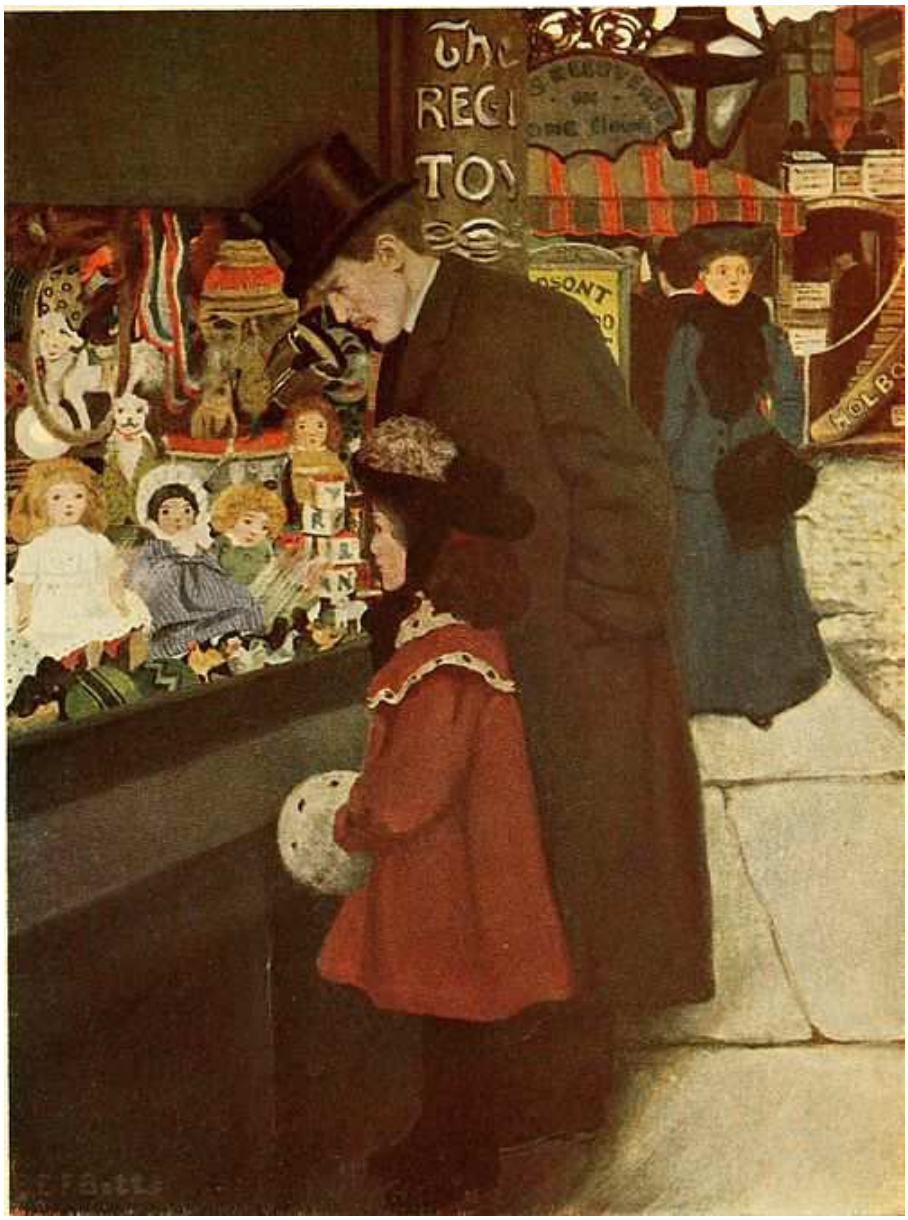
— Oui, dit le capitaine, en attirant sa petite Sara contre son cœur, c'est une mignonne enfant. Prenez grand soin d'elle, Miss Minchin. »

Sara resta quelques jours à l'hôtel, avec son père ; il la garda auprès de lui jusqu'à la veille de son départ pour les Indes. Ils allèrent ensemble dans beaucoup de grands magasins et achetèrent beaucoup d'objets. Ils en achetèrent même beaucoup plus qu'il n'en fallait à Sara ; mais le capitaine était un jeune homme très spontané et sans beaucoup d'expérience, et il prenait plaisir à donner à sa petite Sara tout ce qu'elle admirait et tout ce qu'il admirait lui-même. C'est ainsi qu'à eux deux ils achetèrent un trousseau beaucoup trop riche pour une enfant de sept ans. Il y avait des robes de velours garnies de fourrures de prix, des robes en dentelles et des robes brodées ; des grands chapeaux avec des plumes d'autruche très souples, des manteaux d'hermine et des manchons assortis ; des boîtes pleines de gants et de mouchoirs, des bas de soie en telle quantité que les jeunes employées, derrière le comptoir, disaient, entre elles, que l'étrange petite fille aux grands yeux devait être, pour le moins, une princesse étrangère, peut-être la petite fille d'un maharajah de l'Inde.

Enfin, un beau jour, ils trouvèrent Émilie, mais après avoir été dans beaucoup de magasins et avoir examiné beaucoup de poupées.

« Je voudrais qu'elle ait l'air de ne pas être une poupée, dit Sara, je voudrais qu'elle ait l'air d'écouter quand je lui parlerai. Ce qui est ennuyeux avec les poupées,

papa, – et elle penchait la tête de côté en disant cela –, c'est qu'elles ne semblent pas du tout entendre. »



Ils en examinèrent donc de grandes et de petites, aux yeux noirs et aux yeux bleus, aux boucles brunes et aux tresses blondes ; des poupées habillées et des poupées déshabillées.

« Voyez-vous, papa, dit Sara quand ils en examinaient une qui n'était pas habillée, si, lorsque je trouverai Émilie, elle n'a pas de robe, nous pourrons

l'emmener chez une couturière et la faire habiller sur mesure. Cela lui ira mieux s'il y a des essayages ! »

Après beaucoup de déceptions, ils descendirent de voiture et marchèrent en regardant les étalages, se faisant suivre de la voiture. Ils avaient dépassé deux ou trois magasins, sans même entrer, quand, arrivés devant une boutique que rien ne signalait à l'attention, Sara sursauta et saisit le bras de son père :

« Oh, papa ! s'écria-t-elle, voici Émilie ! »

Ses joues étaient devenues roses, et il y avait dans ses yeux une expression de joie comme si elle venait de reconnaître une amie intime.

« C'est là qu'elle nous attend ! dit-elle. Entrons bien vite la voir.

— Juste ciel ! s'écria le capitaine, il me semble utile, en effet, de nous présenter à elle !

— Eh bien, c'est vous qui me présenterez, et c'est moi qui vous présenterai, dit Sara. Mais, comme je l'ai reconnue au moment même où je l'ai aperçue, peut-être m'a-t-elle reconnue aussi ! »

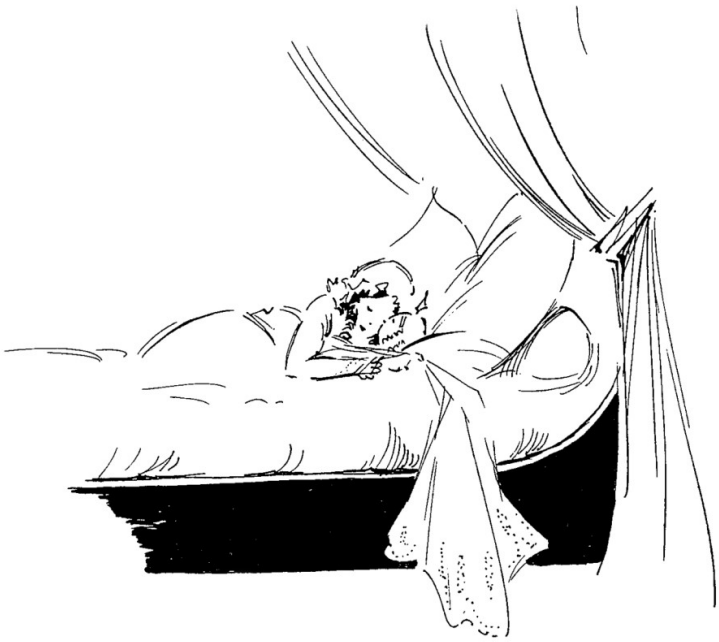
Et il faut avouer qu'elle avait un air particulièrement éveillé quand Sara la prit dans ses bras. C'était une grande poupée, mais pas tellement cependant qu'on ne pût la porter aisément dans les bras. Ses cheveux étaient châtain-doré, bouclés naturellement, et ils la couvraient comme d'un manteau. Ses yeux étaient d'un bleu gris, clair et profond, avec des cils soyeux et épais, et de vrais cils, pas simplement dessinés d'un trait de pinceau.

« Oh, bien sûr, dit Sara en la regardant attentivement, tout en la tenant sur ses genoux, bien sûr, papa, que c'est Émilie ! »

Émilie fut donc achetée, et amenée à un magasin de vêtements d'enfants, où l'on prit ses mesures pour un trousseau aussi riche que celui de Sara. On lui confectionna des robes de dentelles, à elle aussi, et des robes de velours et de mousseline, et des chapeaux et des manteaux, et du linge magnifique garni de dentelles, et des gants, et des mouchoirs, et des fourrures.

« Je voudrais qu'elle ait toujours l'air d'une enfant qui a une bonne maman, dit Sara ; je suis sa maman, quoique je compte en faire ma petite amie. »

Le capitaine Crewe se serait vraiment diverti en faisant ces emplettes, si une pensée triste, toujours la même, ne lui eût traversé sans cesse le cœur, car tout cela signifiait qu'il allait se séparer de sa petite compagne.



Au milieu de la nuit, il se leva pour aller contempler Sara qui dormait avec Émilie dans ses bras. Ses cheveux bruns, épars sur l'oreiller, se confondaient avec les cheveux noirs de la poupée. Toutes les deux portaient des chemises de nuit ornées de volants de dentelle, et toutes les deux avaient de longs cils bouclés.

Émilie ressemblait tellement à une enfant que le capitaine se sentit heureux de la voir là. Il poussa un gros soupir et tira sa moustache d'un air bien mélancolique.

« Oh, ma petite Sara, se dit-il à lui-même, je ne crois pas que tu saches à quel point tu vas manquer à ton papa ! »

Le lendemain, il la conduisit chez Miss Minchin, et l'y laissa. Il devait s'embarquer le jour suivant. Il expliqua à Miss Minchin que ses avoués, MM. Barrow et Skipworth, étaient chargés du règlement de ses affaires en Angleterre et lui donneraient tous les renseignements dont elle aurait besoin, et

qu'ils paieraient toutes les factures qu'elle leur enverrait pour les dépenses de Sara. Il écrirait à Sara deux fois par semaine. Il faudrait lui accorder tout ce qu'elle demanderait.

« C'est une petite fille très raisonnable, dit-il, et elle ne demande jamais rien qu'on ne puisse lui accorder en toute sécurité. »

Puis il alla avec Sara dans son petit salon, et ils se firent leurs adieux. Sara s'assit sur ses genoux, prit les revers de son pardessus dans ses petites mains et le regarda longuement et fixement.

« Es-tu en train de m'apprendre par cœur, petite fille ? dit-il en lui caressant les cheveux.

— Non, répondit-elle, je vous sais déjà par cœur. Vous *êtes* dans mon cœur. »

Et ils s'embrassèrent, comme s'ils ne voulaient plus se quitter.

Au moment où la voiture s'ébranla, Sara était assise par terre dans son petit salon, et ses yeux suivirent la voiture jusqu'à ce qu'elle eût disparu au coin de la rue. Émilie, assise auprès d'elle regardait aussi s'éloigner la voiture.

Quand Miss Minchin, désireuse de savoir ce que devenait l'enfant, envoya sa sœur, Miss Amelia, la chercher, celle-ci essaya vainement d'ouvrir la porte.

« J'ai fermé la porte à clef, dit de l'intérieur une petite voix très polie, je veux rester complètement seule, s'il vous plaît. »

Miss Amelia, qui était grosse et lourde – mais c'était bien la meilleure des deux –, craignait beaucoup sa sœur, et ne lui désobéissait jamais. Elle redescendit donc l'escalier aussi vite qu'elle le put, l'air agité.

« Je n'ai jamais vu une enfant si étrange, dit-elle ; elle s'est enfermée et elle ne fait pas le moindre tapage.

— Cela vaut mieux que si elle criait et tapait du pied, comme le font quelques-unes de mes élèves, répondit Miss Minchin. Je m'attendais à ce qu'une enfant aussi gâtée mît la maison sens dessus dessous ; car si jamais une petite fille a été laissée libre de faire tout à sa volonté, c'est bien celle-ci !

— Je viens d'ouvrir ses malles et de ranger ses affaires, dit Miss Amelia ; je n'ai jamais rien vu de pareil : de la zibeline et de l'hermine sur ses manteaux, et de vraies valenciennes sur son linge ! Tu as vu une partie de son trousseau. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que tout cela est parfaitement ridicule, répondit Miss Minchin avec aigreur ; mais cela fera très bon effet, en tête des rangs, quand nous emmènerons les enfants en promenade, le dimanche. Son père l'a comblée comme si elle était une princesse. »

En haut, dans la chambre fermée à clef, Sara et Émilie, assises par terre, regardaient toujours fixement le tournant où elles avaient vu disparaître la voiture, tandis que le capitaine regardait en arrière, et ne cessait d'agiter la main en signe d'adieu et d'envoyer des baisers.

Chapitre 2
Une leçon de français

Quand Sara entra dans la classe, le lendemain, toutes les élèves la dévisagèrent avec de grands yeux curieux. Toutes, depuis Lavinia, qui avait treize ans et qui se prenait pour une grande personne, jusqu'à Lottie qui était à peine âgée de quatre ans, et qui était la benjamine de l'école, avaient déjà beaucoup entendu parler d'elle. On savait qu'elle était l'élève dont la pension se prévaudrait, et qui ajouterait au renom de l'institution. Quelques-unes d'entre elles avaient même aperçu la femme de chambre française, Mariette, qui était arrivée la veille au soir. Lavinia avait réussi à passer devant la chambre de Sara quand la porte était ouverte, et avait vu Mariette ouvrir un carton qui venait d'être livré par un magasin.

« C'était plein de jupons avec des volants de dentelle,… des volants et des volants…, murmura-t-elle à son amie Jessie, en se penchant sur son livre de géographie. Je l'ai vue les secouer. J'ai entendu Miss Minchin dire à Miss Amelia que ces vêtements étaient si somptueux que c'en était ridicule, pour une enfant aussi jeune. Maman dit que les enfants devraient être habillés simplement. Elle porte un de ces jupons-là en ce moment ; je l'ai remarqué au moment où elle s'est assise

— Elle a des bas de soie, murmura Jessie, se penchant aussi sur son livre. Et ce qu'elle a de petits pieds ! Je n'en ai jamais vu d'aussi petits !

— Oh ! grogna Lavinia avec dépit, ce sont ses souliers qui sont petits. Maman dit que même les gros pieds peuvent paraître petits, si on a un habile cordonnier. Je ne la trouve pas jolie du tout. Ses yeux ont une drôle de couleur !

— Elle n'est pas jolie à la manière des autres personnes, répondit Jessie en jetant un coup d'œil à la dérobée, à travers la pièce, mais elle donne envie de la regarder de nouveau. Elle a de très longs cils ; et ses yeux sont presque verts. »

Sara était tranquillement assise à sa place, attendant ce qu'on lui dirait de faire. On l'avait placée auprès du bureau de Miss Minchin. Elle n'était nullement intimidée par les nombreuses paires d'yeux qui la dévisageaient, mais intéressée, au contraire, et elle regardait tranquillement les enfants qui la regardaient. Elle se demandait à quoi ses futures compagnes pensaient ; si elles aimaient Miss Minchin, si elles avaient du goût pour leurs leçons, si quelques-unes d'entre elles avaient un papa ressemblant un peu au sien. Le matin même, elle avait eu une longue conversation avec Émilie, au sujet de son papa.

« Il est en mer maintenant, Émilie, lui avait-elle dit. Il faut que nous soyons de grandes amies et que nous nous fassions des confidences. Émilie, regarde-moi. Tu as les plus jolis yeux que j'aie jamais vus. Mais comme je voudrais que tu saches parler ! »

Comme elle était pleine d'imagination et de fantaisie, elle pensait que cela lui serait un puissant réconfort de s'imaginer qu'Émilie était réellement vivante, qu'elle l'entendait et la comprenait.

Après que Mariette lui eut mis sa robe bleu foncé d'écolière et lui eut noué les cheveux d'un ruban de même nuance, elle se tourna vers Émilie qui était assise sur une chaise de poupée et lui donna un livre.

« Tu peux lire en m'attendant, lui dit-elle.

Remarquant que Mariette la considérait avec curiosité, Sara lui expliqua avec un petit air sérieux :

— Je crois que les poupées peuvent faire et comprendre bien des choses, mais elles ne veulent pas que nous le sachions. Peut-être qu'Émilie sait lire et parler, et marcher ; mais elle ne peut le faire que lorsqu'il n'y a personne dans la chambre. Vous comprenez, si les gens savaient que les poupées sont capables de faire quelque chose, on les ferait travailler. Ainsi, peut-être, se sont-elles promis réciproquement de garder cela secret. Tant que vous êtes dans la chambre, Émilie reste simplement assise à vous regarder. Mais, dès que vous sortez, elle se met peut-être à lire, ou bien elle va regarder, à la fenêtre. Ensuite, dès qu'elle entend venir

quelqu'un, elle court bien vite se rasseoir, faisant semblant d'y être restée tout le temps.

— Comme elle est amusante ! » se dit Mariette, et, descendant à la cuisine, elle en parla à l'une des bonnes. Sa sympathie était déjà acquise à cette étrange petite fille, au visage si intelligent, aux manières charmantes. Elle avait eu à s'occuper précédemment d'autres enfants qui n'étaient pas si polis, tandis que Sara avait une façon à elle, douce et aimable, d'apprécier les services qu'on lui rendait sans jamais oublier d'ajouter un : « S'il vous plaît, Mariette », ou « Merci, Mariette », qui prévenaient en sa faveur. « Elle ne remercierait pas d'une manière plus affable une grande dame » se disait Mariette, qui pensait encore : « Elle a l'air d'une princesse, cette petite. » De fait, elle était enchantée de sa nouvelle petite maîtresse, qui lui faisait trouver sa nouvelle place très agréable.

Donc Sara, bien sagement assise à sa place, était l'objet de la curiosité de toutes les élèves, quand Miss Minchin donna un coup sec sur son bureau :

« Mesdemoiselles, dit-elle, je veux vous présenter votre nouvelle compagne.

Toutes les petites filles se levèrent, et Sara fit de même :

— J'espère que toutes vous accueillerez bien Miss Crewe ; elle nous arrive de très loin… des Indes ! Aussitôt que la classe sera terminée, vous ferez connaissance.

Les élèves s'inclinèrent cérémonieusement, et Sara leur fit une petite révérence ; puis toutes s'assirent et se regardèrent entre elles.

— Sara, dit Miss Minchin de son ton de maîtresse d'école, venez ici près de moi.

Elle avait pris un livre sur son bureau et le feuilletait. Sara s'approcha d'elle poliment.

— Comme votre papa a engagé pour vous une femme de chambre française, j'en conclus qu'il désire que vous étudiiez spécialement le français.

Sara se sentit un peu embarrassée.

— Je crois qu'il l'a fait venir, dit-elle, parce qu'il pensait que cela me ferait plaisir, Miss Minchin.

— Je crains, dit Miss Minchin avec un sourire un peu aigre, que vous ayez été une petite fille bien gâtée, qui s'imagine toujours qu'on n'est préoccupé que de son plaisir. Mon idée, à moi, c'est que votre papa désire que vous appreniez le français. »

Si Sara avait été plus âgée, ou moins scrupuleusement complaisante, elle aurait pu s'expliquer en très peu de mots. Mais elle ne sut que rougir. Miss Minchin était très sévère, très imposante, et elle avait l'air si absolument certaine que Sara ne savait pas un seul mot de français qu'il semblait à Sara que ce serait impoli de lui démontrer son erreur.

La vérité était que Sara ne se rappelait même pas le temps où elle ignorait le français. Son père avait l'habitude de lui parler dans cette langue quand elle n'était

encore qu'un bébé. Sa mère était française, et le capitaine aimait le français en souvenir de sa femme ; il en avait donné le goût à Sara, dès son plus jeune âge. « Je… je n'ai vraiment jamais appris le français, mais… mais… » commença-t-elle, essayant timidement de s'expliquer.

Une des principales humiliations secrètes de Miss Minchin était de ne pas savoir elle-même le français ; mais elle s'en cachait de son mieux et ne désirait donc pas discuter sur ce sujet, de peur de s'exposer à voir son ignorance découverte par une nouvelle élève.

« Cela suffit, dit-elle avec un ton sec ; si vous ne l'avez jamais appris, il vous faut commencer tout de suite. Le professeur de français, M. Dufarge, va arriver dans quelques minutes. Prenez ce livre et étudiez-le, en l'attendant. »

Sara sentit ses joues devenir brûlantes. Elle retourna à sa place et ouvrit le livre, dont elle regarda gravement la première page. Elle savait que ce serait impoli de sourire et était bien décidée à être polie. Mais il lui semblait très drôle de se voir obligée d'étudier une page où il était expliqué que « père » signifiait « father », et « mère », « mother ».

Miss Minchin la regardait attentivement.

« Vous n'avez pas l'air contente, Sara, dit-elle ; je regrette que l'idée d'apprendre le français ne vous plaise pas.

— Cette idée me plaît beaucoup, au contraire, répondit Sara, essayant de nouveau de s'expliquer, mais…

— Il n'y a pas de 'mais', dit Miss Minchin, quand on vous demande de faire quelque chose. Reprenez votre livre. »

Et Sara, docilement, le reprit sans sourire, même quand elle lut que « fils » se traduisait par « son », et « frère » par « brother ».

« Quand M. Dufarge sera là, pensa-t-elle, je me ferai mieux comprendre. »

M. Dufarge arriva bientôt après. C'était un Français d'un certain âge, à l'air aimable et très intelligent. Il parut s'intéresser à Sara, quand il l'aperçut plongée dans son petit livre de vocabulaire.

« Est-ce une nouvelle élève pour moi, Madame ? demanda-t-il à Miss Minchin. J'en serais très heureux.

— Son père, le capitaine Crewe, désire beaucoup qu'elle apprenne le français. Mais je crains que cette langue lui inspire une antipathie d'enfant gâtée.

— Je le regrette, Mademoiselle, dit-il avec bonté à Sara. Peut-être, quand nous commencerons à l'étudier ensemble, saurai-je vous prouver que c'est une langue qui a beaucoup d'attraits. »

La petite Sara se leva. Elle commençait à se sentir découragée et presque en disgrâce. De ses grands yeux verts, pleins d'innocente confiance, elle regarda M. Dufarge, persuadée que lui, la comprendrait dès qu'elle parlerait. Elle commença donc à s'expliquer très simplement et gentiment, s'exprimant en un très bon français. Mme la Directrice ne l'avait pas bien comprise. On ne lui avait pas, à proprement parler, enseigné le français, c'est-à-dire pas dans les livres, mais son père et d'autres personnes de son entourage s'exprimaient dans cette langue ; elle lisait et écrivait le français comme l'anglais. Son papa aimait beaucoup le français et elle l'aimait aussi, puisqu'il l'aimait. Sa chère maman, morte depuis si longtemps, était de nationalité française. Enfin elle serait heureuse d'apprendre tout ce que M. Dufarge lui enseignerait ; mais ce qu'elle avait essayé d'expliquer à Mme la Directrice, c'est qu'elle connaissait déjà tous les mots enseignés dans le livre… et en même temps, elle lui tendit le petit recueil.

Quand elle commença à s'expliquer, Miss Minchin sursursauta brusquement, et la fixa par-dessus ses lunettes, presque avec indignation, jusqu'à ce qu'elle eût fini de parler. M. Dufarge sourit, très heureux. D'entendre cette jolie voix enfantine s'exprimer dans sa langue natale avec tant de gentillesse et de facilité, cela lui donnait presque l'illusion d'être en France ; car, à Londres, par certains temps de brouillard, sa chère France lui paraissait, quelquefois, à l'autre bout du monde.

Quand Sara eut fini de parler, il lui prit le petit livre des mains, avec un regard presque affectueux, mais c'est à Miss Minchin qu'il s'adressa :

« Ah ! Madame, dit-il, il ne me reste pas grand-chose à lui apprendre. Elle n'a pas *appris* le français, elle *est* Française. Son accent est délicieux.

— Vous auriez dû me le dire, s'écria Miss Minchin, mortifiée, en se tournant vers Sara.

— J'ai… j'ai bien essayé, dit Sara. Je ne m'y suis sans doute pas bien prise. »

Miss Minchin le savait très bien. Elle était cependant furieuse, d'autant plus que les autres élèves n'avaient rien perdu de toute cette scène et qu'elle apercevait Lavinia et Jessie, en particulier, qui pouffaient de rire derrière leurs grammaires.

« Silence, Mesdemoiselles, dit-elle sévèrement en tapant sur son bureau. Silence tout de suite ! »

Et, dès ce moment, elle se sentit plutôt mal disposée envers sa nouvelle élève…

Chapitre 3
Ermengarde

Durant cette première matinée, Sara, assise près de Miss Minchin et point de mire de toute la classe, avait remarqué une petite fille, à peu près de son âge, qui la regardait fixement de ses yeux bleu pâle. La figure ronde, un peu poupine, elle ne semblait pas très intelligente, mais sa bouche petite et mignonne dénotait un bon naturel.

Ses cheveux blonds étaient réunis en une natte très serrée et nouée d'un ruban dont elle mordillait le bout, les coudes appuyés sur le pupitre et les yeux toujours fixés, d'un air étonné, sur la nouvelle élève. Quand M. Dufarge adressa la parole à

Sara, la petite blonde parut un peu effrayée, et quand Sara, s'avançant, lui répondit en français, sans aucune hésitation, la petite devint toute rouge d'étonnement.

Elle qui avait versé tant de larmes parce qu'elle ne pouvait arriver à retenir : « la mère », « the mother », et « le père », « the father », était ahurie d'entendre soudain une enfant de son âge, à qui non seulement ces mots-là semblaient familiers, mais qui apparemment en connaissait beaucoup d'autres et était capable sans aucune difficulté de les lier à des verbes pour constituer des phrases.

Elle continuait à regarder Sara avec une telle ferveur, sans cesser de mordiller le ruban de sa natte, qu'elle attira l'attention de Miss Minchin. Celle-ci déversa immédiatement son courroux sur l'enfant.

« Mademoiselle St. John ! s'écria-t-elle sévèrement. À quoi pensez-vous ? Ne mettez pas vos coudes sur la table ! Sortez ce ruban de votre bouche ! Et tenez-vous droite ! »

À cette apostrophe véhémente, la petite fille sursauta, et, comme Lavinia et Jessie la regardaient d'un air moqueur, elle devint plus rouge encore, avec des larmes au bord de ses paupières. Sara le remarqua et eut pitié d'elle, au point qu'elle commença à l'aimer et à désirer d'être son amie. Car c'était un vrai besoin chez elle de venir au secours de quiconque était dans la peine et malheureux. Si Sara avait été un garçon et avait vécu quelques siècles plus tôt, disait toujours son père, elle eût couru le pays en paladin, l'épée au poing, volant au secours des malheureux et des persécutés.

Sara commença donc à se sentir attirée vers cette petite Mlle St. John, et durant toute la matinée regarda avec sympathie de son côté. Elle s'aperçut qu'elle apprenait difficilement ses leçons, et qu'il n'y avait certainement pas à craindre qu'elle fût traitée comme une élève prestigieuse ! Ses réponses, pendant la leçon de français, furent pitoyables. Sa prononciation défectueuse fit même sourire malgré lui M. Dufarge ; et Lavinia et Jessie, qui étaient assurément plus douées qu'elle, ne cessaient de ricaner et de la regarder avec dédain. Mais Sara n'avait pas envie de rire. Elle faisait semblant de ne pas entendre quand Mlle St. John prononçait « le

bon pain », « ling bong pang ». Sara avait son petit caractère bien à elle, très vif à l'occasion, et elle enrageait d'entendre de méchants rires, tandis que le visage de la pauvre petite se couvrait de confusion.

« Ce n'est pas drôle du tout » disait-elle entre ses dents, la tête penchée sur son cahier.

Quand la classe fut terminée, et les élèves rassemblées en groupe pour bavarder, Sara se mit à la recherche de Mlle St. John. L'ayant aperçue tristement blottie dans une embrasure de fenêtre, elle s'approcha d'elle. Leur entretien roula sur des sujets habituels aux petites filles qui se voient pour la première fois, mais Sara fit preuve d'une grande gentillesse et d'un véritable intérêt amical. Ce trait de caractère de la fillette était bien connu de tous ceux qui l'avaient rencontrée.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-elle.

Pour se faire une idée de l'étonnement de Mlle St. John, on doit se souvenir que l'arrivée d'une nouvelle dans une pension est, pendant quelques jours, un objet de vive curiosité. Sara avait été l'unique sujet de conversation de la soirée précédente, et au dortoir jusqu'à ce que le sommeil vint mettre fin à tous les bavardages. Une nouvelle élève possédant une voiture, un poney, une femme de chambre, et arrivant en droite ligne des Indes, voilà qui n'est pas banal !

« Je m'appelle Ermengarde St. John, répondit-elle.

— Moi, Sara Crewe, dit Sara ; tu as un très joli nom, on dirait qu'il est tiré d'un roman.

— Ah oui ? murmura Ermengarde ; le tien me plaît beaucoup aussi. »

Le principal tourment de la vie de Mlle St. John était d'avoir un père très savant. À certaines heures, cela lui semblait même une vraie calamité. Pour être digne d'un père qui sait tout sur tout, qui parle sept ou huit langues, qui possède des milliers de volumes dans sa bibliothèque, et qui les a sans doute appris par cœur, vous êtes censé tout au moins vous souvenir du contenu de vos leçons ! Il n'est pas invraisemblable de penser qu'un tel père désire que vous sachiez un peu d'histoire, et que vous écriviez correctement quelques mots de français.

Ermengarde mettait à rude épreuve l'amour-propre de son père. Il ne pouvait pas comprendre comment son enfant était à tel point dénuée d'intelligence.

« Dieu du ciel ! s'était-il écrié bien des fois en la regardant attentivement, il y a des jours où je la crois aussi stupide que sa tante Eliza. »

Si sa tante Eliza avait été aussi lente à apprendre que prompte à oublier ce qu'elle avait appris, Ermengarde, sous ce rapport, lui ressemblait d'une manière frappante. En classe, elle était invariablement la dernière.

« Il faut qu'elle s'instruise, coûte que coûte,» avait recommandé son père à Miss Minchin.

En conséquence, la plus grande partie de la vie d'Ermengarde se passait dans les punitions et les larmes. Aussi vite acquérait-elle quelques notions, qu'elle les oubliait ; ou, si elle s'en souvenait par hasard, elle n'en comprenait plus le sens. Il est donc naturel qu'ayant fait la connaissance de Sara, elle regardât celle-ci avec une profonde admiration.

« Tu sais parler français, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec respect.

Sara prit place sur la banquette, dans l'embrasure de la fenêtre, aux côtés de sa petite amie, et, s'asseyant, les jambes repliées sous elle :

— Je connais le français, lui répondit-elle, parce que tout le monde parlait français autour de moi ; si tu avais été dans ce cas, ce serait la même chose pour toi.

— Oh, non ! dit Ermengarde.

— Et pourquoi ? » demanda Sara avec curiosité.

Ermengarde secoua la tête.

— Tu m'as entendue, dit-elle, c'est toujours pareil. Je ne peux pas prononcer les mots. Ils sont tellement bizarres !

Elle s'arrêta un moment, puis d'un ton admiratif :

— Tu es intelligente, toi, n'est-ce pas ? »

Sara regarda par la fenêtre le square triste et brumeux, où les moineaux sautillaient et gazouillaient sur les pavés mouillés et les arbres noircis de suie. Elle

avait souvent entendu dire qu'elle était intelligente, et elle se demandait si vraiment elle l'était, et, au cas où elle le fût, comment cela s'était fait.

« Je ne sais pas, dit-elle. » Apercevant alors une expression mélancolique se dessiner sur le visage rond et joufflu d'Ermengarde, elle eut un petit rire et changea de conversation.

« Aimerais-tu voir Émilie ? demanda-t-elle.

— Qui est-ce, Émilie ? questionna Ermengarde, tout comme Miss Minchin l'avait fait.

— Montons à ma chambre et tu verras, dit Sara, en lui tendant la main.

Elles s'élancèrent toutes deux de la banquette, et montèrent l'escalier.

— Est-ce vrai, dit Ermengarde en traversant le vestibule, est-ce vrai que tu as un petit salon à toi toute seule ?

— Oui, répondit Sara. Papa a demandé à Miss Minchin de m'en donner un, parce que, quand je m'amuse, j'invente des histoires et me les raconte à moi-même, et je n'aime pas qu'on m'entende. Cela gâte mon plaisir, si je pense qu'on m'écoute.

Elles venaient d'arriver au corridor conduisant à la chambre de Sara : Ermengarde s'arrêta court, les yeux fixes, et presque hors d'haleine.

— Tu inventes des histoires ! dit-elle suffoquée. Tu sais faire cela et tu parles français ! Est-ce possible !

Sara la regarda, surprise.

— Mais voyons, n'importe qui peut inventer des histoires, dit-elle. Tu n'as jamais essayé ?

Puis elle mit sa main sur celle d'Ermengarde, et lui dit tout bas :

— Allons tout doucement jusqu'à la porte ; puis je l'ouvrirai très brusquement. Peut-être surprendrons-nous Émilie ! »

Elle riait à moitié, mais il y avait dans ses yeux un mystérieux espoir qui charma Ermengarde, bien qu'elle n'eût pas la moindre idée de ce que Sara voulait dire. Elle ne savait pas du tout qui était la personne que Sara voulait surprendre, ni

pourquoi elle voulait la surprendre. Mais ce dont elle était sûre, c'est qu'il allait se passer quelque chose de très amusant.

Le cœur battant, elle suivit Sara le long du corridor. Elles étouffèrent leurs pas jusqu'à ce qu'elles arrivassent devant la porte, que Sara ouvrit toute grande, après avoir tourné la poignée brusquement. La chambre leur apparut bien en ordre, avec un bon feu brûlant doucement, auprès duquel une merveilleuse poupée était assise, dans l'attitude de quelqu'un qui lit un livre.

« Oh ! s'écria Sara, elle a eu le temps de revenir à sa place avant que nous ayons pu la voir ! C'est ce qu'elles font toujours. Elles sont vives comme l'éclair. »

Ermengarde fit aller son regard de Sara vers la poupée, et de la poupée vers Sara, et demanda, haletante :

« Sait-elle marcher ?

— Oui, répondit Sara. Ou du moins je le crois, ou du moins je fais semblant de le croire. Et alors cela semble être vrai. N'as-tu jamais fait semblant de croire des choses ?

— Non, dit Ermengarde, jamais. Explique-moi. »

Elle était si enchantée de cette nouvelle petite compagne si étrange, qu'elle regardait fixement Sara au lieu d'Émilie, bien qu'Émilie fût la plus séduisante poupée qu'elle eût jamais vue.

« Asseyons-nous, dit Sara, et je vais t'expliquer. C'est si facile qu'une fois que tu as commencé, tu ne peux plus t'arrêter. Et c'est magnifique ! Émilie, tu dois écouter aussi ! Émilie, je te présente Ermengarde St. John. Ermengarde, je te présente Émilie. Cela te ferait-il plaisir de la prendre ?

— Oh ! Je peux ? dit Ermengarde. Vrai, je peux ? Oh, comme elle est jolie ! »

Et Ermengarde reçut Émilie dans ses bras.

Dans toute sa courte et monotone existence, Ermengarde n'avait jamais rêvé d'une heure semblable à celle qu'elle vécut en compagnie de sa nouvelle amie, jusqu'au moment où la cloche du déjeuner les appela. Sara s'assit sur le tapis, devant le feu et se mit à raconter d'étranges choses. Ses yeux verts brillaient, et ses joues se coloraient. Elle conta des histoires de son voyage, et des histoires des Indes. Mais ce qui fascina Ermengarde plus que tout, ce fut ce que Sara imaginait au sujet des poupées qui marchent, qui parlent, et qui peuvent faire n'importe quoi, quand il n'y a personne dans la chambre, mais qui gardent tout cela très secret, et

retournent à leur place, avec la rapidité de l'éclair, dès qu'une personne entre dans la pièce.

« Nous, nous ne pourrions pas le faire, dit Sara sérieusement, car, vois-tu, c'est une sorte de pouvoir magique. »

À un certain moment, pendant qu'elle racontait comment elle avait trouvé Émilie, Ermengarde vit son visage changer subitement. Un nuage sembla le recouvrir et éteindre la flamme de ses yeux. Elle soupira tristement, puis ferma la bouche, serra très fort les lèvres, comme si elle se raidissait contre une oppression qu'on ne percevait pas. La pensée vint à Ermengarde que si Sara avait ressemblé à n'importe quelle autre petite fille, elle eût soudainement éclaté en sanglots. Mais Sara n'en fit rien.

« As-tu mal quelque part ? demanda Ermengarde.

— Oui, répondit Sara après un moment de silence, mais ce n'est pas dans mon corps.

Puis, d'une voix basse et qu'elle s'efforçait de garder calme, elle ajouta :

— Est-ce que tu aimes ton père plus que tout au monde ? »

Ermengarde resta bouche bée, sans répondre. Elle se rendait compte qu'elle ne se conduirait pas en enfant bien élevée, élève d'une pension distinguée, si elle avouait qu'elle n'avait jamais pensé qu'on pouvait *aimer* son père, et qu'elle ferait n'importe quoi pour éviter de rester seule avec lui pendant même dix minutes. Aussi était-elle vraiment bien embarrassée pour répondre.

« Je… je ne le vois presque jamais, balbutia-t-elle. Il est toujours occupé à lire dans sa bibliothèque.

— J'aime le mien dix fois plus que le monde tout entier, dit Sara. C'est pour cela que j'ai de la peine, car il est parti.

Elle inclina doucement la tête et resta immobile pendant quelques instants.

— Elle va sûrement se mettre à pleurer » pensa Ermengarde avec frayeur.

Mais Sara ne pleura pas. Ses courtes boucles noires tombaient en désordre autour de ses oreilles, et elle ne bougeait toujours pas.

« Je lui ai promis de supporter cette épreuve, poursuivit-elle, et je tiendrai parole. Il y a des choses qu'il faut savoir endurer. Songe aux souffrances des soldats. Papa est un soldat. Si la guerre éclatait, il aurait à supporter l'épuisement des longues marches, la torture de la soif, sans parler, peut-être, de terribles blessures. Et cependant je suis bien sûre que jamais on ne l'entendrait proférer une plainte. »

Ermengarde la contemplait, sans mot dire, mais elle se sentait entraînée par une sympathie irrésistible, vers cette nouvelle camarade si merveilleuse, si différente de toutes les autres élèves. Bientôt Sara, relevant la tête et rejetant ses boucles en arrière, esquissa un petit sourire ambigu :

« Aussi longtemps que je bavarde avec toi, et que je t'explique comment on invente des histoires, ma peine est plus supportable, sans que je puisse l'oublier cependant.

Ermengarde se sentit la gorge serrée et les yeux pleins de larmes sans savoir pourquoi.

— Lavinia et Jessie sont amies de cœur, dit-elle d'une voix enrouée. Je voudrais bien que nous soyons aussi des amies de cœur. Tu veux bien m'accepter pour amie ? Tu es très intelligente, et moi je suis l'élève la plus stupide de l'école, mais je,… Oh, je t'aime bien !

— J'en suis très heureuse, répondit Sara, car il est doux de se sentir aimée. Oui, nous allons être amies intimes, et, tu veux que je te dise… – son visage s'illumina soudain –, eh bien, je t'aiderai à apprendre le français ! »

Chapitre 4
Lottie

Si Sara avait eu un caractère différent du sien, la vie qu'elle mena à la pension de Miss Minchin, pendant les années qui suivirent, eût réussi à la gâter complètement, car elle y fut traitée plutôt comme un hôte de distinction que comme une petite fille à éduquer. Si elle avait eu un caractère autoritaire, si elle avait été imbue d'elle-même, elle eût pu devenir poseuse et insupportable, à force d'être flattée et adulée. De nature indolente, elle n'eût rien appris. En réalité, Miss Minchin ne l'aimait pas, mais elle connaissait trop bien ses intérêts pour faire ou dire quoi que ce soit qui pût lui aliéner une élève aussi avantageuse. Elle savait trop bien qu'au cas où Sara écrirait à son père qu'elle était malheureuse à la pension, le capitaine l'en retirerait immédiatement. Miss Minchin se disait qu'en la flattant toujours, au contraire, qu'en lui passant toutes ses fantaisies, tous ses caprices, elle l'attacherait plus sûrement à la maison où elle serait ainsi traitée. Par conséquent Sara fut adulée pour sa facilité à l'étude, pour ses bonnes manières, pour son affabilité envers ses compagnes, pour sa générosité lorsque, de sa petite bourse bien garnie, elle faisait la charité à un mendiant. Ses actes les plus simples étaient admirés et, si elle n'avait pas été douée d'intelligence et d'un si bon naturel, elle n'eût pas manqué d'être une petite personne très entichée d'elle-même. Mais, son bon sens aidant, elle ne manquait pas de faire sur elle-même et sur les circonstances de sa vie des réflexions pleines de justesse et de raison. Elle en discutait même avec Ermengarde.

« Le hasard a beaucoup d'influence sur notre destinée, disait-elle. En ce qui me concerne, le sort m'a été favorable. C'est mon heureuse étoile qui a voulu que j'aie du goût pour les livres et l'étude, et que je fusse douée d'une bonne mémoire. C'est encore elle qui m'a donné un père beau, bon, intelligent et riche, qui a les possibilités et le désir de me donner tout ce dont j'ai envie. Mais peut-être suis-je

affligée d'un détestable caractère ? Comment le savoir, puisque je n'ai pas été mise à l'épreuve de la mauvaise fortune ? Comblée par mon père, choyée par ceux qui m'entourent, je serais impardonnable de ne pas me montrer aimable pour tous.

— Lavinia n'a pas eu d'épreuves à supporter, répondit Ermengarde, et cependant elle est détestable à souhait.

Sara frotta le bout de son petit nez, d'un air pensif, tout en méditant sur ce grave sujet.

— Eh bien, dit-elle enfin, c'est peut-être… peut-être parce que Lavinia grandit. »

Sara faisait ainsi charitablement allusion à un propos de Miss Amelia. Elle lui avait entendu dire que Lavinia poussait si vite que cela influait fâcheusement sur sa santé et sur son caractère. La vérité, c'est que Lavinia était envieuse. Sara lui inspirait une jalousie sans bornes. Avant l'arrivée de la nouvelle élève, elle avait su imposer sa volonté à tout le pensionnat, sachant se rendre tout à fait désagréable envers les élèves qui ne subissaient pas son influence. Elle brimait les petites, et prenait des airs de supériorité à l'égard de celles qui avaient son âge. Assez jolie, elle avait été l'élève la mieux habillée, les jours où les élèves déambulaient deux par deux à travers les rues de Londres, jusqu'au jour où les manteaux de velours et les magnifiques fourrures de Sara firent leur apparition, et furent placés, par Miss Minchin, bien en évidence en tête des rangs.

Dès le début, elle s'en était montrée assez ulcérée. À mesure que le temps passait, il était évident que Sara menait désormais l'école, non pas parce qu'elle savait se rendre désagréable, mais, au contraire, parce qu'elle ne l'était jamais. Jessie avait exaspéré son inséparable Lavinia en avouant un jour, avec franchise :

« Il y a une chose qu'il faut accorder à Sara Crewe, c'est qu'elle ne fait jamais d'embarras ; et tu sais, Lavie, elle en aurait presque le droit. À sa place, je crois même que je ne pourrais pas m'empêcher d'en faire un peu, si je portais tant de jolies robes et si on ne cessait de me mettre en avant. La manière dont Miss Minchin l'exhibe devant les parents est vraiment horripilante !

— *Il faut que notre chère Sara vienne au salon parler des Indes à Mme Musgrave*, minauda Lavinia en singeant Miss Minchin de la manière la plus piquante. *Il faut que Sara parle français avec Mme Pitkin ; elle a un accent si pur !*

Et elle ajouta :

— Mais ce n'est pas chez Miss Minchin qu'elle l'a appris, et d'ailleurs elle n'y a pas grand mérite. Elle avoue elle-même ne l'avoir *jamais* appris. Elle le sait parce qu'elle a toujours entendu son père le parler. Quant à son père, il est simple officier aux Indes, il n'y a pas là de quoi se vanter.

— Mais, dit Jessie lentement, il a chassé des tigres ! Il a tué celui dont Sara a la peau dans sa chambre, et qu'elle aime tant à cause de cela. Elle s'y étend, en caresse la tête et lui parle comme si c'était un chat.

— Elle a toujours des idées ridicules, grogna Lavinia. Maman dit que cette manie qu'elle a d'inventer des histoires est grotesque, et qu'elle sera plus tard tout à fait excentrique. »

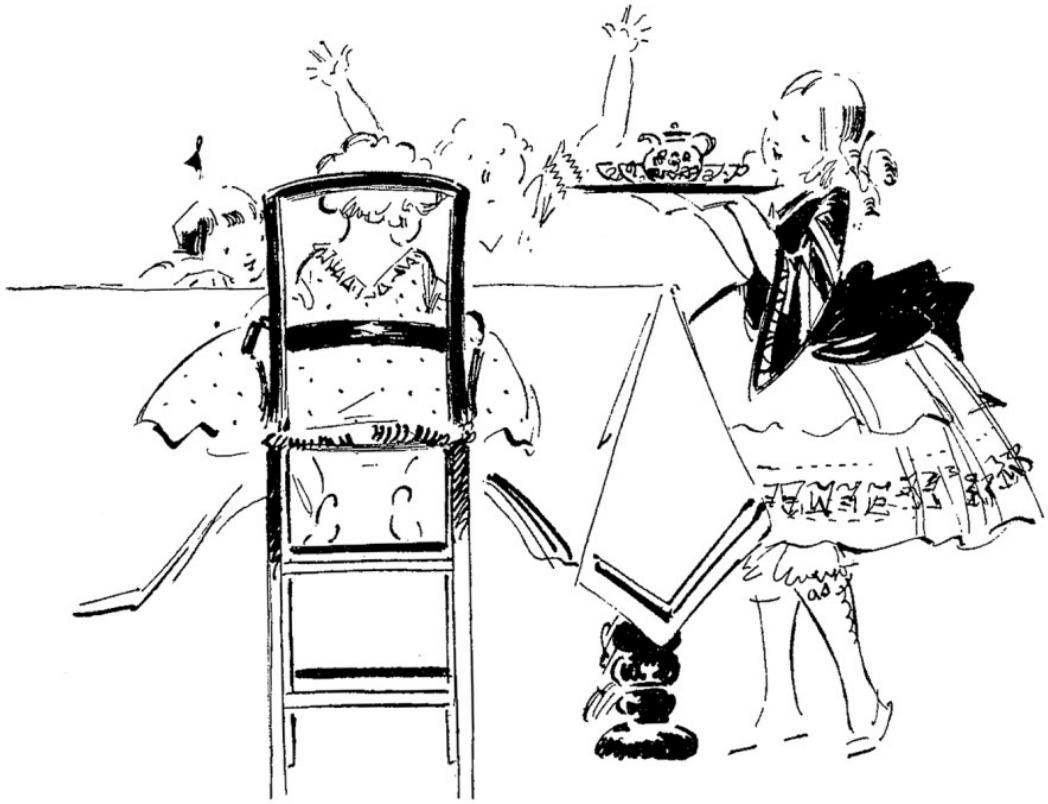
C'était bien vrai que Sara ne faisait jamais d'embarras. Elle traitait tout le monde avec amitié, et partageait tout ce qu'elle possédait ou recevait. Les petites, qui avaient l'habitude d'être dédaignées et houspillées par ces « dames », âgées de dix à douze ans, n'avaient jamais à se plaindre d'elle, la plus enviée de toutes cependant. Sara était maternelle avec elles : si on avait le malheur de tomber et de s'écorcher le genou, on était vite relevée et choyée ; Sara sortait alors de sa poche quelque bonbon ou quelque surprise consolante. Elle ne les repoussait jamais et ne faisait pas d'allusion à leur trop grande jeunesse comme à une chose humiliante.

« Si vous avez quatre ans, vous avez quatre ans, dit-elle avec sévérité à Lavinia, un jour que celle-ci, il faut bien l'avouer, avait giflé Lottie en la traitant de sale gosse. Mais vous aurez cinq ans l'année prochaine, et six ans l'année qui suivra. Et il ne faut que seize ans de plus pour atteindre vos vingt ans.

— Oh ! En vérité, ricana Lavinia, comme nous savons bien compter ! »

On ne pouvait certainement nier que seize et quatre fissent vingt, et vingt ans était un âge auquel les plus audacieuses osaient à peine rêver !

Donc, les petites adoraient Sara. On savait que, plus d'une fois, elle avait invité ces petites dédaignées à goûter dans son petit salon. Elles avaient joué avec Émilie, et on s'était servi du service à thé d'Émilie, celui dont les tasses, décorées de fleurs bleues, contenaient une appréciable quantité de thé bien sucré. Aucune d'elles n'avait encore vu un si beau service à thé de poupée. À partir de ce jour, Sara fut considérée comme une fée et une reine par toute la classe enfantine.



Lottie Legh particulièrement l'aimait avec une telle exclusivité que, si Sara n'avait pas été une aussi charmante enfant, elle eût trouvé cette petite assommante. Lottie avait été mise en pension par un très jeune papa qui ne savait que faire d'elle. Sa maman était morte à sa naissance, et, comme l'enfant avait, dès les premiers jours de sa vie, été traitée comme une poupée ou un petit singe apprivoisé, elle était devenue une petite créature insupportable. Qu'elle eût envie d'un objet, ou qu'elle n'en voulût pas, elle pleurait et trépignait ; et comme elle désirait toujours ce qu'on ne pouvait lui donner et qu'elle ne voulait pas de ce qui pouvait être bon pour elle,

c'étaient des scènes continuelles, des hurlements qu'on entendait aux quatre coins de la maison.

Elle disposait d'une arme qu'elle maniait avec beaucoup d'habileté : ayant appris, on ne sait comment, qu'une enfant privée de sa mère a droit à beaucoup de pitié et d'égards, cela devint pour elle une habitude d'en user et abuser.

La première fois que Sara s'en aperçut, ce fut un beau matin que, passant devant un des salons, elle entendit Miss Minchin et Miss Amelia qui essayaient de calmer la colère d'une enfant qui refusait de se taire et criait avec une telle énergie, que Miss Minchin, qui ne perdait jamais sa majesté et sa dignité, fut presque obligée de mettre sa voix au diapason pour se faire entendre.

« Mais enfin, pourquoi pleure-t-elle ? demandait Miss Minchin, en hurlant presque elle-même.

Et Sara entendit :

— Oh ! Oh ! Oh ! Je n'ai pas de maman !

— Mais, Lottie ! cria à son tour Miss Amelia, taisez-vous, ma chérie ! Ne pleurez pas ! Je vous en prie, ne pleurez pas !

— Oh ! Oh ! Oh ! brailla de nouveau Lottie de toutes ses forces, je n'ai… plus… de maman !

— Vous méritez d'être fouettée, déclara Miss Minchin, et vous allez l'être, méchante enfant ! »

Et comme Lottie ne se lamentait que de plus belle, Miss Amelia fut gagnée par ses larmes. La voix de Miss Minchin s'éleva alors jusqu'à rivaliser avec le tonnerre, puis, se levant brusquement de sa chaise, elle se précipita hors de la pièce, ne pouvant plus maîtriser son indignation, et laissant Miss Amelia se débrouiller comme elle le pourrait.

Sara s'était arrêtée devant la porte, se demandant si elle ne devait pas intervenir, car Lottie et elle étaient déjà des amies ; elle pensait qu'elle pourrait réussir à calmer cette grande colère. Au moment où Miss Minchin sortait de la

pièce, elle aperçut Sara, et prit un air ennuyé, se rendant compte que ses paroles, entendues du dehors, avaient pu paraître dénuées de douceur.

« Oh Sara ! s'écria-t-elle avec un sourire de commande.

— Je me suis arrêtée, expliqua Sara, parce que je reconnaissais la voix de Lottie, et j'ai pensé que peut-être… par hasard… je pourrais la calmer. Me permettez-vous d'essayer, Miss Minchin ?

— Si vous voulez. Vous êtes une fille si intelligente ! » répondit Miss Minchin en pinçant les lèvres.

Puis, voyant Sara un peu décontenancée par le ton sévère de sa voix, elle ajouta d'un air plus aimable :

— Vous êtes très adroite ; peut-être trouverez-vous un moyen de la faire taire. Essayez. »

Et elle la quitta. Quand Sara entra dans la pièce, Lottie était étendue par terre, hurlant et se roulant avec fureur, et Miss Amelia était penchée sur elle, l'air consterné et la figure rouge et toute en sueur.

Lottie se souvenait que chez son père, dans sa chambre d'enfant, il lui suffisait de faire une semblable scène pour obtenir tout ce qu'elle désirait. La pauvre Miss Amelia essayait de toutes les méthodes pour la calmer.

Tantôt elle la plaignait :

« Pauvre chérie ! Je sais bien que vous n'avez plus de maman !

Tantôt d'un ton plus ferme :

— Si vous ne vous taisez pas, Lottie, je vais vous secouer ! Pauvre petit ange ! Allons, allons, détestable enfant, vous allez recevoir une claque, si vous continuez ! »

Sara s'approcha d'elle tranquillement. Elle ne savait pas encore quels moyens elle allait employer ; en tout cas elle pensait qu'il eût été préférable de ne pas dire tant de choses contradictoires, d'un ton de voix agité et avec si peu d'autorité.

« Miss Amelia, dit-elle à voix basse, Miss Minchin m'a permis d'essayer de calmer Lottie. Puis-je lui parler ?

Miss Amelia se retourna et la regarda d'un air désespéré, puis d'une voix haletante :

— Oh, croyez-vous que vous réussirez ?

— Je ne le sais pas, répondit Sara, toujours à demi-voix, je vais toujours essayer.

Miss Amelia se redressa en chancelant, poussa un profond soupir, tandis que les grasses petites jambes de Lottie se démenaient avec plus de fébrilité que jamais.

— Si vous voulez bien sortir doucement de la chambre, dit Sara, je resterai avec elle.

— Oh, Sara, se lamenta Miss Amelia, nous n'avons jamais eu à la pension une pareille enfant. Je ne crois pas que nous puissions la garder. »

Elle sortit enfin, sans bruit, très soulagée, et heureuse d'avoir une excuse pour s'en aller. Sara resta debout près de l'enfant qui continuait à trépigner et à hurler, et la regarda sans mot dire. Puis elle s'assit par terre à côté d'elle et attendit. N'eût été le train mené par Lottie, tout était calme dans la pièce. Et ceci déjà était nouveau pour la petite Miss Legh, qui était habituée, quand elle criait, à entendre les autres protester, implorer, commander, cajoler, tour à tour. Mais le fait de se rouler par terre en criant, et de constater que la seule personne qui se trouve auprès d'elle n'avait pas l'air de s'en soucier le moins du monde frappa son imagination. Elle ouvrit ses yeux inondés de larmes pour reconnaître cette singulière personne et reconnut une petite fille comme elle, mais celle qui possédait Émilie et tant de jolies choses. Elle la regardait sans bouger, comme plongée dans ses réflexions. S'étant arrêtée de crier un instant pour faire cette découverte, Lottie pensa qu'il convenait de recommencer, mais le calme qui l'entourait et l'expression tranquille et sympathique de Sara l'empêchèrent de le faire avec autant de conviction.

« Je… n'ai… pas… de… ma… man ! se lamenta-t-elle de nouveau, mais d'une voix moins forte.

Sara la fixa de ses yeux pensifs et empreints de sympathie :

— Moi non plus, je n'ai pas de maman » dit-elle.

La petite Lottie s'attendait si peu à ces paroles qu'elle demeura stupéfaite. Du coup, elle cessa de s'agiter et resta étendue, les yeux dans le vague. Il avait suffi de cette diversion pour arrêter sa colère. Il faut dire aussi que, tandis que Lottie détestait la méchante Miss Minchin et la trop faible Miss Amelia, elle éprouvait déjà de l'amitié pour Sara, bien qu'elle la connût fort peu. Sans renoncer encore à ses griefs, elle se tortilla et, après un sanglot boudeur, elle demanda : « Où est-elle ? »

Sara ne répondit pas tout de suite. On lui avait bien dit que sa maman était au ciel et elle avait beaucoup réfléchi sur ce sujet, mais ses pensées ne concordaient pas absolument avec celles des autres personnes.

« Elle est allée au ciel, dit-elle, mais je suis sûre qu'elle en sort quelquefois pour venir me voir, bien que je ne la voie pas. La tienne aussi, certainement. Peut-être nous voient-elles toutes les deux en ce moment et peut-être sont-elles avec nous dans cette chambre. »

Lottie se redressa, s'assit toute droite et regarda autour d'elle. C'était une jolie petite créature aux cheveux bouclés, dont les yeux ressemblaient à des myosotis trempés de rosée. Si sa maman l'avait vue, pendant la demi-heure qui venait de s'écouler, elle ne l'aurait sans doute pas trouvée digne d'être la petite fille d'un ange.

Sara continua de parler. Peut-être aurait-on pu trouver que ce qu'elle racontait ressemblait à un conte de fées, mais tout semblait si réel à son imagination que Lottie prêta l'oreille malgré elle. On lui avait dit que sa maman avait des ailes et une couronne, et on lui avait montré des images représentant de jolies dames vêtues de belles robes blanches, comme des anges. Mais Sara semblait raconter une histoire vraie, se passant dans un pays magnifique où vivaient de vrais habitants.

« Des champs de fleurs s'étendent à perte de vue, poursuivait Sara, oubliant tout ce qui n'était pas son histoire et parlant comme dans un rêve ; des parterres de lys, caressés par une douce brise, exhalent leurs doux parfums et embaument l'air que l'on respire. Et de petits enfants courent dans les champs et cueillent les lys par

brassées ; tout en riant, ils tressent des couronnes ; et les chemins et les rues étincellent ; et personne ne connaît la fatigue, quelque longue que soit la route. Les villes sont entourées de murs de perles et d'or, mais ces murs ne sont pas si hauts qu'on ne puisse voir la campagne environnante, et envoyer sourires et messages au delà »

Quelle qu'eût été l'histoire racontée par Sara, il n'y a aucun doute que Lottie eût cessé de pleurer, charmée de l'écouter ; mais celle-là lui plaisait tout particulièrement, car elle se traîna tout auprès de Sara afin de ne pas en perdre un

seul mot jusqu'à la fin, qui, hélas, arriva bien trop vite. À ce moment, Lottie désolée faillit éclater en sanglots de nouveau.

« Je veux aller là-bas, cria-t-elle, je… n'ai pas de maman dans cette école.

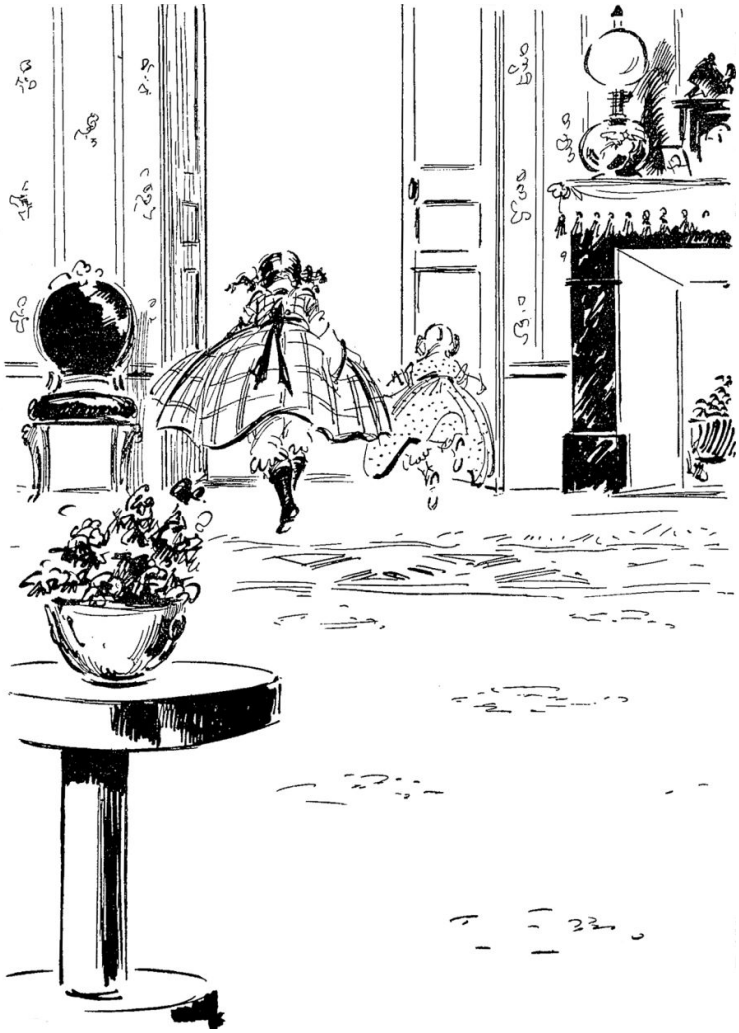
Sara perçut la menace d'une nouvelle scène et sortit de son rêve. Prenant la petite main potelée, elle attira l'enfant et avec un petit rire caressant :

— C'est moi qui serai ta maman ; nous allons imaginer que tu es ma petite fille. Et Émilie sera ta sœur.

Immédiatement toutes les fossettes de Lottie apparurent dans un sourire.

— Sera-t-elle vraiment ma sœur ? dit-elle.

— Oui, répondit Sara, allons le lui dire. Puis, je te laverai la figure et je te brosserai les cheveux. »



Lottie y consentit, toute joyeuse, sans même paraître se souvenir que l'origine de toute cette tragédie avait été son refus de se laisser laver et coiffer avant le déjeuner.

Et à partir de ce jour, Sara fut la mère adoptive de Lottie.

Chapitre 5

Becky

Sara possédait, sur ses compagnes, un très grand ascendant, qui lui attirait davantage d'amies que l'aisance dans laquelle elle vivait, ou le fait qu'elle était l'élève préférée. Cet ascendant, Lavinia et d'autres jeunes filles, tout en l'enviant, le subissaient malgré elles. Sara le devait à la faculté qu'elle possédait de raconter des histoires, et de donner à tout ce qu'elle disait un tour romanesque, que ce fût réel ou imaginaire.

Celles qui ont été en pension avec une camarade possédant un tel don savent quel charme celle-ci répand autour d'elle : on la presse, on la supplie à voix basse de raconter des histoires ; des groupes se forment autour d'elle pour l'écouter. Non seulement Sara savait conter, mais elle y prenait un grand plaisir. Quand elle était assise ou debout, les élèves l'entourant, et qu'elle commençait à imaginer ces beaux contes merveilleux, ses yeux, de la couleur des émeraudes, s'élargissaient et étincelaient, ses joues se coloraient, et, d'instinct, elle joignait le geste à la parole. Elle faisait naître l'admiration ou la terreur en élevant ou en baissant la voix, en penchant et en balançant son corps si frêle et en agitant dramatiquement les mains.

Elle oubliait qu'elle parlait. Elle *voyait* réellement les fées, les rois, les reines et les belles dames dont elle racontait les aventures, et elle vivait parmi eux. Certaines fois, quand elle avait achevé, elle était hors d'haleine, tant elle avait été agitée des émotions de ses personnages ; et, posant sa petite main sur son cœur battant, elle riait d'elle-même.

« En racontant une histoire, disait-elle, il ne me semble pas que je l'invente, mais que je la vis ; elle m'apparaît plus réelle que ce qui m'entoure : vous, mes compagnes, la salle d'études où nous sommes. Je m'incarne dans chacun des acteurs de mon histoire… les uns après les autres. C'est bien drôle, n'est-ce pas ? »

Il y avait environ deux ans qu'elle était pensionnaire chez Miss Minchin, lorsque, par une brumeuse après-midi d'hiver, comme elle descendait de sa voiture, douillettement enveloppée dans un manteau de velours, et paraissant plus élégante qu'elle n'en avait conscience, elle remarqua, en traversant le trottoir, la silhouette

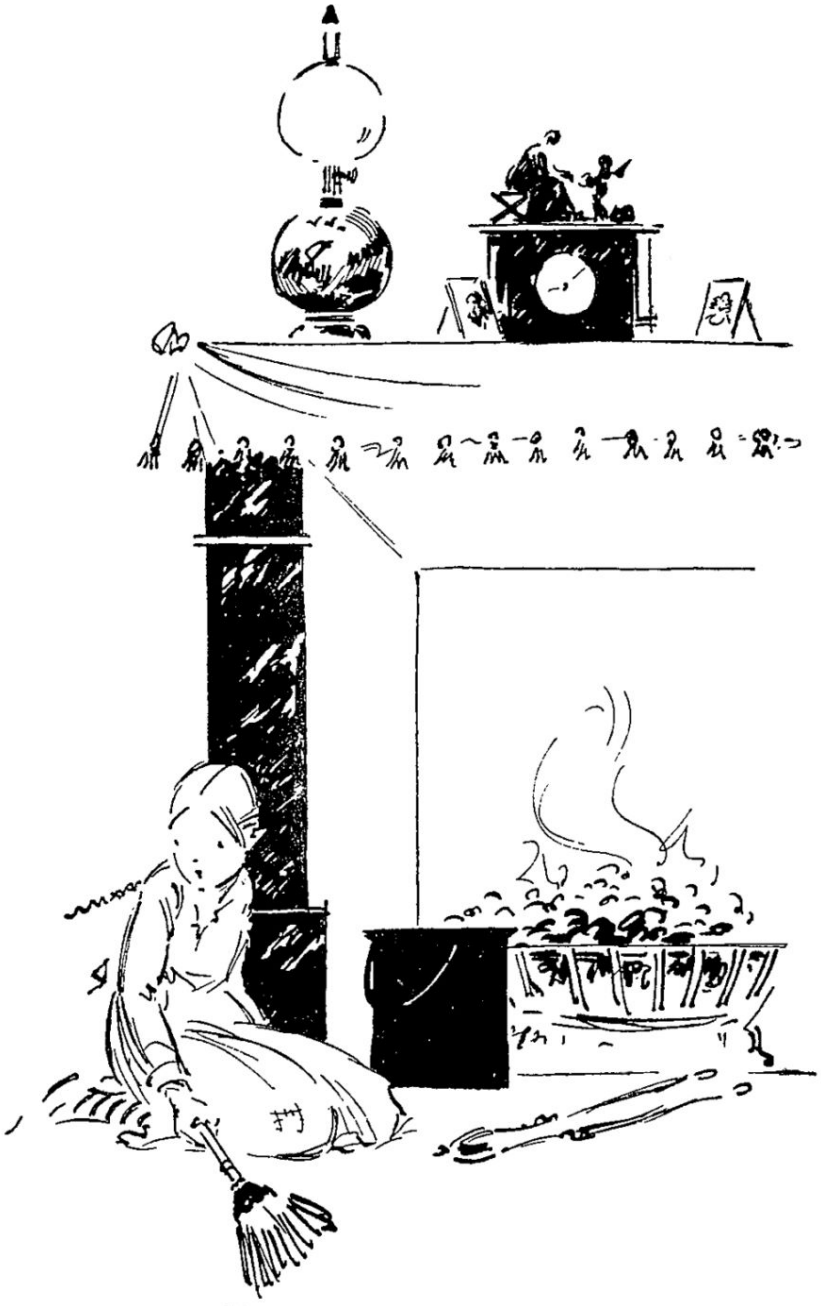
d'une petite pauvresse, qui se tenait debout auprès de la cuisine, et qui tendait le cou pour mieux la regarder. Une sorte d'ardeur et à la fois de timidité se lisait sur le visage noirci de suie qui attira l'attention de Sara ; elle la regarda en souriant, comme elle le faisait toujours.

Mais la propriétaire du visage et des yeux grands ouverts, se sentant évidemment effrayée à la pensée d'être surprise au moment où elle dévisageait une élève d'importance, s'esquiva avec une telle rapidité que, n'eût été son apparence si minable, Sara eût été tentée d'en rire malgré elle. Le même soir, tandis que Sara était assise, au milieu d'un groupe d'élèves, dans un coin de la classe, et racontait une histoire, la même fillette entra timidement dans la pièce, un seau à charbon, beaucoup trop lourd pour elle, à la main, et s'agenouilla devant le feu pour y ajouter du combustible et enlever les cendres.

Elle était un peu plus propre, mais ne paraissait pas moins effrayée. On eût cru qu'elle appréhendait d'être remarquée regardant les enfants ou écoutant ce qui se disait. Elle plaça les morceaux de charbon, tout doucement, avec ses doigts, pour ne pas faire de bruit, et balaya le devant du feu avec précaution. Mais Sara s'aperçut bien vite qu'elle était tout ouïe, et qu'elle accomplissait son travail lentement, avec l'espoir d'attraper quelques bribes par-ci, par-là. Sara éleva alors la voix et parla plus distinctement :

« Les sirènes nagèrent doucement dans l'eau, d'un vert de cristal, tirant après elles un grand filet tout tissé de perles. La princesse était assise sur un rocher blanc et les contemplait. »

Et la merveilleuse histoire d'une princesse, aimée par un prince de la mer et qui allait le rejoindre au fond des grottes sous-marines étincelantes, se déroulait, passionnante.



La pauvre petite domestique balayait, et balayait à nouveau, le devant de l'âtre ; mais le récit la charma bientôt si complètement qu'elle en oublia à la fois qu'il ne lui était pas permis d'écouter, et son travail. Se laissant tomber sur ses talons, elle s'immobilisa devant le feu, le petit balai en suspens entre les doigts. La voix de la conteuse l'entraînait à sa suite au fond des grottes sinueuses, éclairées d'une douce lumière bleue, et recouvertes de sable d'or. Des anémones de mer et des algues flottaient tout autour, et, dans le lointain, se répercutait doucement

l'écho de musiques et de chants. Le petit balai tomba de la main calleuse, et Lavinia se retournant :

« Cette fille nous écoute » dit-elle.

La coupable ressaisit son balai, se redressa vivement, et, le seau à charbon à la main, s'enfuit hors de la pièce, comme un petit lapin terrifié. Sara sentit la colère l'envahir :

« Je m'en étais aperçue, dit-elle ; mais pourquoi n'aurait-elle pas le droit d'écouter ?

— J'ignore si ta maman t'autorisait à raconter des histoires aux domestiques ; ce que je sais, moi, c'est que la mienne ne me permettait pas de le faire.

— Ma maman ! dit Sara ; je crois qu'elle n'en serait pas contrariée le moins du monde, estimant que les histoires appartiennent à tous !

— Je croyais, dit Lavinia d'une voix sévère, que tu avais perdu ta mère. Comment pourrait-elle avoir une opinion à ce sujet ?

— Est-ce que tu t'imagines qu'elle ignore ce que je fais, dit Sara d'une petite voix grave, qu'elle savait prendre à l'occasion.

— La mère de Sara sait tout, gazouilla Lottie, et ma maman aussi… Je ne parle pas de Sara, qui est ma maman chez Miss Minchin, mais de mon *autre* maman. Les rues étincellent, et il y a des champs et des champs de lys, et tout le monde en cueille. Sara m'en parle quand elle vient me border le soir dans mon lit.

— Oh ! Que c'est mal, dit Lavinia en se tournant vers Sara, d'imaginer des contes de fées à propos du ciel.

— Il y a de bien plus merveilleuses histoires encore dans les Écritures, répondit Sara, tu peux aller vérifier. Comment peux-tu juger que mes histoires ne sont que des contes de fées ? Ce que je peux te dire, ajouta-t-elle sur un ton qui n'avait rien d'angélique, c'est que tu ne découvriras jamais si ce sont des contes de fées ou pas, tant que tu te montreras aussi peu charitable pour ton prochain. Viens, ma petite Lottie ! »

Et elle sortit de la chambre, espérant rattraper la petite domestique. Mais celle-ci avait déjà disparu quand elle arriva dans le corridor.

« Qui est cette petite fille qui s'occupe du feu et qui monte le charbon ? » demanda-t-elle à Mariette le même soir. Mariette se répandit en un flot d'explications, et raconta que cette pauvre petite créature déshéritée venait de prendre la place de la fille de cuisine, et qu'elle remplissait bien d'autres fonctions dans la maison. Elle cirait les souliers, astiquait les grilles, portait de lourds seaux à charbon, lavait les planchers et les fenêtres, et recevait des ordres de tout le monde. Elle était âgée de quatorze ans, mais si chétive qu'elle n'en paraissait pas plus de douze. Mariette en avait pitié, car elle était si timide que, lorsque par hasard on lui adressait la parole, ses pauvres yeux pleins d'effroi semblaient lui sortir de la tête.

« Comment s'appelle-t-elle ? » demanda Sara, assise près de la table, le menton dans les mains et écoutant attentivement. Mariette répondit qu'elle s'appelait Becky, et qu'à chaque instant, on entendait crier : « Becky ! Fais ceci !, et : Becky, fais donc cela ! »

Après le départ de Mariette, Sara resta à regarder le feu tout en pensant à Becky. Elle inventa une histoire, dont Becky était l'héroïne maltraitée. Il semblait à Sara que cette petite n'avait jamais eu à manger à sa faim : on le lisait dans ses yeux. Elle désirait la revoir ; mais, bien qu'elle l'eût aperçue à plusieurs reprises montant ou descendant l'escalier, en portant des paquets, Becky avait toujours l'air si pressé et si effrayé qu'il lui avait été impossible de lui adresser la parole.

Mais, quelques semaines plus tard, Sara, en entrant dans son petit salon, se trouva en présence d'un tableau touchant. Assise dans son fauteuil favori et devant un bon feu, Becky dormait profondément.

Elle gisait là, le visage et le tablier noirs de suie, son petit bonnet de travers, le seau à charbon, vide, à côté d'elle, et avait été terrassée par une fatigue qui avait excédé ses faibles forces. On l'avait chargée de préparer les chambres pour la nuit, mais ces chambres étaient nombreuses et elle avait tant couru toute la journée ! Elle terminait son travail par l'appartement de Sara, les pièces le composant n'étant pas nues et banales comme les autres chambres. Les élèves ordinaires devaient se contenter du strict nécessaire, tandis que le petit salon de Sara semblait à Becky un riche boudoir, bien qu'il ne fût, en réalité, que confortable et gai. On y remarquait des tableaux, des livres ainsi que des objets curieux rapportés des Indes ; un sofa et un petit fauteuil le meublaient, et Émilie avait sa chaise à elle, où elle trônait comme

une déesse. Un bon feu y était toujours allumé et les chenets brillaient. Becky, donc, le réservait pour la fin, car c'était pour elle un repos que de s'y rendre avec l'espoir qu'elle pourrait disposer de quelques minutes pour s'asseoir dans le fauteuil et tout regarder. Elle pensait à la chance providentielle de cette enfant qui vivait entourée de si jolies choses, qui, en plein hiver, sortait vêtue aussi élégamment et qu'elle s'efforçait d'entrevoir par les fenêtres de la cuisine.

Ce jour-là, quand elle s'assit dans le fauteuil, le soulagement qu'en éprouvèrent ses pauvres jambes endolories fut si intense, si délicieux, qu'il sembla se communiquer à son corps fatigué. La douce chaleur du feu l'enveloppa comme d'un enchantement et, tandis qu'elle regardait les charbons ardents, un sourire glissa sur ses traits tirés, sa tête se pencha en avant et, sans qu'elle s'en aperçût, ses yeux se fermèrent et elle s'endormit profondément.

Il n'y avait même pas dix minutes qu'elle dormait quand Sara entra, mais son sommeil était aussi profond que celui de la Belle au bois dormant, endormie depuis cent ans. Cependant, la pauvre Becky ne ressemblait guère à la Belle, mais bien plutôt à une petite souillon chétive, toute recrue de fatigue. Sara était aussi différente d'elle que si elle avait appartenu à un autre monde. Ce jour-là, elle revenait de la leçon de danse, et bien qu'un tel jour revînt chaque semaine, c'était prétexte pour les élèves à revêtir leurs plus jolies robes. Comme Sara dansait remarquablement bien, on la mettait toujours en évidence, et Mariette devait l'habiller le plus élégamment possible.

Ce jour dont il est question, elle portait une robe rose, et une couronne de boutons de roses naturelles du même ton avait été placée par Mariette sur ses boucles noires. Elle venait d'apprendre un nouveau pas de danse ravissant, et elle avait voltigé, à travers la salle, comme un grand papillon rose.

En entrant dans sa chambre, elle esquissa quelques pas de danse, quand elle aperçut Becky assoupie, son petit bonnet posé tout de travers sur sa tête.

À la vue de ce pauvre être sale et si mal attifé, occupant son fauteuil, il ne lui vint même pas à la pensée de se fâcher. Au contraire, elle fut tout heureuse de l'y

trouver. Elle attendrait le réveil de l'héroïne de son conte, cette pauvre Cendrillon, pour lui parler. Elle s'approcha d'elle à pas furtifs et l'observa. Becky fit entendre un petit ronflement.

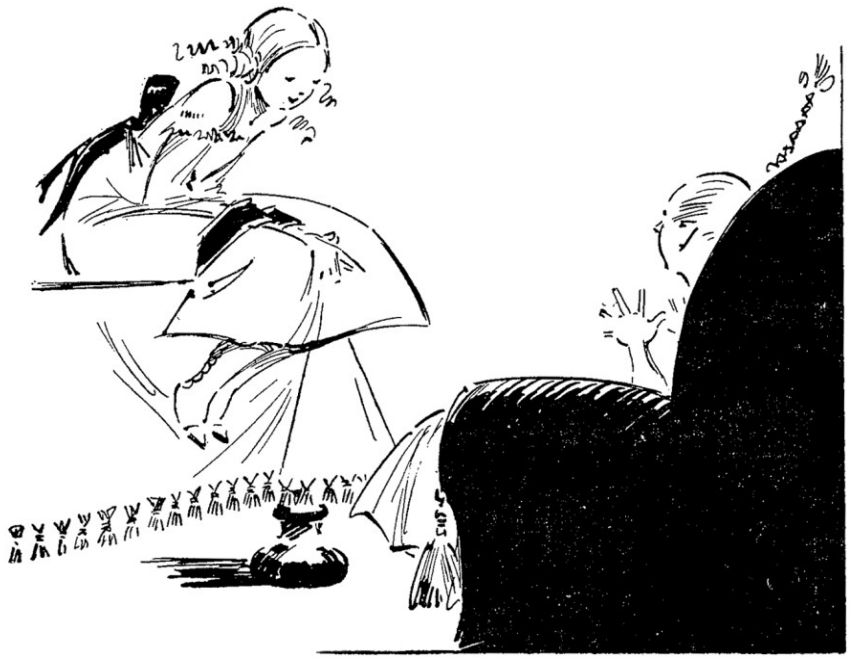
« Je voudrais bien qu'elle se réveillât d'elle-même, se dit Sara. Mais pourvu que Miss Minchin ne la trouve pas ici dans cette situation. Elle serait furieuse. Je vais attendre encore quelques minutes. »

S'asseyant sur le bord de la table, elle balança ses fines jambes, aux bas roses comme la robe, réfléchissant à ce qu'il lui fallait faire, car Miss Amélia pouvait entrer, d'un moment à l'autre, et c'est Becky qui serait bien grondée !

« Mais elle est si fatiguée, la pauvre petite, pensa-t-elle, si fatiguée ! »

À ce moment, un tison tout enflammé se détacha du feu et tomba bruyamment. Becky sursauta et ouvrit des yeux effrayés. Elle ne se rendait pas compte qu'elle s'était endormie, n'ayant voulu s'asseoir qu'une minute, mais elle avait ressenti un si doux bien-être ! Et voici que tout à coup elle voyait surgir, devant ses yeux, toute proche, la merveilleuse élève qui, pareille à une fée tout de rose vêtue, la fixait d'un regard plein de bonté et de sympathie.

Elle se leva brusquement, très agitée, et rajusta son bonnet.



S'endormir sur le fauteuil de la jeune demoiselle ! Quelle impertinence ! On la mettrait sans doute à la porte, sans lui payer ses gages. Elle eut un gros sanglot étouffé.

« Oh, Mademoiselle ! bégaya-t-elle, je vous demande bien, bien pardon !

Sara sauta à bas de la table et vint à elle.

— Ne craignez rien, dit-elle du ton qu'elle eût employé pour parler à une de ses compagnes, cela n'a aucune importance.

— Je ne l'ai pas fait exprès, Mademoiselle, protesta Becky, mais le feu était si chaud, et j'étais si fatiguée ! Ce n'était pas par impertinence !

Sara sourit avec bienveillance et, mettant sa main sur l'épaule de Becky :

— Mais c'est tout naturel, vous ne pouviez pas faire autrement, et même vous n'êtes pas encore bien réveillée. »

De quels yeux la pauvre Becky la regardait ! On ne lui avait jamais adressé la parole d'une voix si suave, si douce, si aimable, elle qui était habituée à recevoir des ordres de tout le monde, des rebuffades et même des gifles. Tandis que cette petite fille, si élégante et si belle dans sa robe rose, ne la traitait pas en coupable, et lui reconnaissait le droit d'être fatiguée et même de s'endormir. Elle lui mettait sur l'épaule sa petite main douce et fine. Becky n'en revenait pas.

« Est-ce que vous n'êtes vraiment pas fâchée, Mademoiselle ? Vous ne le direz pas à Miss Minchin ?

— Bien sûr que non ! » s'écria Sara.

En voyant la terreur peinte sur le pauvre visage souillé de charbon, Sara en éprouva tant de peine qu'avec une charmante spontanéité, caressant de sa main la joue de Becky, elle lui dit :

« Nous sommes pareilles. Je ne suis qu'une petite fille comme vous, et ce n'est que par accident que je ne suis pas vous, et que vous n'êtes pas moi. »

Mais Becky ne pouvait saisir des pensées aussi subtiles ; pour elle, un accident c'était une calamité, une personne écrasée ou tombant d'une échelle, et transportée à l'hôpital.

« Un accident, Mademoiselle, murmura-t-elle respectueusement, vraiment ?

— Oui, répondit Sara, et elle l'observa, rêveuse un moment. Puis elle poursuivit d'un ton tout différent, se rendant compte que Becky n'avait pas bien pénétré le sens de ses paroles :

— Avez-vous fini votre travail ? Restez encore quelques minutes ici, si je ne vous fais pas trop peur.

Becky fut, de nouveau, suffoquée.

— Rester ici, Mademoiselle, moi !

Sara courut à la porte, l'ouvrit, regarda dans le corridor et écouta.

— Il n'y a personne. Si vous avez achevé le ménage, peut-être pourriez-vous rester un tout petit moment encore. Un morceau de gâteau vous ferait-il plaisir ? »

Les dix minutes qui suivirent semblèrent à Becky un véritable enchantement.

Sara avait ouvert un placard, et offert un gâteau dans lequel elle fut bien heureuse de voir Becky mordre à belles dents. Elle bavarda, lui posa des questions, rit, et la mit si bien à son aise que les craintes de Becky commencèrent à s'apaiser, et qu'elle s'enhardit jusqu'à interroger elle-même, quelque osé que cela lui parût.

« Est-ce que c'est… osa-t-elle demander à voix basse, en admirant la belle robe rose de Sara, est-ce que c'est votre plus belle robe ?

— C'est une de mes robes pour la leçon de danse, répondit Sara, je la trouve jolie, et vous ?

Becky resta muette d'admiration pendant quelques instants, puis elle dit avec respect :

— Une fois, j'ai vu une princesse. J'étais debout dans la foule, devant l'Opéra, et je regardais entrer les belles dames. Il y en avait une que tout le monde dévisageait et on disait : 'C'est la Princesse.' C'était une jeune fille tout de rose vêtue : robe, manteau, fleurs. J'ai immédiatement pensé à elle quand je vous ai vue, assise là sur la table ; vous lui ressembliez tellement…

— J'ai souvent rêvé, dit Sara, être une princesse. Je me demande l'impression que cela fait. Et si je m'imaginais que j'en suis une !

Becky la regarda avec admiration, mais elle ne saisissait toujours pas très bien le sens de ses paroles. Bientôt Sara, abandonnant ses réflexions, posa à Becky une nouvelle question :

— Becky, est-ce que vous n'écoutiez pas mon histoire l'autre jour ?

— Si, Mademoiselle, avoua Becky, de nouveau un peu craintive ; je sais bien que je n'aurais pas dû écouter, mais… mais c'était si beau que je… je n'ai pas pu m'en empêcher.

— J'étais très contente de vous voir si attentive, avoua Sara. Quand on raconte des histoires, il n'y a rien qui vous flatte autant que de constater le plaisir de vos auditeurs. Je n'en sais trop la raison. Cela vous ferait-il plaisir d'entendre la fin de l'histoire ?

— Moi ! s'écria Becky éperdue d'enthousiasme, moi, je pourrais écouter, comme si j'étais une élève, ce beau conte du prince et des bambins qui s'ébattaient joyeusement dans la mer, les cheveux ruisselants d'étoiles ?

Sara inclina la tête affirmativement.

— Vous n'en avez pas le temps maintenant, je le crains, dit-elle, mais si vous m'indiquez à quelle heure exactement vous venez faire ma chambre, je tâcherai de m'y trouver et je vous raconterai chaque soir une partie de l'histoire, jusqu'à son achèvement. Elle est intéressante et très longue, car j'y ajoute toujours de nouveaux épisodes.

— Alors, répondit joyeusement Becky, le charbon ne sera plus lourd à mon bras, et je me moquerai des colères de la cuisinière, si je puis compter sur un tel plaisir.

— Vous le pouvez, dit Sara, je vous la raconterai tout entière. »

Quand Becky redescendit l'escalier, elle n'était plus la Becky qui en avait péniblement gravi les marches, accablée par le poids du seau à charbon. Elle avait été nourrie et réchauffée, et pas seulement par le gâteau et le feu, mais par quelque chose d'autre qui était la sympathie que lui avait témoignée Sara.

Becky partie, Sara s'assit à sa place favorite sur la table, les pieds posant sur une chaise, les coudes aux genoux et le menton appuyé sur les mains.

« Si j'étais une princesse… une véritable princesse, murmura-t-elle, je distribuerais des largesses au peuple. Mais, même en ne l'étant qu'en imagination, je peux toujours m'ingénier à procurer des petits plaisirs à ceux qui m'entourent. Becky paraissait aussi heureuse que si je lui avais donné une fortune. »

Chapitre 6
Les mines de diamants

Peu de temps après ces événements, on apprit une nouvelle réellement palpitante, et pas seulement pour Sara, mais pour l'école entière, qui devint le sujet des conversations pendant des semaines.

C'est le capitaine Crewe qui l'avait rapportée dans les lettres qu'il écrivait à sa fille. Il avait reçu, aux Indes, la visite inopinée d'un de ses camarades d'école. Celui-ci était le propriétaire d'un vaste territoire, sur lequel on avait trouvé une mine de diamants, qu'il était en train d'exploiter. Si tout réussissait à son gré, comme on l'espérait, il posséderait des richesses fabuleuses, dont la seule pensée donnait le vertige. Comme il avait beaucoup d'amitié pour son ami d'enfance, il lui avait offert de l'associer à son entreprise, et ils se partageraient un jour cette immense fortune. C'est du moins ce que Sara concluait des lettres de son père.

Toute autre entreprise, aussi belle qu'elle fût, n'eût pas ébloui à ce point Sara ou ses compagnes. Mais des mines de diamants ! Cela rappelait les contes des Mille et une Nuits, et ne laissait personne indifférent. Sara en était émerveillée. Elle dépeignait à Ermengarde et à Lottie des labyrinthes percés au plus profond de la terre, dont les parois et les plafonds reluisaient de pierres étincelantes, que des hommes noirs et étranges arrachaient à l'aide de lourdes pioches. Ermengarde se délectait à entendre ces fabuleux récits, et Lottie demandait, chaque soir, qu'on les lui racontât de nouveau. Mais Lavinia en était dépitée et, un jour, affirma à Jessie que des mines de diamants, cela n'existait pas.

« Maman a une bague ornée d'un diamant qui lui a coûté deux mille livres, et ce n'est pas un très gros diamant. S'il existait des mines pleines de diamants, leurs propriétaires seraient si riches que cela en serait ridicule.

— Peut-être que Sara deviendra si riche qu'elle en sera ridicule, répondit Jessie en riant niaisement.

— Elle est *déjà* ridicule, sans être riche, grogna Lavinia.

— Tu la détestes vraiment !

— Non, je ne la déteste pas, grinça Lavinia, mais je ne crois pas à son histoire de mines.

— Il faut pourtant bien qu'on trouve les diamants quelque part, rétorqua Jessie. Lavinia, sais-tu ce que Gertrude m'a dit ?

— Non, je ne le sais pas, et cela ne m'intéresse aucunement, s'il s'agit encore de cette éternelle Sara.

— C'est d'elle qu'il s'agit en effet. Une de ses marottes, c'est de se croire une princesse. Elle y pense tout le temps, même en classe, et prétend que cette conviction l'aide à mieux apprendre ses leçons. Elle veut persuader Ermengarde d'en être une aussi, mais Ermengarde répond qu'elle est trop grosse pour cela.

— C'est bien vrai, elle est trop grosse, dit Lavinia, et Sara, elle, est trop maigre ! »

Jessie recommença à rire niaisement en ajoutant :

— Sara assure que c'est tout à fait distinct du monde réel, et que cela ne regarde que l'imagination.

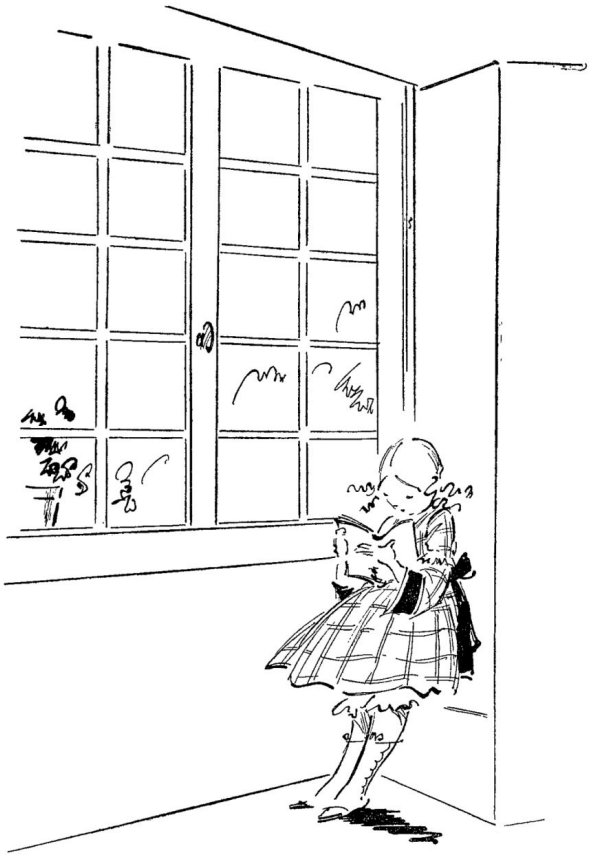
— Oui, elle admet la possibilité d'être une princesse, quand bien même elle ne serait qu'une mendiante, reprit Lavinia. Donnons-lui un surnom : 'Votre Altesse Royale'. »

Ces propos s'échangeaient les cours de la journée terminés, alors que les élèves étaient réunies autour du feu dans la salle d'études. C'était l'heure qu'elles préféraient toutes, l'heure pendant laquelle Miss Minchin et Miss Amelia prenaient leur thé dans le petit salon qu'elles s'étaient réservé. On bavardait beaucoup, on échangeait de grands secrets, surtout les jours où les petites étaient sages et ne se disputaient pas, ou ne jouaient pas trop bruyamment, ce qui arrivait, il faut bien l'avouer, la plupart du temps. Sinon, les plus âgées secouaient et grondaient les plus jeunes. On pouvait compter sur elles pour maintenir l'ordre, car si elles ne le faisaient pas, on courait le risque devoir apparaître Miss Minchin ou Miss Amelia pour mettre fin à la fête.

Lavinia parlait encore, quand la porte s'ouvrit, et Sara entra en compagnie de Lottie, qui avait pris l'habitude de la suivre partout comme un petit toutou.

« La voilà, avec cette peste de gamine ! dit Lavinia à mi-voix. Puisqu'elle a tant d'affection pour elle, pourquoi ne la garde-t-elle pas dans sa chambre ? Lottie, c'est sûr, va se mettre à hurler, à propos de n'importe quoi, d'ici quelques instants. »

Lottie avait eu soudain le désir de venir jouer à la salle d'études, et avait demandé à sa « petite maman » de l'y accompagner. Elle alla rejoindre un groupe de petites filles qui jouaient dans un coin, et Sara s'installa dans l'embrasure d'une fenêtre, ouvrit un livre et se mit à lire. C'était une histoire de la Révolution française, et elle fut bientôt plongée dans une description effrayante de la vie des prisonniers de la Bastille ; ces hommes, qui avaient passé tant d'années dans les sombres cachots, lorsqu'ils en furent tirés par l'émeute, n'avaient plus aucune apparence humaine : leurs longs cheveux gris et leurs barbes hirsutes dérobaient presque complètement à la vue leurs visages, et ils avaient presque oublié qu'il existât un monde extérieur. Ils se croyaient les jouets d'un rêve.



Sara était si loin de la salle d'études qu'il lui fut très désagréable d'être rappelée soudain à la réalité par des cris perçants poussés par Lottie, d'autant plus qu'elle avait toujours de la peine à réprimer son impatience quand on la dérangeait brusquement au milieu d'un récit intéressant. Tous ceux qui ont le goût de la lecture comprendront ce sentiment. Sara avait, confié un jour à Ermengarde :

« C'est comme si je recevais un coup, et j'aurais plaisir à le rendre ! Je dois bien vite en distraire ma pensée pour refréner mon envie de répliquer par des mots désagréables. »

C'est ce qu'elle dut faire encore cette fois-là. Posant son livre sur le rebord de la fenêtre, elle se leva vivement. Lottie avait commencé à faire des glissades à travers la salle d'études, ce qui avait eu le don d'irriter Lavinia et Jessie, puis elle était tombée et s'était blessée au genou. Elle criait et sautait sur un pied au milieu d'un groupe d'élèves, amies et ennemies, qui la plaignaient et la grondaient tour à tour.

« Tais-toi immédiatement, pleurnicheuse ! ordonna Lavinia.

— Je ne suis pas une pleurnicheuse ! gémit Lottie. Sara ! Sara !

— Si elle ne se tait pas, Miss Minchin va l'entendre, s'écria Jessie. Lottie, ma chérie, je te donnerai deux sous si tu te tais.

— Je n'en veux pas, de tes deux sous, sanglota Lottie.

Elle regarda son genou et, y apercevant une goutte de sang, elle sanglota de plus belle. À ce moment, Sara accourut et, s'agenouillant, la saisit dans ses bras.

— Allons, Lottie, allons, sois raisonnable.

— Elle a dit que j'étais une pleurnicheuse, gémit Lottie.

Sara la caressa, puis lui parla d'une voix ferme, que Lottie connaissait.

— Si tu pleures, ma petite Lottie, tu seras en effet une pleurnicheuse. Tu m'avais promis cependant…

Lottie se souvenait bien d'avoir promis, mais elle préféra élever la voix.

— Je n'ai pas de maman, je n'ai pas de maman du tout !

— Mais si, tu en as une, répondit Sara gaiement, l'as-tu donc oublié ? Ne te souviens-tu pas que Sara est ta maman ? Ne veux-tu plus d'elle pour maman ?

Lottie se serra contre Sara en poussant des soupirs.

— Viens t'asseoir à côté de moi, près de la fenêtre, je te raconterai une histoire tout bas.

— Vraiment ? murmura Lottie. Tu veux bien me raconter… celle des mines de diamants ?

— Les mines de diamants ? s'écria Lavinia. Vilaine enfant gâtée, j'aurais plaisir à la gifler. »

Sara se redressa vivement. Il faut se rappeler qu'elle avait été dérangée dans une lecture passionnante sur la Bastille, qu'elle avait dû se dominer quand Lottie avait fait cette scène, qu'elle n'était pas un ange, et qu'elle n'avait pas une sympathie exagérée pour Lavinia.

« Eh bien, dit-elle avec feu, moi aussi j'aimerais te gifler, mais je ne le ferai pas, reprit-elle en se dominant. Nous ne sommes pas des enfants de la rue pour nous battre, et nous avons assez de raison pour savoir que cela ne se fait pas.

Lavinia saisit cette occasion pour lui répondre :

— Ah oui, *Votre Altesse Royale*, car il paraît que nous sommes des princesses, ou du moins l'une d'entre nous en est une. Cette pension devrait être très à la mode, maintenant que Miss Minchin compte une princesse parmi ses élèves ! »

Sara s'élança, menaçante, sur Lavinia. Et peut-être fut-elle sur le point de la frapper ; car elle n'avait confié sa nouvelle chimère qu'aux élèves qu'elle aimait bien, et d'entendre Lavinia s'en moquer devant tout le monde lui était particulièrement pénible. Le sang lui monta à la tête, et il lui fallut un grand empire sur elle-même pour maîtriser sa colère. Mais quand on est une princesse, on ne s'emporte pas ; sa main retomba et elle resta un moment immobile. Puis, dans le plus grand silence, elle parla d'une voix calme et ferme :

« C'est exact, je me figure parfois que je suis une princesse, mais c'est pour essayer de me conduire en princesse. »

Lavinia, interloquée, ne sut que répondre. Il lui était arrivé à plusieurs reprises, en face de Sara, de demeurer bouche bée. La raison en était qu'elle sentait confusément les préférences des autres élèves aller à Sara. Elle ne se trompait pas. Toutes se rapprochaient de Sara et prêtaient l'oreille, attentives aux nouveaux détails qu'elle allait donner. Lavinia, finalement, ne sut trouver que cette réponse assez sotte :

« Juste ciel, j'espère que, lorsque tu seras sur le trône, tu ne nous oublieras pas !

— Certes, je ne vous oublierai pas » dit Sara.

Et, sans prononcer un mot de plus, elle resta debout, immobile, ne quittant pas Lavinia des yeux, jusqu'à ce qu'elle la vît prendre le bras de Jessie et s'éloigner.

À partir de ce jour, les élèves qui étaient jalouses de Sara ne parlèrent plus d'elle qu'en l'appelant « Princesse Sara », d'un air dédaigneux. Les autres, celles qui

avaient de la sympathie pour elle, lui donnèrent le même surnom, mais par amitié, et parce que ce titre, à la fois solennel et pittoresque, les ravissait. Ce surnom vint aux oreilles de Miss Minchin, qui eut l'occasion d'y faire allusion plus d'une fois, en s'entretenant avec les parents des élèves en visite ; elle estimait qu'il conférait à son pensionnat un air quasiment royal.

Quant à Becky, elle trouvait que ce titre s'appliquait à Sara le mieux du monde.

L'amitié nouée lors de cette brumeuse après-midi où elle avait été surprise par Sara dormant dans son fauteuil, n'avait fait que grandir et se fortifier. Et nous devons avouer que Miss Minchin et Miss Amelia ne s'en doutaient guère. Elles se rendaient compte que Sara se montrait pleine de bonté pour la pauvre fille de cuisine, mais elles ignoraient tout de ces délicieux instants passés en cachette, lorsque Becky, après avoir expédié en vitesse son travail, arrivait dans le petit salon de Sara et y déposait son seau à charbon, avec un soupir de satisfaction. Et c'était alors de belles histoires et de succulents goûters. Le soir, Becky remontait se coucher dans sa mansarde, les poches bien garnies.

« Mais il faut que je fasse attention à ne pas laisser tomber de miettes, dit un jour Becky, afin de ne pas attirer les rats.

— Les rats ! s'écria Sara avec frayeur, est-ce qu'il y a des rats là-haut ?

— Il y en a beaucoup, Mademoiselle, répondit Becky d'un air très calme. Dans les mansardes, il y a plus de souris et de rats que d'autres choses ! On s'habitue au bruit qu'ils font, et je ne m'en préoccupe pas, tant qu'ils ne courent pas sur mon oreiller.

— Quelle horreur ! s'écria Sara.

— Au bout de quelque temps, on se fait à tout, dit Becky ; il le faut bien, Mademoiselle, quand on n'est qu'une pauvre fille de cuisine. Je préfère tout de même les rats aux cafards.

— Moi aussi, dit Sara ; je suppose qu'on pourrait apprivoiser un rat, mais je ne me vois pas apprivoisant un cafard. »

Quelquefois, Becky n'osait pas rester plus de quelques minutes dans la jolie pièce bien chauffée ; ces jours-là, on n'échangeait que quelques mots et Sara glissait un petit paquet dans la poche de Becky. Elle s'ingéniait à chercher ce qui pouvait le mieux nourrir sa petite amie sous le plus petit volume.

Quand elle sortait à pied ou en voiture, elle inspectait les étalages. La première fois qu'elle eut l'idée de rapporter des petits pâtés de viande, elle sentit qu'elle avait fait une vraie découverte, car, lorsqu'elle les montra à Becky, les yeux de celle-ci étincelèrent.

« Oh, Mademoiselle, murmura-t-elle, c'est ça qui va être succulent et nourrissant ! Ce qui est nourrissant est le meilleur. Le gâteau de Savoie, par exemple, c'est exquis, mais cela fond dans la bouche immédiatement. Vous comprenez bien ce que je veux dire, Mademoiselle. Tandis que ces petits pâtés, ils vont me rester dans l'estomac.

— Je ne sais pas trop, dit Sara en hésitant ; je crois, en effet, qu'ils seront nourrissants. »

Les petits pâtés firent leur office, et les sandwiches, les saucisses, le saucisson ne furent pas moins réconfortants. Peu à peu, Becky n'éprouva plus cette pénible sensation de faim et de fatigue ; le seau à charbon ne lui parut plus si lourd.

Mais, quelque pesant qu'il fût encore et quelque désagréable que se montrât l'humeur de la cuisinière, Becky avait du moins toujours en perspective son agréable moment de l'après-midi, avec l'espoir qu'elle trouverait Sara dans son petit salon. Le seul fait de voir Sara lui aurait suffi d'ailleurs, même sans les pâtés et le reste.

Même quand elles ne disposaient que du temps d'échanger quelques paroles, la gaieté, l'amitié, les propos encourageants n'en étaient jamais absents ; et si, au contraire, le temps leur était moins mesuré, c'étaient un bon bout d'histoire ou de joyeux bavardages, dont Becky se souvenait ensuite une fois couchée, en haut, dans sa petite mansarde.

Sara, qui agissait toujours d'instinct et se laissait guider par ses penchants généreux, n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle représentait aux yeux de la pauvre Becky, quelque chose comme une fée bienfaisante !

Si la nature vous a doué de sentiments charitables, vos mains s'ouvrent tout naturellement et votre cœur aussi. Et s'il y a des moments où vos mains sont vides, votre cœur ne l'est jamais, et vous pouvez toujours y puiser, ce qui peut adoucir, soulager, réconforter, distraire ceux qui vous entourent.

Becky n'avait guère eu l'occasion de rire durant toute sa courte et misérable existence. Sara savait l'égayer et rire avec elle et, bien que ni l'une ni l'autre ne s'en doutât, le rire est une « nourriture » aussi substantielle que les petits pâtés.

Quelques semaines avant sa onzième année, Sara reçut de son père une lettre dans laquelle il ne paraissait pas aussi en train que d'habitude. Il se disait fatigué, écrasé par les soucis que lui causait la mine de diamants.

« Vois-tu, petite Sara, lui écrivait-il, ton papa n'est pas un homme d'affaires : les chiffres et les paperasses l'assomment ; il y en a tant et il n'y comprend rien. Peut-être, ajoutait-il ; si je n'avais pas la fièvre, ne resterais-je pas éveillé à me retourner dans mon lit la moitié de la nuit et ne passerais-je pas l'autre moitié à faire des cauchemars affreux. Si ma 'petite patronne' était ici, je suis bien sûr qu'elle me donnerait de bons conseils de son petit air grave. N'est-ce pas, 'petite patronne' ? »

Il avait coutume, en manière de plaisanterie, de la surnommer ainsi, parce qu'elle paraissait, à certains moments, plus sérieuse que son âge.

Il avait fait de merveilleux préparatifs pour fêter son anniversaire. Entre autres cadeaux, il avait commandé, à Paris, une nouvelle poupée, dont le trousseau était splendide. À la lettre où son père lui demandait si elle pensait que la poupée lui ferait plaisir, Sara avait répondu d'une manière bien amusante :

« Je deviens bien vieille, et ne jouerai plus guère avec des poupées. Celle-ci sera ma dernière. Il y a là quelque chose d'impressionnant. Si j'étais poète, j'écrirais un joli poème sur 'ma dernière poupée'. Mais je suis bien ignorante à cet égard. Je

m'y suis essayée, mais j'ai ri de moi-même. Mes vers ne ressemblaient en rien à du Shakespeare. Aucune autre fille jamais ne pourra remplacer Émilie, mais j'aurai beaucoup de considération pour la 'dernière poupée', et je suis sûre que toute la pension l'aimera. Toutes mes camarades adorent les poupées, même les plus grandes… celles qui ont presque quinze ans… et qui affectent d'être trop vieilles pour y jouer. »

Au moment où il reçut cette lettre, le capitaine Crewe souffrait d'une forte migraine. Assis dans son bungalow aux Indes, devant une table surchargée de lettres et de paperasses, il était inquiet et troublé, mais il ne put cependant s'empêcher de rire, et de rire comme il ne l'avait pas fait depuis des semaines, à la lecture de la lettre de Sara.

« Quelle petite fille originale ! se dit-il ; elle devient plus drôle chaque jour. Dieu veuille que mes affaires s'arrangent et me laissent la liberté de courir en Angleterre la revoir. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour sentir ses petits bras autour de mon cou ! »

L'anniversaire de Sara devait être célébré en grande pompe. On ouvrirait, en grande cérémonie, les paquets contenant les cadeaux ; Miss Minchin régalerait les élèves dans son petit salon particulier. Quand donc le fameux jour arriva, toute la maison fut sens dessus dessous. Personne n'aurait pu dire comment s'était passée la matinée : il y avait eu tant de préparatifs à faire ! Des guirlandes de houx décoraient la salle d'études ; on avait retiré tous les pupitres, et rangé contre les murs les bancs drapés de rouge.

En entrant le matin dans son petit salon, Sara trouva sur la table un pauvre petit paquet mal ficelé. Elle devina tout de suite de qui il provenait, et l'ouvrit avec émotion. C'était une pelote à épingles, de forme carrée, faite d'un bout de flanelle rouge pas trop propre, et, avec des épingles à tête noire, on avait soigneusement formé les mots : *Bonne Fête.*

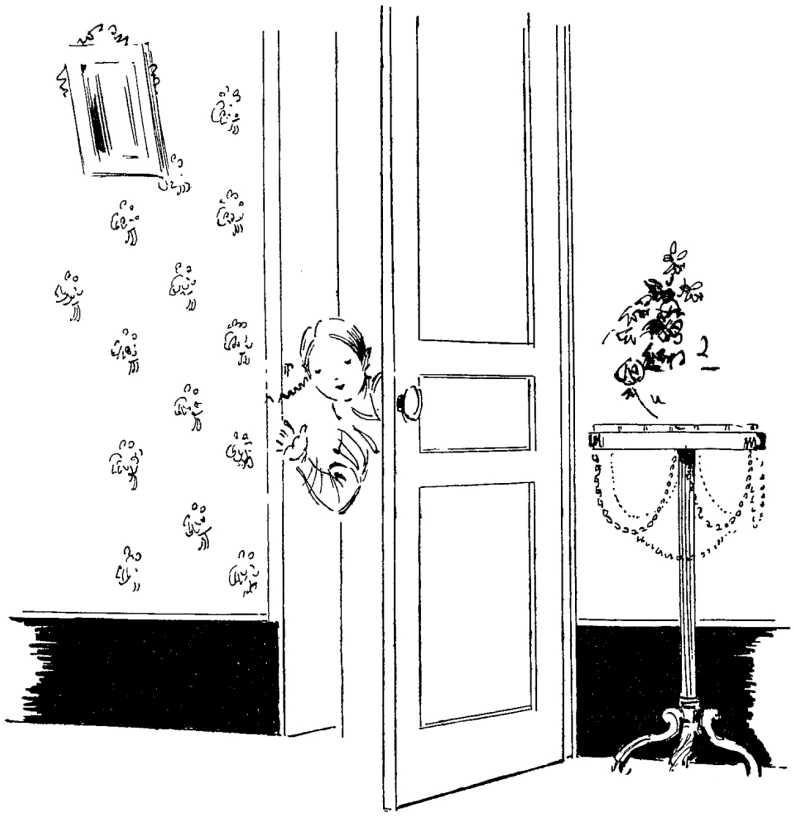
« Oh ! s'écria Sara, tout émue, quel mal elle s'est donné, et comme cela me fait plaisir ! »

Mais quel ne fut pas son étonnement de voir au-dessous de la pelote, une carte de visite portant le nom de Miss Amelia Minchin.

« Miss Amelia ! se dit-elle, mais qu'est-ce que cela signifie ? »

À ce moment, elle vit la porte s'ouvrir tout doucement et Becky passer la tête dans l'entrebâillement. On voyait sur le visage de la petite servante un sourire affectueux et heureux, tandis qu'elle entrait gauchement. Elle s'arrêta timidement en tortillant ses doigts.

« Vous plaît-elle, Mademoiselle Sara, dites !



— Si elle me plaît ! s'écria Sara. C'est toi qui l'as faite toute seule, Becky chérie ?

Becky fit entendre un petit rire et ses yeux s'humectèrent de larmes joyeuses.

— Ce n'est qu'un peu de flanelle, et même de la flanelle qui n'est pas neuve, mais je tenais à vous donner quelque chose de personnel, et j'y ai travaillé pendant la nuit. Je savais que vous pourriez vous figurer que cette pelote était en satin et les épingles des diamants ! Moi-même, je me suis efforcée de me l'imaginer pendant que je la faisais. Quant à la carte, Mademoiselle, j'espère que ce n'est pas mal de l'avoir ramassée dans le panier à papiers ? Miss Amelia l'y avait jetée. Comme je n'ai

pas de carte de moi, et que je sais qu'un cadeau doit toujours être accompagné d'une carte de visite, j'y ai mis la carte de Miss Amelia. »

Sara la serra très fort dans ses bras, et elle n'aurait pu dire à personne pourquoi elle se sentait la gorge serrée.

« Oh Becky, s'écria-t-elle, je t'aime bien ! Oui, je t'aime de tout mon cœur !

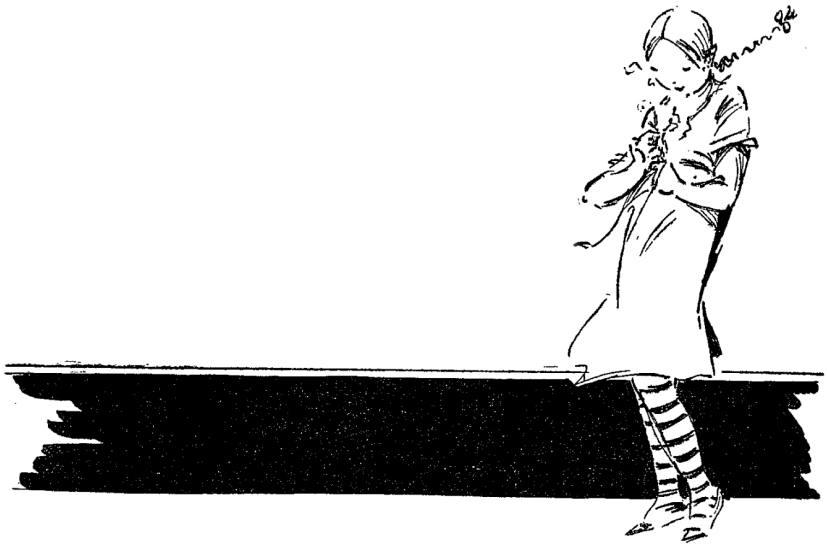
— Oh, Mademoiselle, soupira Becky, cela ne mérite pas cela ; la flanelle n'était pas neuve ! »

Chapitre 7
Encore les mines de diamants

Quand Sara fit son entrée dans la salle décorée de houx, cette même après-midi, elle était suivie d'un véritable cortège. Miss Minchin, parée de sa plus belle robe de soie, la conduisait par la main ; un domestique suivait, portant la boîte où se trouvait la dernière poupée ; une femme de chambre venait ensuite avec un deuxième paquet, et Becky la dernière, qui avait mis un tablier propre et un bonnet neuf, en portait un troisième.

Sara aurait bien préféré entrer tout simplement comme d'habitude, mais Miss Minchin, à la suite d'un conciliabule dans son petit salon, ne l'avait pas entendu ainsi : « Ce n'est pas un jour ordinaire, » avait-elle déclaré. Sara fut donc conduite en grande pompe, et se sentit intimidée en voyant les grandes la dévisager en se poussant du coude, tandis que les petites frétillaient de joie sur leurs bancs.

« Silence, Mesdemoiselles ! ordonna Miss Minchin en entendant les murmures qui s'élevaient. Jacques, posez la boîte sur la table et enlevez le couvercle. Emma, mettez votre paquet sur une chaise. Becky ! » ajouta-t-elle, soudain la voix sévère.



Becky avait perdu la tête, dans son agitation, et regardait en souriant Lottie, qui se tortillait de plaisir. La pauvre fille laissa presque tomber son paquet, si grande fut sa frayeur en entendant la voix grondeuse de Miss Minchin, et la petite révérence, très gauche, qu'elle fit pour s'excuser, fut si drôle que Lavinia et Jessie ne purent s'empêcher de pouffer.

« Il ne vous est pas permis de regarder ces jeunes filles ! dit Miss Minchin ; vous vous oubliez, je crois ! Posez votre paquet.

Becky obéit bien vite et, tremblante, se dirigea vers la porte.

— Veuillez nous laisser » dit Miss Minchin aux autres domestiques, avec un geste de la main.

Becky s'effaça respectueusement pour permettre aux autres domestiques de sortir les premiers. Toutefois elle ne put s'empêcher de jeter un regard de regret sur la boîte posée sur la table. Un peu de satin bleu se laissait apercevoir. À ce moment, Sara intervint :

« Je vous en prie, Miss Minchin, Becky ne pourrait-elle pas rester ?

La demande était hardie. Miss Minchin en sursauta. Puis, relevant ses lunettes, elle regarda d'un air embarrassé son élève, cette élève dont elle était si fière.

Sara fit un pas vers elle.

— Je voudrais tant qu'elle reste, parce que je suis sûre qu'elle prendrait plaisir à voir les cadeaux. C'est une petite fille comme les autres.

Miss Minchin, scandalisée, promena ses regards de l'une à l'autre.

— Ma chère Sara, finit-elle par répondre, Becky est la fille de cuisine. Or les filles de cuisine ne sont pas des petites filles.

Il ne lui était jamais venu à l'idée, en effet, qu'elles pussent être autre chose que des machines à porter le charbon et à faire le feu.

— Mais je vous assure que Becky est une petite fille, dit Sara, et elle s'amuserait beaucoup. Laissez-la rester, je vous en prie… en l'honneur de mon anniversaire.

Miss Minchin répondit avec beaucoup de dignité :

— Puisque vous invoquez un tel motif… elle peut rester. Rebecca, remerciez Mademoiselle Sara de sa grande bonté pour vous. »

Becky s'était reculée dans un coin, roulant le coin de son tablier, et attendant la réponse avec angoisse. Elle s'avança, faisant des petites courbettes, et, tout en échangeant avec Sara un regard d'intelligence, bredouilla : « Oh, s'il vous plaît, Mademoiselle, je vous suis tellement reconnaissante ! Oh, oui ! J'avais bien envie de voir la poupée. Merci, Mademoiselle. Et merci à vous, Madame » dit-elle en s'adressant à Miss Minchin, à qui elle fit une timide révérence. Miss Minchin eut de nouveau un geste, de la main cette fois, en direction du coin, près de la porte.

« Tenez-vous là, dit-elle, mais pas trop près des élèves. » Becky obéit, l'âme en joie. Peu lui importait où on lui disait de se mettre, pourvu qu'on lui permît de rester dans la pièce, au lieu de l'expédier dans la cuisine, pendant qu'on s'amusait ici. Elle ne se troubla même pas quand Miss Minchin toussota et annonça :

« Mesdemoiselles, j'ai quelques mots à vous dire.

— Elle va faire un discours, murmura l'une des élèves, je voudrais déjà que ce soit fini. »

Sara se sentait assez mal à l'aise. Puisque c'était sa fête, le discours la concernerait sans doute, et c'est très intimidant d'avoir à écouter une harangue dont on est le sujet.

« Vous savez, Mesdemoiselles, – c'est ainsi que débuta Miss Minchin –, que notre chère Sara a onze ans aujourd'hui.

— *Chère* Sara ! murmura Lavinia.

— Il y en a plusieurs parmi vous qui ont également fêté la onzième année de leur naissance, mais les anniversaires de Sara ne ressemblent pas à ceux des autres enfants. Quand elle sera majeure, elle héritera d'une fortune considérable, et son devoir sera d'en faire le meilleur usage.

— Les mines de diamants » ricana Jessie, tout bas.

Sara n'entendit pas cette réflexion, mais, debout, ses grands yeux fixés sur Miss Minchin, elle se sentit cependant rougir. Chaque fois que celle-ci parlait

d'argent, elle se prenait à la détester et… ce n'est pas respectueux de haïr les grandes personnes.

« Lorsque son cher père, le capitaine Crewe, l'amena des Indes ici et me la confia, continua Miss Minchin, il me dit en plaisantant : 'Je crains qu'elle ne soit très riche un jour, Miss Minchin !' Ma réponse fut celle-ci : 'L'éducation qu'elle recevra dans mon pensionnat sera telle, Monsieur, qu'elle sera à la hauteur de la plus grande fortune'. Sara est devenue mon élève la plus accomplie. Elle parle le français admirablement, et danse à ravir. Ses manières, qui lui ont valu le surnom de Princesse Sara, sont parfaites. Son amabilité, elle en fait preuve en vous invitant à la fête d'aujourd'hui. J'espère que vous appréciez sa générosité. Je désire que vous lui témoigniez votre reconnaissance en lui disant bien haut et toutes ensemble : « Merci, Sara ! »

D'un même élan, les élèves se levèrent, comme elles l'avaient fait ce premier matin dont Sara se souvenait si bien, et s'écrièrent : « Merci, Sara ! » et Lottie accompagna ces mots d'une cabriole. Sara parut assez intimidée pendant un instant, puis, se ressaisissant, elle leur fit une très jolie révérence, et répondit :

« Je vous remercie de tout cœur d'être venues à ma fête.

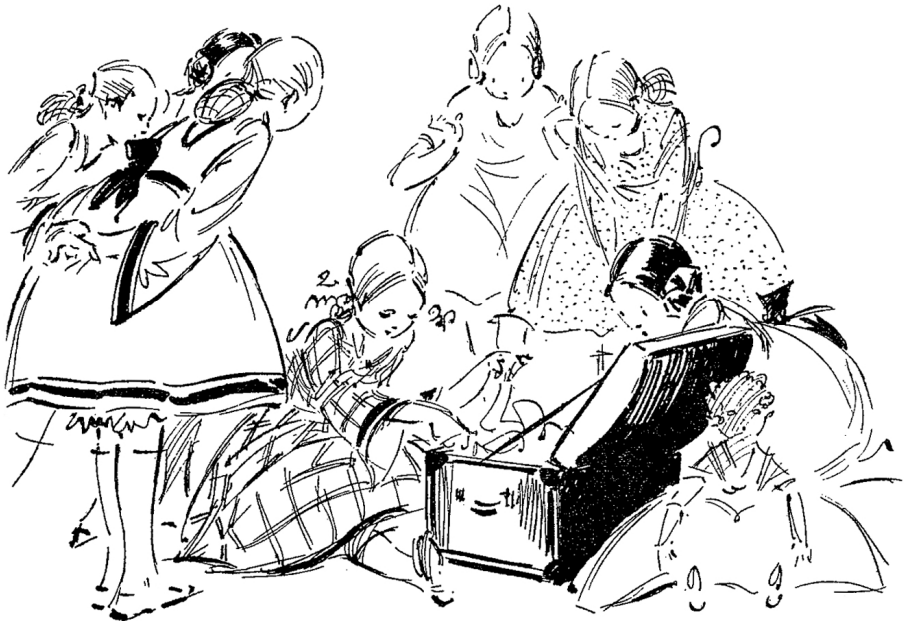
— Bravo, Sara, approuva Miss Minchin, voilà comment se comporte une vraie princesse quand son peuple l'applaudit. Lavinia ! – Et ceci fut dit avec sévérité –. Je crois avoir entendu comme une sorte de grognement. Si vous êtes jalouse de votre compagne, du moins je vous prie d'exprimer vos sentiments d'une manière plus distinguée. Et maintenant je vous laisse à vos amusements. »

Après qu'elle eut quitté la salle, la contrainte que sa présence inspirait toujours se dissipa, et la porte était à peine refermée derrière elle, que tous les sièges se trouvèrent vides. Les plus petites dégringolèrent de leurs chaises, et les plus grandes ne perdirent pas une seconde pour quitter les leurs. Toutes se précipitèrent du côté des paquets. Sara se pencha d'un air ravi sur l'un des cartons.

« Je sais que ce sont des livres, dit-elle. On perçut un murmure attristé du côté des petites et Ermengarde parut révoltée :

— Est-ce que votre père vous envoie des livres pour votre anniversaire ? Mais il est pire que le mien ! Ne les ouvrez pas, Sara !

— Mais j'aime les livres » dit Sara en riant ; puis elle ouvrit la plus grande boîte.



Au moment où elle en sortit la « dernière poupée », celle-ci fut trouvée si magnifique, que les enfants poussèrent des cris de joie et se reculèrent pour la mieux contempler.

« Elle est presque aussi grande que Lottie, fit remarquer l'une des enfants.

Lottie frappa des mains et, de joie, se mit à danser.

— Elle est en toilette de théâtre, dit Lavinia, son manteau est doublé d'hermine.

— Regardez ! s'écria Ermengarde, elle tient à la main des jumelles bleu et or !

— Voici sa malle, dit Sara, ouvrons-la et regardons son trousseau. »

Elle s'assit par terre et tourna la clef. Les enfants s'exclamaient autour d'elle, pendant qu'elle sortait tous les casiers l'un après l'autre et leur en montrait le contenu. Jamais on n'avait entendu un tel tapage dans la salle d'études. Il y avait des cols de dentelles, des bas de soie, des mouchoirs ; un coffret à bijoux contenant un collier et un diadème qui semblait serti de vrais diamants. Il y avait une longue étole

et un manchon de loutre ; des robes de bal, des robes pour la promenade et des robes pour les visites. Il y avait encore des chapeaux et des éventails. Lavinia et Jessie en oublièrent qu'elles étaient trop grandes pour se soucier de poupées et, joignant leurs exclamations à celles des autres, prirent les objets pour les mieux regarder.

Sara, debout près de la table, coiffa d'un grand chapeau de velours noir la tête de la calme et souriante propriétaire de toutes ces splendeurs et dit :

« Supposons qu'elle comprend ce que nous disons et qu'elle est heureuse qu'on l'admire !

— Il te faut toujours imaginer des choses extraordinaires ! dit Lavinia d'un ton agressif.

— C'est vrai, répondit Sara avec calme, j'ai cette faiblesse. C'est si amusant. On se croit une fée et, à force de se figurer une chose, on finit par croire que c'est arrivé.

— Oh, c'est facile, quand tous tes désirs sont comblés, à peine exprimés, répondit Lavinia ; mais si tu étais une mendiante, et si tu vivais dans un galetas, pourrais-tu encore t'amuser de ces imaginations et de ces rêveries ?

Sara, qui était en train d'arranger les plumes du chapeau de la *dernière poupée*, s'arrêta et dit d'un air pensif :

— Oui je crois que je le pourrais. Si j'étais une mendiante, j'aurais encore beaucoup plus besoin de rêver d'une vie meilleure, mais ce serait plus difficile.

Souvent, par la suite, elle pensa combien il était étrange qu'à ce moment précis, Miss Amelia fût entrée dans la pièce.

— Sara, dit celle-ci, le notaire de votre père, M. Barrow, vient d'arriver pour faire une visite à Miss Minchin ; comme elle désire s'entretenir seule avec lui, et que les rafraîchissements sont servis dans le salon, je vous demande d'aller toutes goûter maintenant, afin que ma sœur puisse recevoir M. Barrow ici. »

Il était à supposer que les enfants accepteraient avec plaisir les rafraîchissements, à quelque heure qu'ils fussent servis, et, en effet, tous les visages s'illuminèrent. Miss Amelia fit sortir les élèves en rangs et se mit à leur tête, avec Sara à ses côtés, laissant la « dernière poupée » assise sur une chaise, avec toute la splendeur de son trousseau éparpillée autour d'elle ; les robes et les manteaux étaient suspendus aux dossiers des chaises, et les innombrables jupons, avec leurs volants de dentelle, s'étalaient sur tous les sièges.

Becky, que personne n'invitait à venir se rafraîchir, eut l'indiscrétion de rester encore un moment à contempler toutes ces merveilles, malgré l'ordre de

Miss Amelia : « Retournez à votre travail ! » Elle ramassa un manchon, puis un manteau et, tandis qu'elle les contemplait avec ravissement, elle entendit Miss Minchin qui s'approchait ; frappée de terreur, elle se précipita sous la table, dont le tapis la cacha.

Miss Minchin entra dans la pièce accompagnée d'un petit homme au visage sec et dur, qui avait l'air troublé, et nous devons avouer que Miss Minchin elle-même paraissait mal à l'aise ; elle dévisageait le petit homme avec une expression de curiosité irritée. Digne et raide, elle s'assit et lui indiqua un siège de la main.

« Veuillez vous asseoir, Monsieur Barrow. »

M. Barrow n'obéit pas immédiatement. La « dernière poupée » et tout son trousseau semblait l'intriguer. Il consolida ses lunettes sur son nez, et regarda le

tout d'un air désapprobateur. La « dernière poupée » ne sembla pas s'en émouvoir. Elle resta assise, très droite, et le contempla avec indifférence.

« Plusieurs centaines de livres dépensés, dit M. Barrow en résumant sa pensée, des étoffes très chères, et le tout confectionné par une grande couturière. Il dépensait son argent sans compter, ce jeune homme ! »

Miss Minchin se sentit offensée. M. Barrow se permettait de dénigrer le père de sa meilleure élève. Même un notaire n'avait pas le droit de se permettre une pareille privauté.

« Excusez-moi, Monsieur Barrow, dit-elle avec raideur, je ne vous comprends pas.

— De tels cadeaux d'anniversaire, pour une enfant de onze ans, continua M. Barrow du même ton, j'appelle cela de l'extravagance, de la folie !

Miss Minchin se redressa avec plus de raideur encore.

— Le capitaine Crewe, dit-elle, est un homme très riche. Rien que ses mines de diamants…

M. Barrow se retourna brusquement vers elle :

— Les mines de diamants ! Il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu !

Miss Minchin se leva de sa chaise.

— Quoi ! cria-t-elle, que voulez-vous dire ?

— Dans tous les cas, répondit M. Barrow avec aigreur, il aurait beaucoup mieux valu qu'il n'y en ait jamais eu !

— Pas de mines de diamants ? s'écria Miss Minchin, s'aggripant au dossier de sa chaise, avec la sensation de voir un beau rêve s'évanouir.

— Les mines de diamants conduisent plus souvent à la ruine qu'à l'opulence, dit M. Barrow. Quand un homme se confie à un ami très cher et qu'il n'est pas lui-même un homme d'affaires, il devrait se garder des mines de diamants, du cher ami ou de toute autre sorte de mines dans lesquelles ses amis veulent qu'il place son argent. Feu le capitaine Crewe…

Miss Minchin l'interrompit, haletante :

— *Feu* le capitaine Crewe ! Vous n'êtes pas venu pour m'apprendre que le capitaine est…

— Est mort, oui, Madame ! dit M. Barrow avec brusquerie, mort des fièvres tropicales, compliquées de préoccupations d'argent. La fièvre ne l'aurait pas tué, s'il n'avait pas été affolé par les soucis de ses affaires, et les soucis de ses affaires ne l'auraient pas tué, s'il n'avait été miné par les fièvres. Le capitaine est mort !

Miss Minchin se laissa retomber sur sa chaise. Les paroles du notaire la remplissaient d'effroi.

— Quels étaient ces soucis ? demanda-t-elle.

— Les mines de diamants, répondit M. Barrow, et les chers amis,… et la ruine ! »

— La ruine ?

— Il a perdu jusqu'à son dernier sou. Ce jeune homme était trop riche. Le cher ami était plein d'illusions au sujet de la mine de diamants. Il y avait mis tout son argent, et aussi tout celui du capitaine Crewe. Puis le cher ami s'est enfui. Et le capitaine était déjà en proie à la fièvre quand la nouvelle lui en parvint. Il ne put supporter ce coup, et mourut dans le délire, appelant sa petite fille, et ne laissant pas un sou. »

Maintenant Miss Minchin comprenait. Jamais elle n'avait reçu un semblable coup : sa plus riche élève, et toutes les espérances que cette élève et son père avaient fait naître, venaient d'être balayées d'un seul coup. Il lui semblait qu'elle avait été trahie et volée, et que le capitaine Crewe, Sara et M. Barrow méritaient tous également d'être châtiés.

« Oserez-vous me dire qu'il n'a rien laissé ? Que Sara n'aura rien ? Que cette enfant est une mendiante ? Que je vais l'avoir sur les bras : une pauvresse au lieu d'une riche héritière ?

M. Barrow était un homme d'affaires très entendu et adroit ; il jugea bon d'établir, sans aucun délai, qu'il n'avait aucune responsabilité dans cette affaire.

— À cette heure, elle n'est plus certainement qu'une mendiante, et c'est bien vous qui l'avez sur les bras, Madame… car elle ne possède aucun parent au monde, à notre connaissance.

Miss Minchin se précipita vers la porte, comme si elle allait l'ouvrir et s'élancer au dehors pour arrêter la fête, qui se poursuivait joyeuse, et même bruyante, autour de la table du goûter.

— C'est monstrueux, dit-elle, cette petite est en ce moment dans mon salon, habillée de soie et de dentelles, et elle donne une fête à mes frais !

— Si c'est elle qui la donne, elle la donne certainement à vos frais, dit M. Barrow avec calme. Barrow et Skipworth ne sont responsables en rien dans cette affaire. Jamais fortune n'a été engloutie plus complètement. Le capitaine est mort sans payer notre dernière traite, et elle était d'importance.

Miss Minchin se retourna avec une indignation croissante. Ceci était plus terrible que tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

— Et je me croyais tellement sûre d'être remboursée, s'écria-elle, que j'ai fait un tas de dépenses absurdes pour cette enfant ! C'est moi qui ai payé cette poupée ridicule et son absurde trousseau ! Il ne fallait rien lui refuser. Elle a une voiture, un poney, une femme de chambre, et depuis le dernier règlement de comptes, c'est moi qui ai tout avancé !

M. Barrow n'avait nullement l'intention de rester à écouter les doléances de Miss Minchin, après avoir clairement établi sa position, et crûment exposé les faits tels qu'ils étaient.

— Vous feriez mieux de ne plus rien payer, Madame, dit-il, à moins que vous n'ayez l'intention de faire des cadeaux à la jeune personne. Personne ne vous en saura gré. Elle n'a pas un sou vaillant à elle.

— Mais que faut-il que je fasse ? demanda Miss Minchin. Elle semblait croire que c'était au notaire à arranger tout cela.

— Il n'y a rien à faire, dit M. Barrow, remettant soigneusement ses lunettes dans leur étui ; le capitaine est mort, l'enfant est sans crédit, et il n'y a que vous de responsable pour elle.

— Je ne suis *pas* responsable et je refuse d'être responsable, dit Miss Minchin, pâlissant de rage.

M. Barrow se prépara à partir.

— Je n'ai rien à y voir, Madame, dit-il d'un air détaché ; mon associé et moi nous ne sommes pas responsables. Mais soyez sûre que nous regrettons que l'affaire ait ainsi tourné.

— Si vous pensez, dit Miss Minchin avec violence, qu'on va pouvoir s'en débarrasser sur moi, vous vous trompez étrangement. On m'a volée, on m'a dupée, et je vais jeter cette enfant à la rue !

Si elle n'avait pas été hors d'elle, elle eût observé plus de prudence. Mais elle se voyait encombrée d'une enfant élevée d'une façon extravagante, à qui elle en avait toujours voulu, et elle perdait tout contrôle sur elle-même.

M. Barrow s'avança avec calme vers la porte.

— Je ne vous le conseillerais pas, Madame, dit-il ; cela ne ferait pas bon effet, et nuirait à la réputation de votre pensionnat : une élève jetée à la rue sans le sou et sans amis ! »

C'était un homme d'affaires intelligent, et il savait ce qu'il disait. Il se rendait compte aussi que Miss Minchin était douée d'assez de sens pratique pour reconnaître la justesse de ses conseils. Elle n'agirait pas d'une manière qui la ferait juger cruelle et sans cœur.

« Il vaut mieux la garder et vous en servir, ajouta-t-il. C'est une enfant intelligente, n'est-ce pas ? Elle pourra vous rendre de grands services, quand elle sera plus âgée.

— Elle me rendra des services avant d'être plus âgée !

— Je n'en doute pas, Madame, dit M. Barrow avec un petit sourire fielleux, je n'en doute pas. Au revoir ! »

Il salua, sortit et ferma la porte. Miss Minchin resta debout, un instant, à fixer la porte d'un regard furieux. Tout ce qu'elle venait d'entendre était parfaitement vrai. Elle le sentait. Elle ne pouvait espérer aucun dédommagement. Sa plus riche élève avait disparu comme une ombre, ne laissant à sa place qu'une pauvre petite gueuse abandonnée. Tout l'argent qu'elle avait avancé était perdu sans retour. Et comme elle restait là, accablée sous le coup, soudain, des cris de joie, venant de son salon, cédé à Sara pour sa fête, frappèrent ses oreilles.

Ceci, du moins, elle pouvait y mettre fin. Mais comme elle s'approchait de la porte, celle-ci s'ouvrit et Miss Amelia apparut, qui, en voyant la figure bouleversée et furieuse de sa sœur, recula d'un pas.

« Qu'est-ce qu'il y a ? balbutia-t-elle.

Miss Minchin répondit, sur un ton presque féroce :

— Où est Sara Crewe ?

Miss Amelia demeura stupide :

— Sara ? bégaya-t-elle,… mais elle s'amuse avec ses amies dans le salon.

— A-t-elle une robe noire, dans son trousseau somptueux ? demanda Miss Minchin avec une ironie amère.

— Une robe noire ? dit Miss Amelia. Noire ?

— Elle a des robes de toutes les couleurs. Mais en a-t-elle une noire ?

Miss Amelia pâlit :

— Oui… Euh, non Si, elle en a une, mais trop courte. Elle n'a que la vieille robe de velours noir, et elle ne lui va plus.

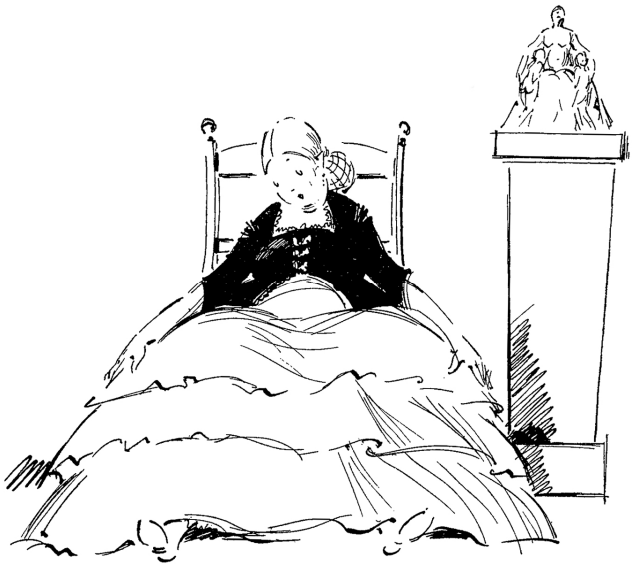
— Va lui dire d'ôter cette grotesque robe de mousseline rose et de mettre la robe noire, qu'elle soit trop courte ou non. C'est fini pour elle, les belles toilettes !

Alors Miss Amelia, au comble de l'agitation, se mit à pleurer.

— Oh ma sœur, dit-elle en gémissant, qu'est-ce qui a bien pu arriver ?

Miss Minchin ne fit pas de phrases inutiles :

— Le capitaine Crewe est mort. Il est mort sans un sou. Cette enfant capricieuse, gâtée, choyée, adulée, me retombe sur les bras, complètement ruinée.



Miss Amelia s'effondra lourdement sur une chaise.

— J'ai dépensé pour elle des milliers de livres, pour des stupidités, et je n'en reverrai jamais un sou. Fais cesser immédiatement cette fête ridicule. Et va la faire changer de robe tout de suite.

— Moi ! Est-ce qu'il faut que j'aille le lui dire maintenant ?

— À l'instant ! Et ne reste pas à me regarder comme une oie ! »

La pauvre Miss Amelia était habituée à être traitée d'oie. Elle savait d'ailleurs qu'elle le méritait un peu, et que c'était aux oies que l'on confiait bien des tâches désagréables. La commission était embarrassante : traverser une pièce remplie d'enfants qui s'amusent, et avoir à dire à celle qui donne la fête qu'elle est devenue une petite mendiante, et qu'il lui faut mettre une vieille robe noire trop courte, c'était pénible, mais il fallait bien s'exécuter, car ce n'était pas le moment de questionner Miss Minchin. Elle se frotta les yeux avec son mouchoir et ils devinrent tout rouges. Puis, elle se leva et quitta la chambre, sans oser dire un mot de plus. Quand sa sœur aînée prenait cet air et parlait sur ce ton, la seule chose à faire était d'obéir sans récriminer.

Miss Minchin traversa la chambre, se parlant à elle-même, sans s'en rendre compte. Pendant l'année qui venait de s'écouler, elle avait échafaudé bien des

espoirs sur ces mines de diamants. Une directrice de pensionnat ne peut-elle réussir à faire fortune, avec l'aide d'un propriétaire de mines ? Et maintenant, au lieu d'avoir à se réjouir à la pensée des bénéfices à venir, elle en était réduite à déplorer les pertes.

« Ah, oui ! *Princesse Sara* ! C'est qu'elle était adulée comme une reine !

En prononçant ces mots, elle passa près de la table, et sursauta au bruit d'un gros sanglot qui venait de dessous cette table.

— Qui est là ? s'écria-t-elle.

Un nouveau sanglot se fit entendre. Elle souleva le coin de la nappe.

— Comment osez-vous ? s'écria-t-elle. Sortez de là immédiatement !

La pauvre Becky sortit en rampant, son bonnet tout de travers, et son visage tout rouge de larmes retenues.

— S'il vous plaît, Madame, c'est moi, Madame ! Je sais bien que je n'aurais pas dû… Mais je regardais la poupée, Madame, et quand vous êtes entrée j'ai eu peur et je me suis glissée sous la table !

— Vous êtes restée là, tout le temps, à écouter ? demanda Miss Minchin.

— Non, Madame, protesta Becky en faisant des petites courbettes, je n'écoutais pas… je croyais pouvoir me glisser dehors, mais je n'ai pas pu… j'ai été obligée de rester, mais je n'ai pas écouté… Oh, je n'aurais pas écouté pour rien au monde ; mais… je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre !

Et soudain, il lui sembla que Miss Minchin ne l'épouvantait plus. Elle éclata en nouveaux sanglots.

— Oh, Madame ! S'il vous plaît… je pense bien que vous me renverrez… mais… je suis si triste pour la pauvre Mademoiselle Sara ! Si triste !

— Sortez ! commanda Miss Minchin.

Becky fit une nouvelle révérence et ses joues s'inondèrent de larmes.

— Oui, Madame, dit-elle en tremblant, je vais sortir, Madame ; mais puis-je vous demander quelque chose… Mademoiselle Sara… elle a été si riche, si bien soignée et servie, que fera-t-elle maintenant, sans une femme de chambre ? Si…

oh ! Si vous vouliez bien me permettre de la servir, après avoir fini mon travail ! Je me dépêcherais tant, si vous me permettiez de la servir, maintenant qu'elle est pauvre !

Et elle se remit à pleurer :

— Pauvre petite Mademoiselle Sara, elle qu'on appelait Princesse ! »

Mais tout cela ne faisait qu'augmenter la colère de Miss Minchin. De voir que même la petite souillon prenait le parti de cette enfant qu'elle n'avait jamais aimée, c'était vraiment trop ! Elle tapa du pied.

« Non ! Certainement pas ! dit-elle. Elle se servira elle-même, et elle servira les autres, aussi. Si vous ne sortez pas immédiatement, je vous mets à la porte ! »

Becky rejeta son tablier par-dessus sa tête et s'enfuit. Elle courut, dégringola les escaliers et arriva jusqu'à l'office, où elle s'assit effondrée parmi la vaisselle et les casseroles et pleurant à se briser le cœur.

« C'est tout à fait comme dans les histoires, gémissait-elle, les pauvres princesses chassées de leurs palais. »

Jamais Miss Minchin n'était apparue aussi calme et aussi dure que lorsque Sara vint la rejoindre quelques heures plus tard, pour répondre à son appel. Il semblait déjà à Sara que sa fête n'avait été qu'un rêve ou, du moins, qu'elle avait eu lieu il y a bien longtemps, et que l'héroïne en avait été une autre petite fille. Tous les vestiges de la fête avaient disparu : le houx décroché des murs de la salle d'étude, les bancs et les pupitres remis en place. Le salon de Miss Minchin avait repris son aspect coutumier, et Miss Minchin avait remis sa robe de tous les jours. Les élèves, après avoir reçu l'ordre de quitter leurs beaux atours, étaient retournées dans la salle d'études, où, formant de petits groupes, elles échangeaient des confidences avec agitation.

« Dis à Sara de venir chez moi, avait dit Miss Minchin à sa sœur, et fais-lui comprendre que je ne veux ni scènes, ni larmes.

— Ma sœur, répondit Miss Amelia, c'est bien l'enfant la plus étrange que j'aie jamais vue. Elle n'a réellement fait aucune scène. Tu te souviens qu'elle n'en fit aucune déjà, lorsque le capitaine est parti pour les Indes. Quand je l'ai mise au courant de ce qui était arrivé, elle est restée immobile et m'a regardée sans prononcer une parole. Ses yeux ont semblé s'agrandir de plus en plus et elle est devenue toute pâle. Au moment où j'ai cessé de parler, elle a continué de regarder fixement devant elle, puis son petit menton s'est mis à trembler, et elle est sortie de la pièce en courant pour aller se réfugier dans sa chambre. Plusieurs de ses compagnes pleuraient, mais Sara ne semblait pas les entendre… ni être consciente de rien, si ce n'est de ce que je lui disais. Cela m'a produit une impression singulière, car lorsqu'on annonce une nouvelle aussi imprévue et aussi cruelle à quelqu'un, on s'attend au moins à ce qu'elle dise quelque chose. »

Personne, si ce n'est Sara elle-même, ne sut jamais ce qui se passa dans sa chambre, après qu'elle s'y fût enfermée. Et encore n'en conservait-elle que le souvenir de s'être promenée longtemps de long en large, en répétant d'une voix qui ne semblait pas être la sienne :

« Mon papa est mort, mon papa est mort ! »

Elle s'arrêta même devant Émilie, qui était assise sur sa chaise et lui dit d'une voix accablée :

« Émilie, comprends-tu ? Papa est mort aux Indes, à des lieues d'ici. »

Lorsque Sara arriva dans la chambre de Miss Minchin, son visage était sans couleurs et ses yeux cernés de noir ; elle serrait les dents comme si elle voulait se contraindre à ne pas crier de douleur. Elle n'avait plus aucune ressemblance avec le joli papillon rose qui voltigeait de cadeau en cadeau dans la salle toute décorée. Ce n'était plus maintenant qu'une petite silhouette désolée, à la limite du grotesque. Elle avait enfilé tant bien que mal, sans l'aide de Mariette, la vieille robe de velours noir, trop courte et trop serrée, d'où ses jambes sortaient, longues et maigres.

Comme elle n'avait pas trouvé de ruban noir pour nouer ses cheveux sombres, ceux-ci, courts et épais, tombaient en désordre autour de son visage et en faisaient ressortir la pâleur. Émilie était dans ses bras, drapée dans un morceau d'étoffe noire.

« Posez votre poupée de côté, dit Miss Minchin ; à quoi pensez-vous de l'apporter ici ?

— Non, dit Sara, je ne m'en séparerai pas. Elle est tout ce que je possède. Mon papa me l'a donnée. »

Miss Minchin s'était toujours sentie gênée en présence de cette enfant et, en cette circonstance, elle éprouva la même impression. Sara ne parlait pas d'un ton impoli, mais avec une sorte de fermeté froide qui décontenançait un peu Miss Minchin, peut-être parce que celle-ci se rendait compte qu'elle agissait avec dureté, sans aucune pitié.

« Vous n'aurez plus le temps de jouer à la poupée, désormais, dit Miss Minchin. Il vous faudra travailler, faire des progrès, vous rendre utile.

Sara la fixa de ses grands yeux et ne prononça pas une parole.

— Tout va être bien différent pour vous maintenant, continua Miss Minchin ; je suppose que Miss Amelia vous l'a bien expliqué.

— Oui, répondit Sara, mon papa est mort. Il ne m'a pas laissé de fortune. Je suis tout à fait pauvre.

— Vous êtes une mendiante, dit Miss Minchin, sentant la colère s'emparer d'elle à nouveau, à la pensée de tout ce que cela signifiait ; il paraît que vous n'avez aucun parent, personne pour prendre soin de vous.

Un instant la maigre et pâle petite figure se contracta, mais cependant Sara resta silencieuse.

— Que regardez-vous ? demanda Miss Minchin avec aigreur. Etes-vous trop stupide pour comprendre ? Je vous dis que vous êtes seule au monde et que vous n'avez personne qui s'intéresse à vous, à moins que je ne consente à vous garder par charité.

— Je comprends, dit Sara à voix basse en étouffant un sanglot, je comprends.

— Cette poupée, cria Miss Minchin en montrant le magnifique cadeau de fête installé près d'elle, cette poupée ridicule avec tout son absurde attirail, c'est moi qui l'ai payée !

Sara tourna la tête vers la chaise.

— La *dernière poupée*, dit-elle, la dernière poupée !

Et sa petite voix triste retentit étrangement.

— C'est bien en effet la 'dernière poupée', dit Miss Minchin. Et elle est à moi ! Pas à vous ! Tout ce que vous possédez est à moi !

— Alors prenez tout ! dit Sara. Je n'en veux pas. »

Si elle avait eu l'air effrayée, si elle avait crié et sangloté, Miss Minchin aurait peut-être eu plus de patience. C'était une femme qui aimait dominer et se sentir la plus forte ; or, en regardant la petite figure de Sara, pâle, mais calme, elle avait l'impression que sa force était méprisée.

« Ne prenez pas de grands airs. Le temps où vous pouviez le faire est passé. Vous n'êtes plus une princesse. Je vais vendre votre voiture et votre poney, et donner congé à votre femme de chambre. Vous porterez vos robes les plus vieilles

et les plus simples… Vos robes extravagantes ne conviennent plus à votre situation. Vous êtes comme Becky… Il vous faudra travailler pour gagner votre vie.

À sa grande surprise, les yeux de l'enfant s'éclairèrent comme d'un rayon d'espoir et de soulagement.

— Est-ce que je peux travailler ? dit-elle. Si je peux travailler, les choses n'iront pas si mal. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Vous ferez tout ce qu'on vous commandera, répondit Miss Minchin, vous êtes une enfant intelligente et vous comprenez vite. Si vous vous rendez utile, il se peut que je vous permette de rester ici. Vous parlez bien le français, et vous pouvez aider à l'enseigner aux petites.

— Oh oui, s'écria Sara, permettez-moi de le faire ! Je suis sûre que je saurai les faire travailler. Je les aime et elles m'aiment.

— Ne dites pas de sottises. Qu'importe si les gens vous aiment ou ne vous aiment pas, dit Miss Minchin. Vous aurez à faire autre chose qu'à enseigner le français aux petites. Vous ferez les commissions et vous aiderez à la cuisine aussi bien qu'à la salle d'études. Si je ne suis pas satisfaite de votre conduite, je vous renverrai. Souvenez-vous-en, et maintenant sortez. »

Sara resta un moment immobile à regarder Miss Minchin. Dans son jeune cœur, des pensées profondes et imprécises s'agitaient. Puis elle se retourna pour quitter la pièce.

« Eh bien, ajouta Miss Minchin, vous ne me remerciez pas ?

Sara s'arrêta, et, à ce moment, sa rancune lui monta du cœur aux lèvres.

— Vous remercier de quoi ? dit-elle.

— De ma bonté, dit Miss Minchin, la bonté dont je fais preuve en vous donnant un foyer.

Sara s'avança de deux ou trois pas, la respiration haletante et, avec une violence au-dessus de son âge :

— Vous n'êtes pas bonne, non, vous n'êtes pas bonne, et votre maison n'est pas un *foyer !* »

Et elle s'enfuit hors de la chambre, avant que Miss Minchin pût l'arrêter, ou faire autre chose que de la poursuivre de ses regards furieux.

Sara monta les escaliers lentement, et cependant hors d'haleine, tenant Émilie serrée contre elle.

« Je voudrais qu'elle sût parler, se disait-elle. Oh ! Si elle pouvait parler ! »

Son intention était d'aller dans son petit salon et de s'étendre sur la peau de tigre, avec la joue appuyée sur la tête du félin, de regarder le feu et de se laisser aller à ses tristes pensées. Mais, avant d'atteindre le palier, elle aperçut Miss Amelia qui sortait de son petit salon, et semblait monter la garde devant la porte, d'un air gêné. Cette bonne fille, au fond d'elle-même, paraissait honteuse de remplir le rôle qu'on lui faisait jouer.

« Il vous est défendu d'entrer ici, dit-elle à Sara.

— Je ne peux pas ? s'étonna Sara, reculant d'un pas.

— Ce n'est plus votre chambre maintenant » répondit Miss Amelia en rougissant un peu.

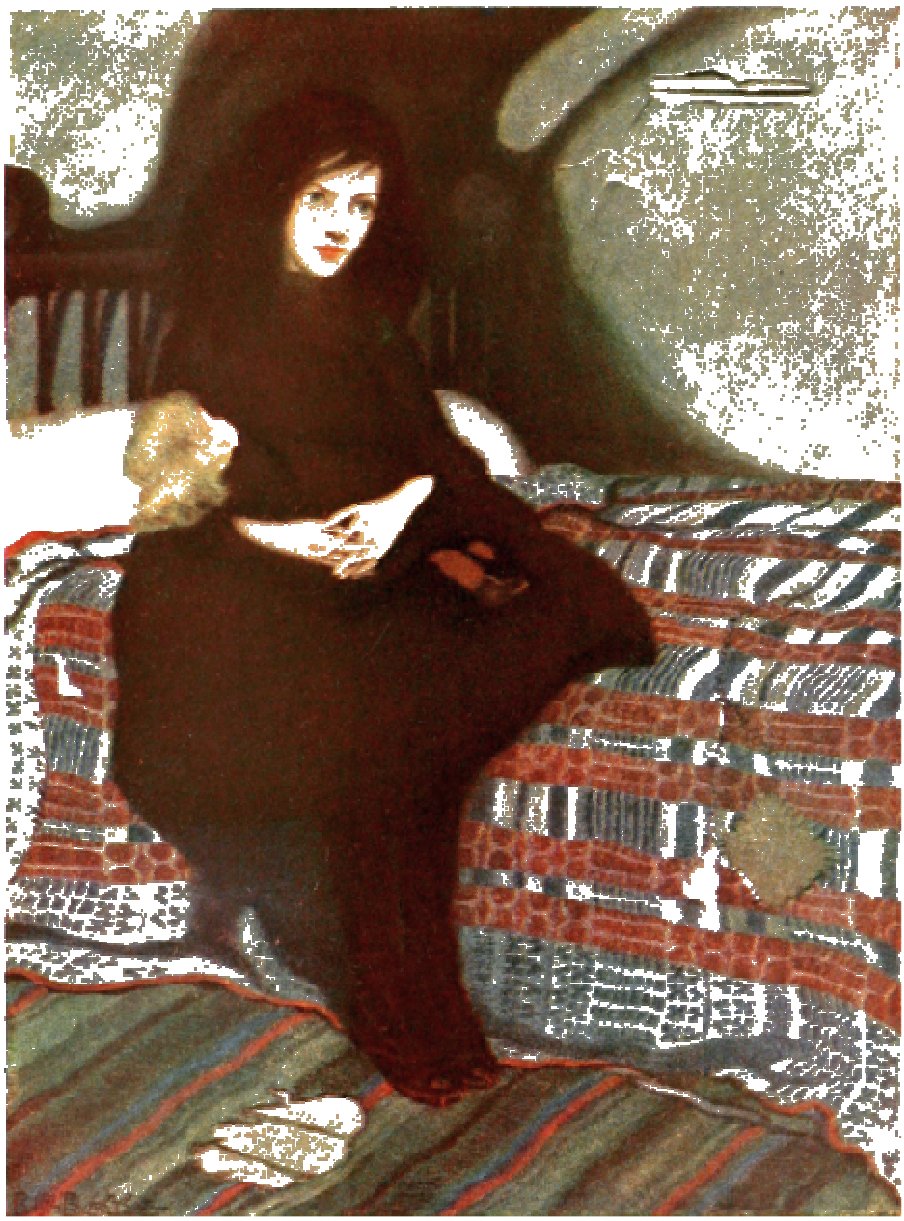
Tout à coup, sans trop savoir comment, Sara comprit. Elle comprit que c'était le commencement de ce changement dont Miss Minchin avait parlé.

— Où est ma chambre, alors ? demanda-t-elle, s'appliquant de toutes ses forces à ne pas laisser trembler sa voix.

— Vous coucherez dorénavant dans la mansarde qui est à côté de celle de Becky. »

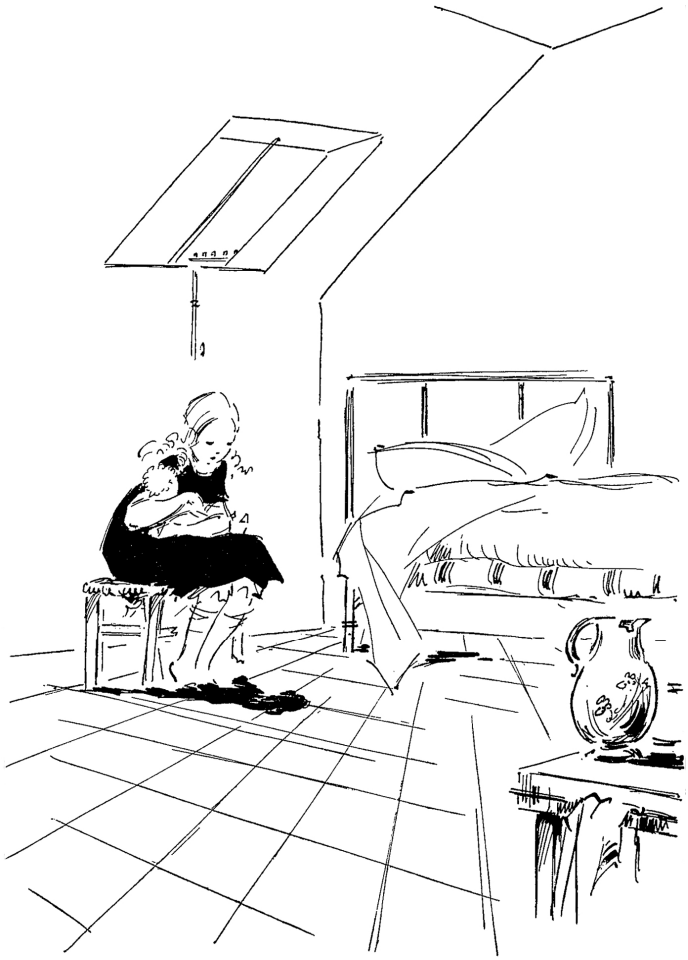
Sara savait où se trouvait cette mansarde, Becky lui en avait parlé. Elle monta deux étages. En approchant des combles, l'escalier devenait plus étroit et les marches n'étaient couvertes que de vieux morceaux de tapis usés. Il semblait à Sara qu'elle s'en allait très loin et laissait derrière elle le monde où avait vécu cette autre enfant qu'elle avait été, et qu'elle n'était plus. La petite fille qui gravissait ces marches, dans sa robe trop courte et trop étroite, était un être tout différent.

Arrivée à la porte de sa mansarde, elle l'ouvrit, et son pauvre cœur battit tristement. Elle en ferma la porte, s'y appuya et regarda autour d'elle. Oui, c'était bien un autre monde.



La chambre était mansardée et blanchie à la chaux. Le plâtre des murs était sale et écaillé par endroits. Elle remarqua la grille du foyer rouillée, un vieux lit de fer avec un matelas très dur et un couvre-pied fané ainsi que quelques meubles, hors d'usage, qui y avaient été relégués. Sous la lucarne, à travers laquelle on ne voyait qu'un petit carré de ciel grisâtre et triste, se trouvait un vieux tabouret rouge

tout disloqué. Sara s'y assit. Elle ne pleura pas, car elle pleurait rarement. Elle étendit Émilie sur ses genoux, l'entoura de ses bras et resta immobile, sa petite tête brune posée sur la robe noire de la poupée, sans dire un mot, sans faire un mouvement. Et tandis qu'elle était là, silencieuse, un coup léger fut frappé à la porte, un coup si humble qu'elle ne le perçut pas, car elle ne leva la tête qu'au moment où la porte s'entrouvrit, et qu'une pauvre figure inondée de larmes apparut dans l'entrebâillement.



C'était Becky, Becky qui pleurait en cachette depuis des heures, et s'était frotté les yeux avec son tablier de cuisine, si bien que son pauvre visage en était tout barbouillé.

« Oh Mademoiselle ! dit-elle à voix basse, puis-je… voulez-vous… me permettre… simplement d'entrer ? »

Sara leva la tête et la regarda. Elle essaya de sourire, mais sans y réussir. Et tout à coup,… ce fut sans doute causé par l'affectueuse tristesse des yeux de Becky… son visage reprit une expression plus naturelle et plus enfantine. Elle tendit la main, et ne put retenir un petit sanglot.

« Oh ! Becky, je te disais que nous étions toutes les deux pareilles… simplement deux petites filles… tu vois comme c'était vrai. Il n'y a pas de différence entre nous à présent. Je ne suis plus une princesse !

Becky courut à elle, prit sa main et la serra contre son cœur, à genoux près d'elle et lui témoignant son affection et son chagrin.

— Oh si, Mademoiselle, vous êtes une princesse, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée. Quoi qu'il puisse vous arriver… vous serez toujours une princesse ! »

Chapitre 8
Dans la mansarde

Sara n'oublia jamais la première nuit qu'elle passa dans sa mansarde. Ce fut une nuit d'angoisses et de souffrances morales au-dessus de son âge, et elle n'en fit jamais confidence à ceux qui l'entouraient, car aucun n'eût compris. Il est heureux pour elle qu'elle eût, à certains moments, son attention détournée par l'étrangeté de son nouveau logement, alors qu'elle restait étendue dans l'obscurité sans pouvoir dormir. Il est heureux peut-être que son corps la rappelât aux choses matérielles. S'il n'en avait pas été ainsi, l'angoisse qui étreignait son jeune cœur eût peut-être dépassé les forces d'une enfant. En réalité, pendant cette interminable nuit, c'est à peine si elle se rendit compte qu'elle avait un corps, ou se souvint d'autre chose que de son chagrin.

« Papa est mort, se répétait-elle sans cesse. Papa est mort. » Ce ne fut que longtemps après qu'elle eut conscience de ce qu'elle avait ressenti durant cette affreuse nuit. Ce lit si dur qui l'obligeait à se retourner sans cesse, pour tâcher de se reposer ; l'obscurité plus compacte que jamais ; le mugissement du vent sur le toit, les cheminées grinçant et faisant entendre comme de lugubres lamentations. Mais il y eut encore pire. Des grattements, des glissades, de petits cris aigus dans les murs et derrière les plinthes. Elle savait quelle en était la cause, parce que Becky lui en avait parlé : c'étaient des batailles de rats et de souris. Une ou deux fois même, elle perçut, tout proche, le bruit de petites pattes sur le plancher, et se souvint que, dans son effroi, elle s'était assise sur son lit, toute tremblante, et s'était recouchée ensuite en se couvrant la tête de son drap.

Toutes ses habitudes furent bouleversées, non pas graduellement, mais d'un seul coup.

« Il faut qu'elle se plie dès aujourd'hui à son nouveau genre de vie, recommanda Miss Minchin à Miss Amelia. Nous devons lui montrer, sans tarder, ce qu'on attend d'elle. »

Dès le lendemain matin, Mariette quitta la pension. Sara, passant devant la porte ouverte de son petit salon, vit que tout y avait été changé. On avait enlevé ses petits bibelots et on avait placé un lit, dans un coin, pour transformer la pièce en chambre à coucher, destinée à une nouvelle élève. Quand elle descendit pour le petit déjeuner, elle constata que sa place à côté de Miss Minchin était occupée par Lavinia, et Miss Minchin lui adressa la parole froidement.

« Vous commencerez à remplir vos nouveaux devoirs, Sara, en vous asseyant à la petite table avec les plus jeunes élèves. Vous veillerez à ce qu'elles se conduisent bien, à ce qu'elles se tiennent tranquilles et ne gaspillent pas leur nourriture. Vous auriez dû descendre plus tôt. Lottie a déjà renversé son thé. »

Ce fut ainsi que cela commença, et, de jour en jour, on lui imposa de plus en plus de corvées. Elle donnait des leçons de français aux petites et leur faisait réciter leurs autres leçons : c'était là le moins dur de sa tâche. On découvrit qu'on pouvait se servir d'elle en mille circonstances. On l'envoyait faire des commissions, à tous moments et par tous les temps ; on lui faisait faire les besognes oubliées ou négligées par les autres. La cuisinière et la femme de chambre suivirent l'exemple de Miss Minchin, et se réjouirent de pouvoir donner des ordres à cette petite, au sujet de laquelle on avait fait tant d'embarras pendant si longtemps. Ce n'étaient pas des domestiques de grande maison ; elles n'avaient ni bonnes manières, ni bon caractère, et trouvaient très commode d'avoir sous la main quelqu'un sur qui faire retomber tous les torts.

Pendant les premiers mois, Sara espéra que sa bonne volonté et son silence quand on la blâmait, pourraient adoucir ceux qui la menaient si durement. Dans la fierté de son petit cœur, elle tenait à leur prouver qu'elle pouvait gagner sa vie, et qu'elle ne voulait pas de charité, mais elle finit par comprendre à la longue que personne ne s'adoucissait le moins du monde, et que, plus elle était disposée à

rendre service, plus les servantes la tyrannisaient et devenaient exigeantes, plus la cuisinière la grondait et la bousculait. Plus âgée, Miss Minchin lui aurait fait faire la classe aux plus grandes et aurait économisé les appointements d'une sous-maîtresse ; mais, aussi longtemps qu'elle restait une enfant, on jugeait préférable de s'en servir comme d'un petit commissionnaire et d'une bonne à tout faire. Sara savait s'acquitter des commissions les plus difficiles et des messages les plus compliqués. Elle allait ainsi payer les fournisseurs, ce qui ne l'empêchait pas d'épousseter une chambre et d'y mettre tout en ordre.

Ses leçons, à elle, ne furent bientôt plus qu'un souvenir. On ne lui enseignait plus rien, et c'est à regret qu'on lui permettait, après une longue et fatigante journée, passée à courir de tous côtés, aux ordres de tout le monde, d'aller, en compagnie de quelques vieux livres, travailler, seule, le soir, dans la salle d'études déserte.

« Si je ne relis pas les choses que j'ai apprises, peut-être les oublierai-je, se disait-elle. Je suis presque une souillon, et, si je suis une souillon qui en plus, ne sait rien, je serai comme la pauvre Becky. Je me demande s'il me serait possible d'oublier complètement les règles de la grammaire et les dates de l'histoire… »

Le plus bizarre, dans sa nouvelle existence, c'était son changement de situation vis-à-vis des élèves. Au lieu d'être, parmi elles, une sorte de petit personnage quasi royal, elle semblait ne plus appartenir à l'école. Ses occupations si nombreuses ne la mettaient presque jamais en contact avec ses anciennes compagnes, et il ne lui échappait pas que Miss Minchin désirait qu'elle vive à l'écart.

« Je ne veux pas qu'elle parle aux élèves, ni qu'elle se fasse des amies parmi elles, disait Miss Minchin ; les jeunes filles aiment à se plaindre, et si Sara commence à raconter des histoires à dormir debout sur elle-même, on la prendra pour une héroïne maltraitée, et les parents se figureront des choses qui n'existent pas. Il est préférable qu'elle mène une existence séparée et convenant à sa position. Je la garde sous mon toit, et c'est plus que ce qu'elle a le droit d'attendre de moi. »

Sara n'avait aucune exigence, et elle était bien trop fière pour essayer de continuer à fréquenter des enfants qui, bien évidemment, étaient gênées et embarrassées vis-à-vis d'elle. Les élèves de Miss Minchin n'étaient, à dire vrai, qu'une collection de jeunes personnes très prosaïques et très banales. Elles étaient habituées à la richesse et au confort, et lorsque les robes de Sara parurent de plus en plus râpées et écourtées, et qu'il fut bien établi qu'elle sortait chaussée de souliers troués, avec un panier au bras pour porter les provisions, elles eurent l'impression qu'en lui parlant, elles s'adressaient à une domestique.

« Dire que c'était la jeune fille aux mines de diamants ! fit remarquer Lavinia. Elle est plus bizarre que jamais. Je ne l'ai jamais beaucoup aimée, mais je ne peux pas supporter cette façon qu'elle a de vous regarder, sans rien dire, comme si elle voulait scruter vos pensées.

— Mais oui, c'est bien pour cela que je regarde les gens, répondit Sara sans hésiter, quand on lui rapporta ce propos. J'aime à les connaître et à étudier leur caractère. »

Il est certain que Sara s'était évité plusieurs fois des ennuis en ayant l'œil sur Lavinia, qui n'était que trop disposée à nuire, et qui eût été assez contente d'exercer sa malice contre son ancienne rivale. Sara, elle, ne songeait jamais à nuire à personne, ni à se mêler des affaires des autres. Elle travaillait comme une esclave, parcourant les rues boueuses, portant des paniers et des paquets ; elle luttait contre la paresse des petites, pendant la leçon de français ; et quand sa robe ne fut plus qu'une guenille, et qu'elle eut tout à fait l'air d'une enfant abandonnée, on lui dit de prendre ses repas à la cuisine. On la traita en paria ; son cœur souffrit et se raidit, mais elle supporta, supporta en silence.

« Les soldats ne se plaignent pas, disait-elle, en serrant ses petites dents, je ne me plaindrai pas. »

Mais, à certaines heures, un tel isolement aurait presque brisé son cœur, si elle n'avait pu compter sur la sympathie de trois personnes.

La première, on le sait déjà, fut Becky. Pendant cette première nuit passée dans la mansarde, Sara avait ressenti un peu de soulagement, à la pensée que, de l'autre côté de ce mur, où les rats grattaient et couraient, il y avait une autre créature humaine. Et pendant les nuits qui suivirent, ce sentiment de soulagement s'accentua. Elles ne pouvaient se parler pendant la journée : chacune avait son travail, et, si elles avaient essayé d'échanger quelques mots, on les eût traitées de flâneuses et de paresseuses.

« Ne faites pas attention, Mademoiselle, murmura Becky, dans la matinée du lendemain, si je vous parle peu poliment. Nous serions grondées, si je le faisais. Je n'oublie pas 's'il vous plaît', ni 'merci', ni 'excusez-moi', mais je n'ose pas prendre le temps de le dire. Chaque matin cependant, avant le point du jour, elle se glissait dans la mansarde de Sara et lui offrait ses services, avant de descendre allumer le feu de la cuisine. Et, le soir, quand la nuit tombait, Sara entendait toujours frapper timidement à sa porte, ce qui signifiait que sa petite servante était de nouveau prête à l'aider. Pendant les premières semaines qui suivirent la mort de son père, Sara se sentit trop déprimée pour parler, et il se passa donc un peu de temps avant que

leurs rapports devinssent plus fréquents. Le cœur de Becky l'incitait à ne pas troubler Sara dans sa douleur trop récente.

La seconde du trio de consolatrices fut Ermengarde ; mais il se passa des faits singuliers avant qu'Ermengarde remplît son rôle.

Quand Sara reprit conscience de ce qui se passait autour d'elle, elle s'aperçut qu'elle avait oublié l'existence d'Ermengarde. Elles avaient toujours été bonnes amies cependant, mais Sara s'était toujours sentie de beaucoup la plus âgée. On ne pouvait nier qu'Ermengarde était aussi bornée d'intelligence qu'elle était affectueuse. Elle s'était fortement attachée à Sara, par besoin, se faisant aider par elle pour apprendre ses leçons, écoutant chaque mot de Sara, et réclamant sans cesse des histoires. Mais elle n'avait rien d'intéressant à raconter par elle-même, et détestait tous les livres. C'était, en somme, une personne facile à oublier, au milieu des angoisses d'un grand chagrin, et Sara l'oublia en effet.

Et cela d'autant mieux qu'Ermengarde avait été soudainement rappelée chez elle, et qu'elle fut absente plusieurs semaines. À son retour, elle ne revit pas Sara tout de suite, mais la rencontra, un peu plus tard, dans un corridor : Sara avait les

bras encombrés de vêtements à raccommoder qu'elle portait à la lingerie ; elle avait d'ailleurs appris à les raccommoder elle-même. Toute pâle et physiquement très changée, elle était vêtue de cette drôle de robe trop courte qui laissait voir ses jambes maigres.

Ermengarde était trop lente d'esprit pour savoir comment agir en une telle circonstance, et ne sut que dire. Elle était au courant de ce qui s'était passé, mais n'avait jamais imaginé que Sara pût avoir l'air si misérable, et presque l'apparence d'une servante. Elle en fut très malheureuse, et ne sut que rire bêtement.

« Oh, Sara ! C'est bien toi ? s'écria-t-elle, sans rime ni raison.

— Oui » répondit Sara.

Elle tenait la pile de vêtements entre ses bras et appuyait son menton dessus, pour les maintenir en équilibre. Elle regarda Ermengarde bien en face avec, dans les yeux, une certaine expression qui fit perdre la tête à la pauvre Ermengarde. Il sembla à celle-ci que Sara s'était transformée en une petite fille toute différente, qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Peut-être était-ce parce qu'elle était devenue pauvre soudainement, qu'elle devait faire des raccommodages et travailler comme Becky.

« Comment… vas-tu ? balbutia-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Sara, et toi, comment vas-tu ?

— Je… je vais très bien, dit Ermengarde, paralysée par la timidité.

Puis, avec agitation, elle essaya de dire quelque chose qui aurait l'air moins banal.

— Es-tu… très malheureuse ? bredouilla-t-elle.

Et alors Sara fut injuste. Se sentant le cœur vraiment trop gros, elle estima qu'il était préférable de rompre tout commerce avec une personne stupide à ce point.

— Qu'est-ce que tu en penses toi-même ? dit-elle. Penses-tu que je puisse être très heureuse ? »

Et, poursuivant sa route, elle passa à côté d'Ermengarde sans ajouter un mot. Plus tard, elle se rendit compte que, si son chagrin ne l'avait pas aveuglée, elle se serait souvenue que la pauvre Ermengarde n'était pas à blâmer pour ces manières gauches et lentes, qui lui étaient habituelles, car, plus elle était émue, plus elle se montrait stupide. Mais, par sa manière d'être, Ermengarde avait éveillé la susceptibilité de Sara.

« Elle est pareille aux autres » s'était-elle dit.

Il en résulta que, pendant plusieurs semaines, il s'éleva entre elles une barrière. Quand elles se rencontraient, Sara détournait son regard, et Ermengarde se sentait trop embarrassée pour lui parler. Quelquefois, elles se faisaient un signe de la tête, mais la plupart du temps elles ne se saluaient même pas.

« Si elle préfère ne pas me parler, pensait Sara, je ne ferai pas les premiers pas. D'ailleurs Miss Minchin me rend cette attitude assez facile ! »

On remarqua, à cette époque, qu'Ermengarde semblait plus stupide encore et qu'elle n'avait jamais eu l'air aussi nonchalante et malheureuse. Elle s'asseyait souvent dans l'embrasure d'une fenêtre et regardait fixement le square, sans prononcer une parole. Un jour Jessie, passant près d'elle, la dévisagea avec curiosité.

« Pourquoi pleures-tu, Ermengarde ? demanda-t-elle.

— Je ne pleure pas, répondit Ermengarde, d'une voix assourdie et tremblante.

— Mais si, tu pleures, une grosse larme vient de couler le long de ton nez, et en voici une autre !

— Eh bien, si je pleure, c'est que je suis malheureuse, et cela ne regarde personne ! »

Et elle tourna le dos à Jessie, sortit son mouchoir et s'y cacha la figure.

Ce soir-là, quand Sara monta à sa mansarde, il était plus tard que d'habitude. On l'avait fait travailler jusqu'après l'heure du coucher des élèves et elle était allée,

ensuite, apprendre des leçons dans la salle d'études déserte. Quand elle arriva en haut de l'escalier, elle fut étonnée de voir une lumière briller sous sa porte.

« Il y a quelqu'un dans ma chambre, pensa-t-elle rapidement, et qui a allumé une bougie. »

Quelqu'un en effet avait allumé une bougie, qui ne brûlait pas dans un bougeoir de cuisine, mais dans un des flambeaux des chambres d'élèves. Ce quelqu'un était assis sur le pauvre tabouret, et était en toilette de nuit, enveloppé d'un châle rouge. C'était Ermengarde ! Sara fut si surprise qu'elle en fut presque effrayée.

« Ermengarde ! s'écria-t-elle. Tu vas t'attirer des ennuis. »

Ermengarde se précipita à bas du tabouret et glissa à travers la chambre dans ses pantoufles trop grandes. Ses yeux et son nez étaient rouges à force d'avoir pleuré.

« Oui, je le sais bien, dit-elle, si on me surprend. Mais, je m'en moque ! Oh, Sara, je t'en prie, dis-moi ce qui ne va pas. Pourquoi ne m'aimes-tu plus ? »

Quelque chose dans l'intonation de cette voix toucha et émut Sara profondément. C'était si affectueux et si simple, et cela ressemblait tellement à l'Ermengarde qui avait dit à Sara : « Soyons amies ! », et pas du tout à l'Ermengarde indifférente qu'elle avait paru être devenue durant ces derniers temps.

« Mais si, je t'aime bien, dit Sara, je croyais… tu vois, tout est différent maintenant. Je croyais que tu… étais différente aussi.

Ermengarde ouvrit tout grands ses yeux mouillés de larmes.

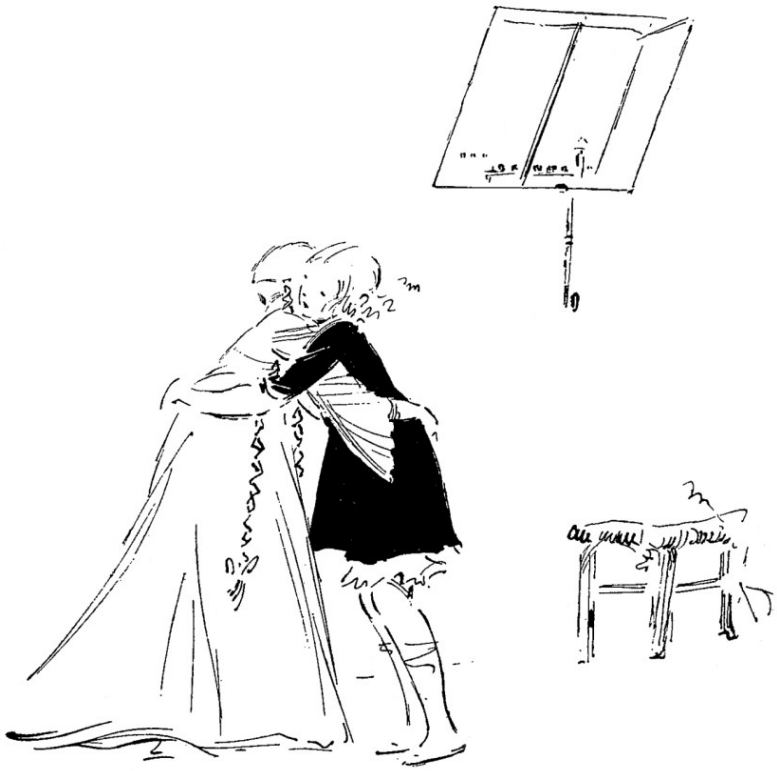
— Comment ! Mais c'est *toi* qui n'étais plus la même ! Tu ne m'adressais plus la parole. Je ne savais que faire. C'est *toi* qui n'étais plus la même, quand je suis revenue.

Sara réfléchit un moment et s'aperçut qu'elle s'était trompée.

— Oui, j'ai changé, expliqua-t-elle, mais pas comme tu le crois. Miss Minchin ne veut pas que je parle aux élèves, et la plupart d'entre elles ne me parlent plus. J'ai pensé que… peut-être… tu étais comme elles. Et je me suis tenue à l'écart !

— Oh, Sara ! » gémit Ermengarde avec consternation.

Après un moment d'hésitation, elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre. Il faut avouer que la petite tête brune de Sara resta quelques instants sur l'épaule couverte d'un châle rouge. Quand elle avait cru à l'abandon d'Ermengarde, elle s'était sentie terriblement seule.



Ensuite, elles s'assirent par terre, Sara entourant ses genoux de ses bras, et Ermengarde enroulée dans son châle. Ermengarde contemplait avec adoration l'étrange petite figure aux grands yeux.

« Je n'en pouvais plus, avoua-t-elle. Tu pourrais vivre sans moi, Sara, mais moi je ne pourrais me passer de toi. J'étais presque morte ! Et ce soir, tandis que je pleurais dans mon lit, j'ai tout à coup pris la résolution de monter sans bruit jusqu'ici et de te supplier d'être de nouveau mon amie.

— Tu es meilleure que moi, dit Sara. J'étais trop fière pour essayer de renouer notre amitié. Tu vois, les épreuves sont venues, et elles ont prouvé que je n'étais pas une gentille enfant. Je le craignais. Peut-être, ajouta-t-elle en plissant le front

comme un vieux philosophe, est-ce justement pour cela qu'elles m'ont été envoyées.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de salutaire dans les épreuves, répondit Ermengarde d'un ton résolu.

— Ni moi non plus, à vrai dire, avoua Sara franchement, mais il y a peut-être du bon en toutes choses, même si nous ne le voyons pas. Et qui sait, ajouta-t-elle d'un ton peu convaincu, il y a peut-être même du bon en Miss Minchin !

Ermengarde regarda autour d'elle avec curiosité et frayeur.

— Sara, dit-elle, est-ce que tu penses vraiment pouvoir vivre ici ?

— Je peux le faire, répondit Sara en suivant son regard, si je m'imagine que tout est différent et que cet endroit n'existe que dans un conte.

Sara parlait lentement. Son imagination recommençait à travailler, ce qu'elle n'avait pas fait depuis le coup qui l'avait comme étourdie.

— Il y a des êtres qui ont vécu dans des endroits bien pires. Pense au comte de Monte-Cristo, dans le donjon du château d'If, et pense aux prisonniers de la Bastille !

— La Bastille ! » murmura Ermengarde, regardant Sara et commençant à retomber sous le charme, comme autrefois.

Elle se souvenait d'histoires de la Révolution, que Sara avait fixées dans sa mémoire, par sa manière romantique de conter. Et personne d'autre n'aurait obtenu ce résultat. Les yeux de Sara s'illuminèrent, comme autrefois.

« Oui, dit-elle vivement, voilà une bonne chose à imaginer ! Je suis prisonnière à la Bastille. J'y suis depuis des années et des années, et tout le monde m'a oubliée. Miss Minchin est ma geôlière, et Becky… continua-t-elle avec enthousiasme, Becky, c'est ma voisine de cellule.

Elle se tourna vers Ermengarde. C'était, de nouveau, la Sara d'autrefois.

— Oui, je vais imaginer cela, et ce me sera une grande consolation.

Ermengarde fut à la fois impressionnée et ravie.

— Et tu me raconteras, n'est-ce pas ? Puis-je monter ici, sur la pointe des pieds, le soir, quand il n'y aura pas de danger, afin que tu me fasses le récit de ce que tu auras inventé pendant la journée ? Et nous redeviendrons 'amies de cœur' plus que jamais !

— Oui, dit Sara en inclinant la tête. L'adversité éprouve les amis. Mes malheurs t'ont mise à l'épreuve et ont montré combien tu es gentille ! »

Chapitre 9
Melchisédech

Lottie compléta le trio. Elle était bien petite, et ne comprenait guère le mot adversité, et encore moins toutes les épreuves subies par sa petite maman adoptive. Elle avait bien entendu murmurer qu'il était survenu d'étranges bouleversements dans la vie de Sara, mais elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi celle-ci ne paraissait plus la même, pourquoi elle portait une vieille robe noire et ne venait plus dans la salle d'études que pour enseigner, au lieu de s'asseoir à la place d'honneur et d'étudier elle-même ses leçons.

Les petites avaient beaucoup bavardé entre elles, quand elles s'étaient aperçues que Sara n'habitait plus le petit appartement où Émilie avait si longtemps trôné avec tant de grâce. Ce qui troublait le plus Lottie, c'était que Sara répondait à peine, quand on lui posait des questions. À sept ans, on a besoin d'explications très détaillées pour comprendre des événements aussi mystérieux.

« Est-ce que tu es devenue très pauvre ? lui demanda-t-elle tout bas, le matin où Sara donna sa première leçon de français. Aussi pauvre qu'une mendiante ? Je ne le veux pas !

Et elle glissa sa menotte potelée dans la main fine de Sara, tout en ouvrant de grands yeux embués de larmes. Sara la consola bien vite.

— Non, les mendiants n'ont pas d'habitation, et moi je demeure dans une maison, dit-elle courageusement.

— Et où dors-tu ? insista Lottie. La nouvelle élève dort dans ta chambre, mais elle n'est plus jolie.

— Je dors dans une autre chambre, dit Sara.

— Est-elle agréable ? demanda Lottie. Je veux aller la voir !

— Chut ! Tais-toi, dit Sara. Miss Minchin nous regarde, et elle se fâcherait contre moi, si je te laissais bavarder. »

La pauvre Sara s'était déjà aperçue qu'elle était rendue responsable de tout ce qui allait de travers. Si les élèves n'étaient pas attentives à la leçon, si elles étaient dissipées, c'était à elle qu'on s'en prenait.

Mais Lottie était une petite personne décidée. Puisque Sara ne voulait pas lui dire où elle dormait, elle le découvrirait bien toute seule. Elle en parla avec ses petites compagnes, rôda autour des plus grandes pour saisir des bribes de leurs conversations. C'est ainsi qu'elle s'embarqua, vers la fin d'une certaine après-midi, pour un voyage de découverte. Grimpant des escaliers dont elle ignorait même l'existence, elle atteignit les mansardes, et trouva deux portes contiguës. L'une d'elles était ouverte, et Lottie aperçut sa bien-aimée Sara qui, debout sur une vieille table, regardait par la fenêtre.

« Sara ! cria-t-elle. Maman Sara ! »

Elle était un peu ahurie. La mansarde était si nue, si laide, et paraissait si éloignée du reste du monde ! Il lui semblait que ses petites jambes avaient gravi des centaines de marches. Au son de sa voix, Sara se retourna, et ce fut à son tour d'être ahurie. Qu'allait-il se passer maintenant ? Si Lottie se mettait à pleurer et si quelqu'un l'entendait, elles seraient perdues toutes les deux. Sautant à bas de la table, elle courut vers l'enfant.

« Ne pleure pas, ne fais surtout pas de bruit, implora-t-elle. Je serais encore grondée, et je l'ai été toute la journée. Ce n'est… ce n'est pas une chambre si vilaine, Lottie !

— Vraiment ? » murmura la petite, et elle se mordit les lèvres en regardant autour d'elle. Bien qu'elle fût une enfant gâtée, elle aimait suffisamment Sara pour faire un effort, et se dominer pour l'amour d'elle. Et puis, après tout, il était bien possible que n'importe quel endroit habité par Sara pût être joli.

— Pourquoi n'est-elle pas vilaine ? » dit-elle, plus bas encore.

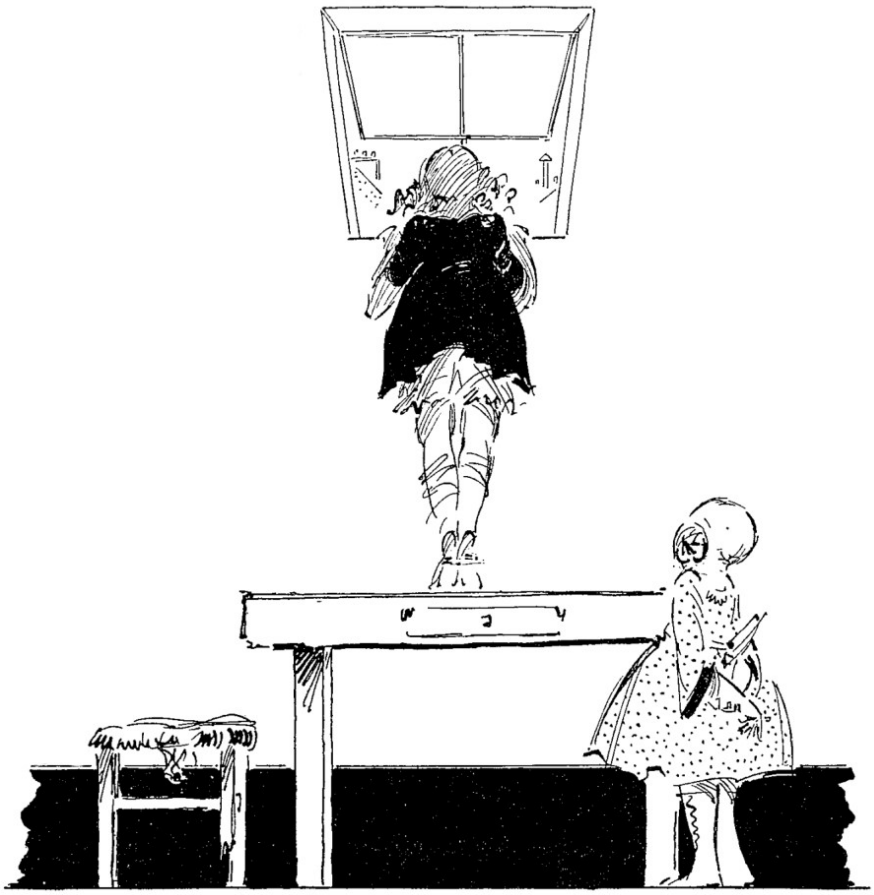
Sara la serra dans ses bras et essaya de rire. Il y avait quelque chose de réconfortant à tenir ce gros bébé contre elle. La journée avait été dure, et c'était avec des yeux brûlés de larmes qu'elle venait de regarder par la fenêtre.

« On peut voir d'ici toutes sortes de choses que l'on ne peut pas voir d'en bas, répondit-elle.

— Quelles sortes de choses ? demanda Lottie, avec la curiosité que Sara savait toujours éveiller, même chez les élèves les plus grandes.

— Des cheminées… tout près de nous… avec la fumée s'élevant en nuages qui s'évanouissent dans le ciel… et des moineaux qui sautillent et bavardent entre eux comme de vraies personnes… et d'autres lucarnes, où des têtes apparaissent tout à coup. On peut s'amuser à deviner à qui ces têtes appartiennent. On se sent si haut… si haut… comme dans un autre monde !

— Oh ! Laisse-moi voir tout cela ! » cria Lottie.



Sara la hissa, et toutes les deux, debout sur la vieille table, regardèrent par la lucarne. Ceux qui n'ont jamais joui de ce spectacle ne peuvent s'imaginer quel monde différent apparut à leurs yeux. Les ardoises s'étendaient de part et d'autre et

descendaient en pente vers les gouttières. Les moineaux, se sentant là chez eux, gazouillaient et sautillaient sans crainte. Deux d'entre eux, perchés sur la cheminée la plus voisine, se querellaient furieusement à coups de bec. La lucarne d'à côté restait close, la maison étant inhabitée.

« Je voudrais bien que cette mansarde fût occupée par une autre petite fille, observa Sara. La lucarne est si voisine de la mienne que nous pourrions nous parler et nous faire des visites par le toit, à condition de n'avoir pas peur de tomber. »

Le ciel semblait tellement plus proche que lorsqu'on le regardait de la rue ! Lottie était enchantée. De là, à travers les cheminées, tout ce qui se passait dans le vaste monde, au-dessous, semblait irréel. C'est à peine si on croyait encore à l'existence de Miss Minchin, de Miss Amelia ou de la salle d'études ; le bruit des voitures dans la rue, très assourdi, semblait appartenir à une autre planète.

« Oh, Sara ! s'écria Lottie, se blottissant entre les bras qui la protégeaient, j'aime cette chambre ! Je l'aime beaucoup ! C'est plus joli qu'en bas.

— Regarde ce moineau, chuchota Sara, je regrette de ne pas avoir quelques miettes à lui jeter !

— Moi, j'en ai » dit Lottie avec un petit cri de joie ; et elle tira de sa poche un bout de gâteau.

Quand elles en jetèrent quelques morceaux, le moineau effrayé s'envola et se percha sur une cheminée voisine. Il n'était évidemment pas habitué à trouver des amis parmi les habitants des mansardes, et cette manne qui lui tombait du ciel l'alarmait. Mais, rassuré par Lottie, qui restait immobile, et par Sara, qui sifflotait très doucement, imitant à s'y méprendre son pépiement, il se rassura vite, pencha sa petite tête de côté et, du haut de son perchoir, regarda les miettes de gâteau avec des yeux brillants de convoitise. Lottie avait bien du mal à rester tranquille.

« Viendra-t-il ? murmura-t-elle.

— Je crois que oui, mais il réfléchit, répondit tout bas Sara. Le voici qui se décide. »

S'envolant de la cheminée, le moineau, en effet, s'approchait des miettes par de petits bonds, mais il s'arrêta, à quelques centimètres, penchant de nouveau sa petite tête de côté, semblant se demander si Sara et Lottie n'étaient pas de gros chats prêts à sauter sur lui. Enfin son cœur de moineau se rassura, et, s'approchant de plus en plus près, il s'élança sur la plus grosse des miettes, la saisit, rapide comme l'éclair, et l'emporta sur sa cheminée.

« Maintenant il a compris, dit Sara, et il reviendra manger les autres miettes. »

Il amena même un ami, qui amena un cousin, et, à eux trois, ils se régalèrent tout en gazouillant, bavardant et sautillant ; de temps en temps ils s'arrêtaient pour pencher leurs petites têtes de côté et examiner Lottie et Sara. La petite était tellement enchantée qu'elle oublia complètement la mauvaise impression que lui avait produite, au premier abord, la mansarde. Mieux encore : une fois descendues de la table et ramenées, pour ainsi dire, sur la terre, Sara montra à Lottie beaucoup de jolies choses dont elle-même n'avait pas encore soupçonné l'existence.

« Ma chambre est si petite et si haut perchée, qu'on dirait un nid dans un arbre. Ce plafond mansardé, est-il amusant ! C'est à peine si l'on peut tenir debout à l'une de ses extrémités et, quand le jour paraît, je peux, de mon lit, voir le ciel à travers ma lucarne. Il se découpe en un carré de lumière et, au moment où le soleil doit apparaître, de petits nuages roses flottent dans le ciel, si proches qu'il me semble que je pourrais les toucher. S'il pleut, les gouttes de pluie heurtent à petits coups le carreau, semblant me dire de gentilles choses. Et la nuit, quand il y a des étoiles, j'essaye de compter celles qui apparaissent dans ce morceau du ciel. Il y en a tant ! Et, dans ce coin, regarde cette petite grille rouillée ; si elle était nettoyée et qu'un bon feu y brillât, ne penses-tu pas que ce serait charmant ! Tu vois bien que c'est une belle petite chambre. »

Elle marchait autour de la pièce, tenant Lottie par la main et faisant des gestes pour en faire valoir tous les avantages, qu'elle se forçait elle-même à voir. Lottie les voyait réellement, car elle croyait toujours à la réalité de ce que Sara imaginait.

« Je vois un épais tapis bleu des Indes, recouvrant le sol, continua Sara, et, dans ce coin, un petit canapé avec de jolis coussins pour s'y pelotonner ; au-dessus, des étagères avec des livres qu'on peut atteindre facilement. Je vois encore une peau de tigre devant le foyer, des tentures au mur et des tableaux ; ils sont petits, mais jolis ; sur la table, une lampe avec un abat-jour rose, ainsi que tous les accessoires nécessaires pour prendre le thé, une petite bouilloire ventrue, devant le feu, dont l'eau chante doucement. Le lit est doux et recouvert d'un édredon de soie. Tout cela concourt à rendre la chambre ravissante. Peut-être pourrons-nous apprivoiser

les moineaux jusqu'à en faire des amis qui viendront donner des coups de bec à la fenêtre et demander d'entrer.

« Oh, Sara ! s'écria Lottie, je voudrais habiter ici ! »

Quand Sara eut réussi à faire partir Lottie, et l'eut accompagnée un bout de chemin, elle resta debout, au milieu de la chambre, regardant autour d'elle. Le charme était rompu. Le lit était dur, et recouvert de son affreux couvre-pied. Le plâtre s'écaillait sur le mur. Le plancher était nu et froid. La grille était brisée et rouillée, et, seul siège de la chambre, le tabouret bancal se penchait sur son pied malade. Elle s'assit dessus, laissant tomber sa tête entre ses mains. Le simple fait que Lottie soit venue et repartie, donnait à tout une apparence plus triste, peut-être pour la même raison qui fait qu'au prisonnier sa prison paraît plus sombre encore, après le départ de visiteurs.

« C'est un endroit bien triste, se dit-elle, parfois le plus triste du monde. »

À ce moment, un petit bruit attira son attention. Elle leva la tête, et, si elle avait été peureuse, elle eût quitté sa place en grande hâte : un gros rat était assis par terre et humait l'air avec intérêt. Quelques miettes du gâteau de Lottie tombées sur le plancher l'avaient attiré hors de son trou.

Il était si comique, tout semblable à un nain ou à un gnome à moustaches grises, que Sara demeura interdite. Hésitant, il la regardait de ses yeux brillants, comme s'il lui posait une question.

« Après tout, pensa-t-elle, c'est bien dur d'être un rat. Personne ne vous aime. À votre approche, les gens s'enfuient et crient : 'Oh l'horrible bête !' Je n'aimerais pas épouvanter ainsi mes semblables, et qu'on s'écriât : 'Oh l'horrible Sara !', qu'on me tendît des pièges en m'attirant par des morceaux appétissants. Oh ! Combien la vie d'un moineau est plus agréable ! Mais personne n'a demandé à ce rat s'il voulait être un rat. Personne ne lui a dit : 'Préférez-vous, monsieur, être un moineau ?' »

Sara était restée si immobile que le rat s'était enhardi. Sans doute, il avait encore très peur, mais peut-être, comme le moineau, son cœur l'avait-il persuadé qu'elle n'était pas un prédateur. Et puis il était affamé. Son épouse et sa nombreuse

progéniture l'attendaient dans un trou du mur, et il avait tant de peine à les nourrir ! Il avait laissé ses petits pleurant à chaudes larmes, aussi se sentait-il prêt à affronter les plus grands dangers pour se procurer même quelques miettes.

« Avance donc, murmura Sara, rassure-toi, je ne suis pas un piège à rats ! À la Bastille, autrefois, les prisonniers et les rats vivaient en bonne intelligence. Si nous devenions des amis, toi et moi ? »

Par quel sortilège les animaux comprennent-ils les choses, je ne saurais l'expliquer, mais il est certain qu'ils les comprennent. Il existe peut-être une sorte de langage, qui ne s'exprime pas par des mots, et que tous les êtres saisissent.

Quoi qu'il en fût, dès ce moment le rat sentit, bien qu'il ne fût qu'un rat, qu'il était en sécurité, que cette créature, assise sur un tabouret, ne bondirait pas et ne l'épouvanterait pas par des cris aigus et terrifiants, qu'elle ne lui jetterait pas des objets lourds qui, s'ils ne l'écrasaient pas, le forceraient à fuir, clopin-clopant vers son trou. C'était vraiment un rat très gentil, qui ne nourrissait aucune mauvaise intention. Quand Sara, au moyen de cette langue mystérieuse qui s'exprime sans le secours des mots, lui eut fait comprendre qu'elle ne le détestait pas, il s'avança tout doucement vers les miettes et se mit à manger. Et, tout en mangeant, il la regardait, comme avaient fait les moineaux, avec une expression si humble que Sara en fut touchée. Elle resta assise à le regarder sans faire aucun mouvement. Parmi les miettes il s'en trouvait une beaucoup plus grosse que les autres, dont il avait très envie, qui était tombée tout près du tabouret ; mais M. le Rat était encore trop timide !

« Je crois bien, pensa Sara, qu'il veut aller porter ce morceau à sa famille. Si je ne bouge pas, il viendra peut-être le prendre. »

Elle osait à peine respirer, si vif était l'intérêt qu'elle prenait à cette scène. Le rat avança, raflant encore quelques miettes, puis il s'arrêta, renifla, et jeta un coup d'œil du côté du tabouret ; enfin, se décidant, il bondit sur le morceau de gâteau avec un élan qui rappelait celui du moineau et, à peine s'en était-il emparé, qu'il fuyait dans la direction du mur, se glissait dans une fente et disparaissait.

« Je savais bien qu'il en avait envie pour ses enfants, se dit Sara, je crois vraiment que nous pourrons devenir des amis. »

Il y avait déjà une semaine qu'Ermengarde s'était risquée à monter à la mansarde ; elle y revint un soir, mais dut frapper à plusieurs reprises avant que Sara ne vînt ouvrir.

Le silence était si profond qu'Ermengarde se demanda si Sara ne s'était pas endormie, quand, à sa grande surprise, elle l'entendit rire sans bruit et parler d'un ton de voix encourageant. Elle perçut ces mots :

« Allons ! Prends-le, Melchisédech, et rapporte-le à ta femme !

Presque aussitôt, Sara ouvrit la porte et trouva Ermengarde, qui se tenait debout sur le seuil, intriguée.

— À qui parlais-tu ?

Sara la fit entrer doucement, son visage avait une expression amusée.

— Promets-moi de ne pas avoir peur, de ne pas crier, ou je ne pourrai pas te le dire, répondit-elle.

Ermengarde, un peu troublée, réussit cependant à se dominer. Elle parcourut des yeux la mansarde, et ne vit personne. Pourtant Sara avait certainement adressé la parole à quelqu'un. Elle pensa à des revenants.

— Est-ce quelque chose qui va me faire peur ? demanda-t-elle timidement.

— Il y a des personnes qui en ont peur, répondit Sara ; j'ai été de celles-ci, mais je n'en suis plus.

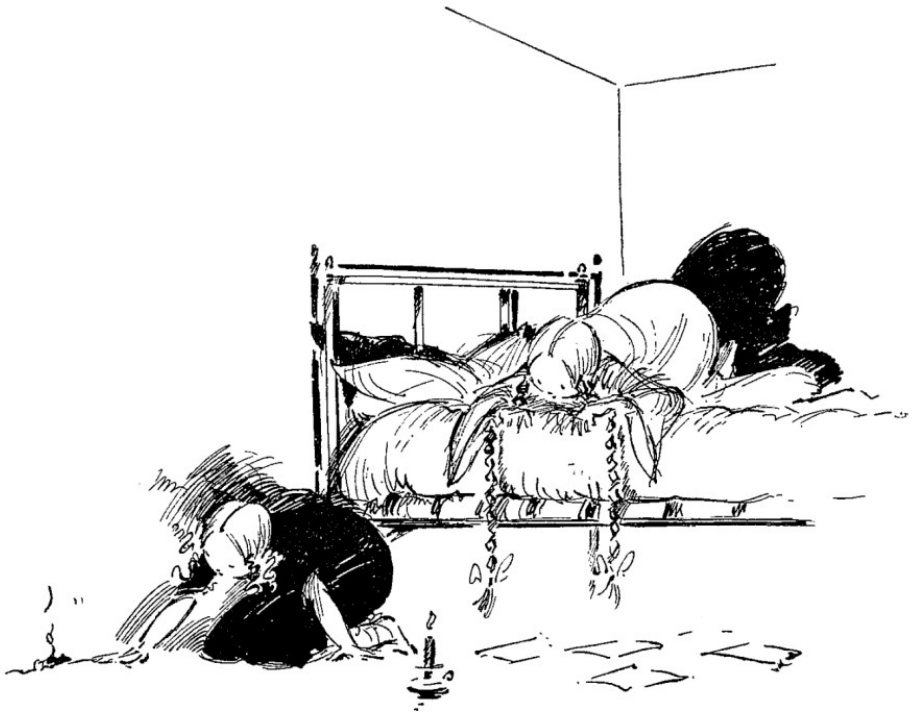
— C'est un revenant ? demanda Ermengarde tremblante.

— Non, dit Sara en riant, c'est mon rat ! »

À ces mots, prenant son élan, Ermengarde sauta au beau milieu du lit et roula autour de ses jambes sa robe de chambre et son châle rouge. Elle ne criait pas, mais haletait de peur.

« Est-ce possible, dit-elle, respirant à peine, un rat !

— Je pensais bien que tu aurais peur, dit Sara. Mais tu as tort. Je l'apprivoise et il me connaît très bien. Il sort de chez lui quand je l'appelle. Veux-tu le voir ou as-tu trop peur ? »



Les jours avaient passé, en effet, et comme les restes de la cuisine arrivaient régulièrement, cette étrange amitié s'était développée, au point que Sara avait presque oublié qu'il ne s'agissait que d'un simple rat. Ermengarde continuait cependant à se pelotonner sur le lit, ses jambes repliées sous elle. Mais le calme de Sara et l'histoire qu'elle lui raconta de sa première entrevue avec Melchisédech finirent par piquer sa curiosité. S'avançant au bord du lit, elle se pencha pour voir Sara s'agenouiller auprès du trou de Melchisédech.

« Il ne va pas se précipiter hors de son trou et sauter sur le lit ?

— Non, répondit Sara, il est aussi bien élevé que nous. Et maintenant, regarde ! »

Elle se mit à siffloter doucement, et répéta plusieurs fois ce manège, qui semblait l'absorber complètement. On eût cru qu'elle récitait une formule d'incantation magique. Finalement une petite tête à favoris gris et aux yeux brillants

se montra par l'ouverture. Sara laissa tomber quelques miettes de pain et Melchisédech s'avança avec précaution pour les manger. Comme il y en avait une plus grosse que les autres, en rat pratique, il l'emporta chez lui.

« Tu vois, dit Sara, il la porte à sa femme et à ses enfants. C'est un très bon garçon. Il ne mange que les plus petits morceaux. Quand il rentre chez lui, j'entends aussitôt sa famille pousser des cris de joie et sur trois tons différents : il y a ceux des enfants, celui de Mme Melchisédech, et celui de Melchisédech lui-même.

Ermengarde se mit à rire.

— Oh Sara ! dit-elle, comme tu es originale, mais aussi bien gentille !

— Je sais que je suis originale, avoua Sara gaiement ; quant à être gentille, je m'efforce de l'être.

Elle passa sa petite main brune sur son front, et un peu de mélancolie et de tendresse voila son regard.

— Papa, dit-elle, se moquait toujours de moi, mais j'en étais heureuse. Il aimait les histoires que j'inventais. C'est plus fort que moi, il me faut imaginer des histoires et, si je ne le faisais pas, je crois que je ne pourrais plus vivre.

Elle s'arrêta et jeta un regard autour de sa chambre.

— Je suis bien sûre, en tout cas, que je ne pourrais pas vivre ici.

Ermengarde, comme toujours, l'écoutait avec un profond intérêt.

— Les histoires que tu inventes paraissent réelles. Tu parles de Melchisédech comme s'il était une personne.

— Mais il en est une ! dit Sara. Il a faim, il a peur, comme nous ; il est marié et il a des enfants. Pourquoi n'aurait-il pas des pensées, comme nous ? Son regard ressemble à celui d'un être humain. Aussi lui ai-je donné un nom.

Elle s'assit par terre, dans son attitude favorite, ses bras entourant ses genoux.

— D'ailleurs, dit-elle, c'est un rat de la Bastille, venu pour être mon petit compagnon. Il est facile pour moi de lui apporter un morceau de pain jeté par la cuisinière, et c'est assez pour le faire vivre.

— Tu continues à imaginer que tu vis à la Bastille ? demanda Ermengarde vivement.

— J'ai bien essayé de penser, répondit Sara, à un autre endroit, mais décidément la Bastille convient mieux, surtout quand il fait froid.

À ce moment, Ermengarde faillit sauter à bas du lit, tant elle fut effrayée par un bruit qui se fit entendre. C'était comme deux coups distincts frappés sur le mur.

« Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-elle.

Sara se leva et répondit dramatiquement :

— C'est le prisonnier de la cellule voisine !

— Becky ! dit Ermengarde avec ravissement.

— Oui. Ecoute ; deux coups signifient : 'Prisonnier, est-tu là ?'

Elle frappa trois coups comme pour répondre.

— Ceci signifie : 'Oui, je suis ici et tout va bien !'

On entendit quatre coups du côté de Becky.

— Et ceci, expliqua Sara : 'Alors, frère d'infortune, dormons en paix, bonsoir !'

La figure d'Ermengarde s'épanouit de plaisir.

— Oh, Sara, c'est comme un conte de fées !

— Mais c'est un conte, en effet ! dit Sara. Tout est un conte. Ta vie est un conte. La mienne en est un, et celle de Miss Minchin aussi ! »

Elle se rassit et elles bavardèrent ensemble, jusqu'à ce qu'Ermengarde se souvint qu'elle-même était un prisonnier échappé de sa cellule, et qu'elle ne pouvait passer toute la nuit à la Bastille, mais qu'elle devait descendre tout doucement les escaliers et réintégrer son lit abandonné.

Chapitre 10
Le monsieur indien

Ces expéditions d'Ermengarde et de Lottie dans les combles étaient très périlleuses. Elles ne savaient jamais exactement si elles y trouveraient Sara, et elles risquaient d'être surprises par Miss Amelia faisant une tournée d'inspection dans les chambres, après l'heure du coucher des élèves.

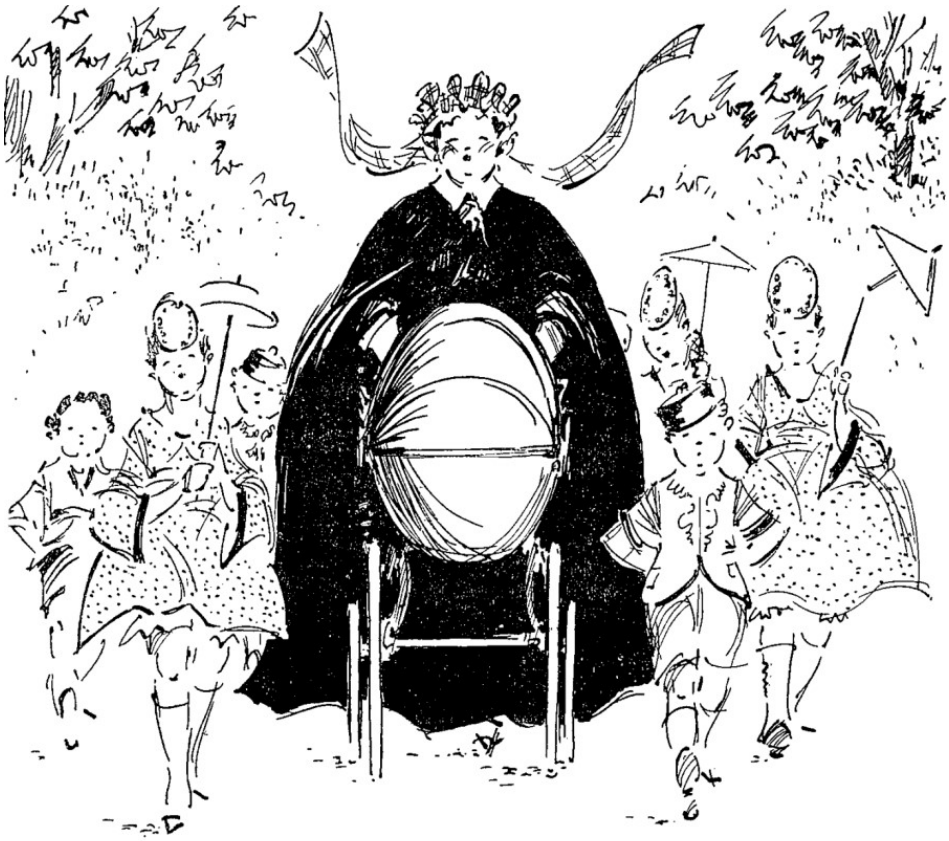
Leurs visites étaient donc rares et Sara vivait une vie bien solitaire, plus solitaire encore quand elle était en bas, que lorsqu'elle s'était réfugiée dans sa mansarde. Elle n'avait personne à qui parler, et quand on l'envoyait faire des commissions au dehors et qu'elle marchait dans les rues, pauvre petite silhouette d'enfant abandonnée, portant un panier ou un paquet, trempée quand il pleuvait, la solitude lui pesait encore bien davantage au milieu de la foule qu'elle coudoyait.

Au temps où elle était la Princesse Sara et se promenait en voiture avec Mariette, son petit visage plein de gaieté et de vivacité et ses jolies toilettes avaient souvent fait retourner les passants. Mais les enfants pauvres et mal habillés ne sont ni suffisamment rares ni suffisamment attrayants pour qu'on se retourne et leur sourie. Personne ne regardait plus Sara maintenant, personne ne semblait la voir, alors qu'elle se hâtait le long des trottoirs encombrés.

Elle avait beaucoup grandi et, comme elle n'était vêtue que des robes les plus simples, et désormais trop petites, de son trousseau, elle se sentait ridicule. Quelquefois, en se regardant dans la glace d'une devanture, elle éclatait presque de rire ; d'autres fois elle rougissait et se mordait les lèvres en se détournant, afin de ne pas pleurer.

Le soir, en passant devant les maisons éclairées, elle lançait des regards furtifs à l'intérieur de ces pièces bien chauffées, et s'amusait à s'imaginer des choses au sujet des gens qu'elle apercevait, assis auprès du feu ou autour des tables. Dans le square où se trouvait la pension de Miss Minchin, habitaient également plusieurs

familles avec lesquelles Sara avait fait connaissance, à sa manière. La famille qu'elle préférait, elle l'avait surnommée la « Grande Famille », non pas parce que les membres de cette famille étaient grands, – ils étaient au contraire petits pour la plupart –, mais parce qu'ils étaient très nombreux. Il y avait huit enfants dans cette famille, et en outre une maman grasse et rose, un papa gras et rose et une grand-mère également grasse et rose, sans compter un grand nombre de domestiques.



Les huit enfants étaient toujours en promenade, les uns à pied, les autres en voitures d'enfants, poussées par des nounous superbes. D'autres fois, ils

accompagnaient leur maman ou montaient à cheval, ou se précipitaient à la porte, au-devant de leur papa ; ils l'embrassaient et sautaient autour de lui, l'aidaient à ôter son pardessus et fouillaient dans ses poches pour y trouver des surprises ; ou encore, serrés les uns contre les autres, ils regardaient par les fenêtres et dans la rue, tout en se poussant et en riant. Bref, ils étaient toujours occupés à faire quelque chose d'amusant, comme il est possible de le faire dans une grande famille heureuse.

Ils étaient très sympathiques à Sara, qui leur avait donné des noms romantiques qu'elle avait trouvés dans des livres. Quand elle ne les appelait pas la « Grande Famille », elle les nommait les « Montmorency ». Le gros bébé blond, coiffé du petit bonnet de dentelle était Ethelberta Beauchamp Montmorency ; le bébé plus âgé, Violet Cholmondeley Montmorency ; le petit garçon qui savait à peine se tenir debout et dont les jambes étaient si rondes, Sydney Cecil Vivian Montmorency ; puis venaient : Liliane Evangeline Maud Marion, Rosalinde Gladys, Guy Clarence, Véronique Eustacia, et Claude Harold Hector. Or un soir, il arriva une drôle d'aventure, bien que ce ne fût pas, dans un sens, une aventure très drôle…

Quelques-uns des petits Montmorency se rendaient évidemment à un bal d'enfants et, juste au moment où Sara passait devant leur porte, traversaient le trottoir pour monter en voiture. Véronique et Rosalinde, en robes de dentelles blanche, ornées de ravissantes ceintures, venaient de monter, et Guy, âgé de cinq ans, les suivait. C'était un si joli petit bonhomme, aux joues si roses, aux yeux si bleus avec une si adorable petite tête ronde et bouclée que Sara en oublia son panier et son misérable manteau, et s'arrêta pour le regarder et l'admirer.

Noël était proche, et on avait raconté aux petits Montmorency des histoires d'enfants très pauvres, sans papas ni mamans pour remplir leurs souliers et les emmener aux festivités de Noël. C'étaient systématiquement de pauvres enfants qui avaient froid, qui étaient mal vêtus, et qui mouraient de faim. Dans ces histoires, des personnes secourables, parfois des petits garçons ou des petites filles,

remarquaient ces enfants pauvres, et leur donnaient de l'argent ou de riches cadeaux, ou encore les amenaient chez eux pour leur offrir de somptueux repas. Précisément, ce jour-là, Guy Clarence avait été ému aux larmes par un de ces récits, et brûlait du désir de rencontrer quelque enfant pauvre. Il voulait, en lui donnant une certaine pièce de dix sous qu'il possédait, l'enrichir pour toute sa vie ! Car il était persuadé que dix sous tout entiers, ce serait la richesse pour toujours.

En suivant le bout de tapis rouge qui avait été étendu sur le trottoir, entre la maison et la voiture, il avait cette fameuse pièce de dix sous dans la poche de sa culotte de marin. Au moment où Rosalinde montait en voiture et sautait sur les coussins pour en sentir les ressorts bondir sous elle, il aperçut Sara debout sur le trottoir mouillé, avec sa robe minable et son vieux panier au bras. Elle le regardait avec une telle expression, qu'il pensa qu'elle n'avait peut-être pas mangé depuis longtemps. Il ne se doutait pas que ce dont elle avait faim, c'était seulement de l'existence chaude et gaie qu'on menait chez lui, et dont ses petites joues roses étaient la preuve, et aussi qu'elle avait envie de le saisir dans ses bras pour l'embrasser. Tout ce qu'il savait d'elle était qu'elle avait de grands yeux tirés dans une figure amaigrie, des jambes trop minces, et qu'elle portait des vêtements

misérables. Il mit donc sa main dans sa poche, en sortit la pièce, qu'il lui tendit avec bienveillance.

« Tenez, pauvre petite fille, dit-il, voici dix sous. Je vous les donne ! »

Sara sursauta et comprit, tout d'un coup, qu'elle ressemblait exactement aux enfants pauvres qu'elle avait vus, dans ses jours de prospérité, attendre sur le trottoir pour la voir descendre de sa voiture. Elle leur avait souvent donné des sous, elle aussi. Rougissant, puis pâlissant, pendant un instant elle ne sut que dire et que faire :

« Oh, non ! dit-elle enfin. Non, merci. Je ne puis accepter. »

Sa façon de parler était si différente de celle d'une enfant des rues, et ses manières empreintes d'une telle distinction, que Véronique Eustacia – dont le véritable nom était Janette – et Rosalinde Gladys – qui s'appelait en réalité Nova –, se penchèrent pour écouter.

Mais Guy ne voulait pas être contrecarré dans son acte de générosité et il lui mit presque de force la pièce dans la main.

« Mais si, il faut l'accepter, pauvre petite, insista-t-il avec énergie. Vous pourrez vous acheter quelque chose à manger. Vous voyez que cela vaut dix gros sous. »

Et tout cela était dit avec tant de gentillesse et de sincérité, que Sara sentit qu'elle lui causerait une grosse déception si elle refusait. Agir autrement eût été cruel. Elle maîtrisa donc sa fierté, mais le rouge lui monta au front.

« Merci, dit-elle, vous êtes un amour de petit garçon ! »

Et tandis qu'il grimpait dans la voiture, elle s'éloigna, s'efforçant de sourire, mais un peu oppressée et les yeux embués de larmes. Elle se doutait bien qu'elle avait l'air d'une pauvre fille, mais pas au point qu'on la prît pour une mendiante.

Dans la voiture de la « Grande Famille », les enfants étaient en proie à une grande agitation.

« Donald, – c'est ainsi que s'appelait Guy –, s'écria Janette, pourquoi as-tu donné tes dix sous à cette petite fille ? Je suis sûre que ce n'est pas une mendiante !

— Elle ne s'exprimait pas comme une mendiante, ajouta Nova, et son visage n'était pas non plus celui d'une mendiante !

— D'ailleurs elle ne demandait pas du tout l'aumône, ajouta Janette ; j'ai eu si peur qu'elle ne se froissât.

— Elle n'était nullement froissée, répondit Donald, légèrement ébranlé, mais d'une voix encore ferme. Elle souriait, et elle a dit que j'étais un amour de petit garçon ; et c'est bien vrai que je l'ai été pour elle, car c'était mon unique pièce de dix sous.

Nova et Janette se regardèrent.

— Une mendiante, affirma Janette, aurait dit : 'Merci, mon petit monsieur !' et aurait peut-être esquissé une petite révérence ! »

Sara ne s'en douta pas, mais à partir de ce moment, les membres de la « Grande Famille » s'intéressèrent autant à elle, qu'elle s'intéressait à eux. Des visages se montraient aux fenêtres dès qu'elle passait, et on discutait bien souvent d'elle autour du feu.

« C'est une sorte de servante, au pensionnat de Miss Minchin, dit Janette. Je crois qu'elle est orpheline. Mais ce n'est pas une pauvresse, quoique ses vêtements soient bien râpés. »

Ils la surnommèrent « la-petite-fille-qui-n'est-pas-une-mendiante », ce qui était un peu long et faisait un drôle d'effet dans la bouche des tout petits.

Sara, de son côté, réussit à percer un trou dans la petite pièce de monnaie et la suspendit par un vieux bout de ruban à son cou. Son affection pour la « Grande Famille » augmenta, ainsi que pour tous ceux qui lui témoignaient de l'intérêt.

Becky lui était de plus en plus chère, et elle voyait toujours arriver avec plus de plaisir les deux matinées par semaine où elle donnait la leçon de français aux plus jeunes élèves. Celles-ci l'aimaient et se disputaient le privilège de se tenir debout auprès d'elle et de glisser leurs petites mains dans la sienne. Le pauvre cœur de Sara était réchauffé à la pensée de les sentir heureuses, quand elles se rapprochaient d'elle.

Ses amis les moineaux devinrent si familiers avec elle, qu'au moment où elle passait la tête et les épaules en dehors de la lucarne, elle entendait immédiatement un frou-frou d'ailes et des gazouillements ; tout un vol s'abattait sur les ardoises, pour bavarder avec elle, et faisait grand cas des miettes qu'elle distribuait. Quant à son intimité avec Melchisédech, elle se resserra à ce point qu'il avait vraiment l'air de la comprendre quand elle lui parlait, et que sa confiance alla jusqu'à lui amener parfois madame Melchisédech et même un ou deux de ses enfants.

Quant à Émilie, un étrange sentiment avait grandi dans son esprit à son sujet, sentiment né dans un moment de désespérance. Elle eût aimé croire, ou faire semblant de croire qu'Émilie la comprenait et éprouvait de la sympathie pour elle. Il lui déplaisait de s'avouer que son unique compagne était insensible, et ne comprenait rien. Parfois, elle l'installait en face d'elle, la regardait fixement, lui prêtant des pensées, jusqu'à ce qu'elle en éprouvât de la peur… ce qui arrivait surtout le soir, quand tout était si tranquille, et qu'on n'entendait, dans la mansarde, que de petits va-et-vient chez les Melchisédech.

Une de ses inventions favorites était qu'Émilie la protégeait, à la manière d'une bonne fée. Quelquefois, après l'avoir regardée pendant longtemps, et s'être exaltée au plus haut point, elle lui posait des questions et avait presque l'impression qu'elle allait lui répondre ; mais elle ne répondait jamais !

« Pour ce qui est de répondre, se disait Sara en manière de consolation, moi-même, très souvent, je ne réponds pas, quand je peux m'en empêcher. Lorsqu'on vous insulte, le mieux est de ne pas répondre un mot, de dévisager l'insulteur et de rester calme. Miss Minchin pâlit de rage quand j'en agis ainsi ; Miss Amelia paraît terrifiée, et il en est de même des élèves. Si vous savez maîtriser votre colère, les gens sentent que vous les dominez. Ils se laissent aller alors à proférer des choses stupides, qu'ils regrettent ensuite d'avoir dites. Il n'y a rien de plus fort que la colère, si ce n'est l'impassibilité qui vous la fait dominer et vous en rend maître. Il faut savoir ne pas répondre à ses ennemis. En ce qui me concerne, je ne réponds presque jamais. Émilie est peut-être encore plus proche de mon idéal, elle qui ne

répond jamais. Elle préfère peut-être ne pas répondre même à ses amis, et renferme tout dans le fond de son cœur. »

Mais bien que Sara essayât de se consoler avec ces raisonnements, ce n'était pas toujours chose facile. Quand, après une longue et dure journée, pendant laquelle on l'avait envoyée en courses de-ci et de-là, quelquefois bien loin, malgré froid, vent et pluie, qu'elle rentrait mouillée et affamée, et qu'il fallait repartir encore, parce que personne ne daignait se souvenir qu'elle n'était qu'une faible enfant, que ses pauvres jambes pourraient être fatiguées et son petit corps souffrir du froid ; quand elle n'avait reçu, en guise de remerciements, que des rebuffades et des regards méprisants ; quand la cuisinière s'était montrée vulgaire et insolente ; quand Miss Minchin avait exhalé sa mauvaise humeur et que les élèves avaient tourné en ridicule ses vêtements râpés, c'est alors qu'elle n'était pas toujours capable de réconforter son pauvre cœur fier et douloureux, à l'aide de simples rêveries, en face d'Émilie assise toute raide et le regard fixe.

Un soir qu'elle remontait à son galetas, transie et affamée, le cœur bouleversé, le regard d'Émilie lui sembla plus insensible et toute sa personne plus dénuée de vie et d'expression que jamais. Sara ne fut plus maîtresse d'elle-même. Elle n'avait personne au monde qu'Émilie !... Et Émilie restait là, inerte, insensible.

« Je vais mourir, dit-elle.

Émilie ne cilla pas.

— Je n'en peux plus ! Je suis transpercée de froid, j'ai faim. J'ai marché toute la journée sans cesser d'être grondée, et, parce que je n'ai pas bien su m'acquitter de la dernière commission, on a refusé de me donner à souper. Dans la rue, des hommes ont ri de moi parce que mes vieux souliers m'ont fait tomber dans la boue. Comme ils riaient ! Tu m'entends, Émilie ? »

Elle regarda les yeux de verre de sa poupée et leur expression indifférente et, soudain, une sorte de rage désespérée s'empara d'elle. De sa petite main, elle saisit Émilie, et la précipita par terre avec fureur, tandis qu'elle éclatait en violents sanglots… Sara qui ne pleurait jamais !

« Tu n'es qu'une poupée ! Rien qu'une poupée… poupée… poupée ! Tu ne te soucies de rien ! Tu n'es que du carton et tu n'as pas de cœur. »

Émilie gisait sur le plancher, les jambes repliées sur les épaules et le nez aplati, mais elle demeurait calme et digne.

Sara se cacha la figure dans les mains. Les rats, dans le mur, menaient un sabbat, se battant, se mordant, criant et courant ça et là. Melchisédech corrigeait un de ses enfants. Les sanglots de Sara s'apaisèrent peu à peu. Elle, si maîtresse d'elle-même d'ordinaire, s'étonna de s'être laissé aller ainsi. Relevant la tête, elle regarda Émilie dont les yeux étaient fixés sur elle et, pour la première fois, crut y discerner un peu de sympathie. Elle ramassa la poupée, et, saisie de remords, esquissa un petit sourire contrit.

« Tu ne peux pas t'empêcher d'être une poupée, dit-elle avec un soupir résigné, pas plus que Lavinia et Jessie ne peuvent s'empêcher d'être des sottes. Nous ne nous ressemblons pas toutes. Peut-être remplis-tu de ton mieux ton rôle de poupée. »

Et elle l'embrassa, déchiffonna sa robe et la réinstalla sur sa chaise.

Elle désirait beaucoup que la maison voisine fût habitée, à cause de cette lucarne qui était si proche de la sienne.

« Il serait bien agréable, pensait-elle, de la voir s'ouvrir un jour, laissant apparaître une figure sympathique. Je commencerais par dire : 'Bonjour !' et bien des choses pourraient s'ensuivre. Mais, naturellement, il est vraisemblable que ce seront des domestiques qui habiteront là-haut. »

Or, un jour, en pénétrant dans le square, après avoir fait des courses chez l'épicier, le boucher, et le boulanger, elle aperçut, à sa grande joie, un camion chargé de meubles qui était arrêté devant la maison voisine. Les portes étaient grandes ouvertes et des hommes, en bras de chemise, s'affairaient à transporter de lourds paquets et du mobilier.

« Elle est louée, se dit Sara, elle est vraiment louée. Oh ! Quel bonheur ! »

Elle eût aimé se joindre au groupe des badauds qui stationnaient sur le trottoir pour assister au déchargement. Elle pensait que, si elle apercevait quelques meubles, elle pourrait se faire une idée des gens auxquels ils appartenaient.

« Miss Minchin ressemble de façon criante à son mobilier ! Je me souviens d'avoir eu cette pensée dès la première, minute. J'étais pourtant bien petite. J'en ai fait confidence à papa, qui a beaucoup ri et m'a dit que c'était vrai. Je suis bien sûre que dans la 'Grande Famille', les fauteuils et les canapés sont douillets et confortables, et je trouve que le papier à fleurs, rouges qui tapisse les murs ressemble aux habitants. C'est gai, joyeux, et cela réchauffe le cœur. »

Un peu plus tard, on l'envoya chercher du persil chez la marchande de légumes et, en sortant de la maison, ce qu'elle vit sur le trottoir fit battre son cœur. Il y avait là plusieurs meubles, entre autres une belle table en bois de teck sculpté, des chaises et un paravent recouvert de broderies orientales, qui lui firent éprouver un étrange sentiment de nostalgie. Elle avait vu des choses si semblables, aux Indes ! Miss Minchin ne lui avait-elle pas volé précisément un pupitre en bois de teck sculpté, que son père lui avait envoyé ?

« Ce sont de belles choses, se dit-elle ; elles ont l'air d'appartenir à quelqu'un de bien. Tout a l'air somptueux. Je suppose que c'est une famille riche. »

Des camions pleins de meubles se succédèrent toute la journée. Sara eut plusieurs occasions d'assister au déchargement. Il était évident qu'elle ne s'était pas trompée en pensant que les nouveaux arrivants étaient riches. Tous les meubles étaient beaux et précieux, et un grand nombre d'entre eux venaient d'Orient. De magnifiques tapis, des tentures furent encore sortis des camions, ainsi que beaucoup de tableaux et de livres. Entre autres objets d'art, il y avait un superbe Bouddha dans une châsse splendide.

« Un membre de la famille a dû faire un voyage aux Indes, pensa Sara, et y a pris le goût des choses de là-bas. Je suis bien contente. Il me semblera que j'ai là des amis, même si je ne vois jamais apparaître une tête à la lucarne. »

En allant chercher le lait du soir pour la cuisinière, – car il n'y avait vraiment aucune besogne qu'on lui épargnât –, elle remarqua un petit fait qui rendit la situation plus intéressante encore. Le monsieur aux joues roses, qui était le père de la « Grande Famille », traversa le square de l'air le plus affairé, et monta en courant le perron de la maison voisine. Il y entra comme s'il était chez lui et du pas d'un homme qui s'attend à y entrer et à en sortir bien des fois à l'avenir. Il y resta un bon moment, puis en partit en donnant des ordres aux ouvriers comme s'il avait tous les droits. Assurément il devait être très lié avec les nouveaux locataires et agissait pour eux.

« S'ils ont des enfants, se dit Sara, ceux de la 'Grande Famille' viendront jouer avec eux, et il peut se faire qu'ils montent jusqu'à la mansarde, ne serait-ce que pour s'amuser. »

Le soir, son travail achevé, Becky vint voir sa compagne de prison et lui porter des nouvelles.

« C'est un monsieur indien qui va habiter à côté, Mademoiselle, dit-elle. Il est très riche, et malade. Le père de la 'Grande Famille' est son homme d'affaires. Il a eu beaucoup de chagrins et en est tombé malade : il a des idées noires. C'est un païen. Il adore les idoles et s'incline devant la pierre et le bois. J'ai vu une idole qu'on portait dans la maison. Il faudrait lui envoyer un petit livre de prières.

Sara se mit à rire.

— Je ne crois pas qu'il l'adore, dit-elle. Il y a des gens qui ont chez eux un Bouddha à titre de curiosité. Papa en avait un très beau, et cependant il ne l'adorait pas.

Mais Becky était plus disposée à se figurer que le voisin était un païen, ce qui paraissait plus sensationnel que s'il avait été le type ordinaire du monsieur qui va à l'église le dimanche, avec un livre de prières. Elle resta tard ce soir-là à discuter du futur voisin, de sa femme et de ses enfants, en admettant qu'ils existassent, tâchant de s'imaginer à qui ils pourraient bien tous ressembler. Sara démêla qu'au fond

Becky espérait beaucoup qu'ils fussent tous indiens, coiffés de turbans, et surtout, comme leurs parents, idolâtres.

« Je n'ai jamais habité à côté de païens, Mademoiselle, dit-elle, et je voudrais bien connaître leur manière de vivre. »

Mais il lui fallut attendre plusieurs semaines pour que sa curiosité fût satisfaite ; elle apprit alors que le nouveau voisin n'avait ni femme ni enfants. Il était seul dans la vie, sans famille, et à coup sûr malade et malheureux.

Une voiture s'arrêta un jour devant la maison. La portière s'ouvrit, et le père de la « Grande Famille » descendit le premier, suivi d'une garde-malade en uniforme. Deux serviteurs sortirent alors de la maison pour aider leur maître à descendre de voiture et le portèrent en haut des marches du perron. C'était un homme voûté, très pâle, dont le corps décharné était enveloppé de fourrures. Le père de la « Grande Famille » marchait à côté de lui, d'un air inquiet. Un docteur arriva peu après, sans doute pour lui donner ses soins.

Pendant la leçon de français, Lottie dit tout bas à Sara :

« Il y a un nouveau locataire, à côté. Sa figure est si jaune ! Crois-tu que ce soit un Chinois ? Mon livre de géographie dit que les Chinois sont jaunes.

— Non, il n'est pas Chinois, répondit Sara ; il est très malade. Continue ton exercice, Lottie : « No, Sir. I have not your uncle's pencil. »

Et ce fut le commencement de l'histoire du monsieur indien…

Chapitre 11
Ram Dass

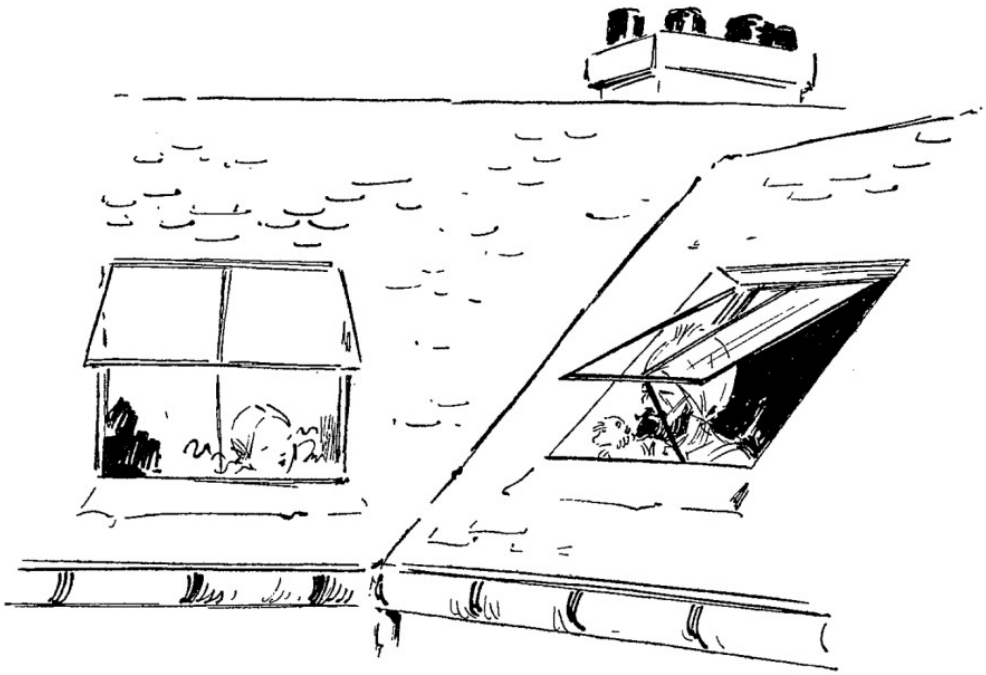
Il y avait parfois de beaux couchers de soleil, même dans le square, bien qu'on n'en pût apercevoir qu'une partie, entre les cheminées, au-delà des toits. Des fenêtres de la cuisine, il était impossible de rien en voir, mais on les devinait, à l'heure où les briques s'inondaient de clarté, où l'air s'emplissait de reflets dorés et lumineux, tandis que, au loin, une vitre flamboyait. Il existait cependant un endroit d'où on pouvait admirer toute leur splendeur : nuages couleur de flamme à l'ouest, ou pourpres bordés d'un trait d'or éblouissant, nuages légers, floconneux, teintés de rose, qui ressemblaient à des vols de colombes rosées, se hâtant à travers l'azur, aussitôt que soufflait le vent. L'endroit d'où on pouvait voir toute cette féerie, et en même temps respirer un air plus pur, c'était la lucarne de la mansarde. Quand le square commençait soudain à resplendir, en dépit de ses arbres noirs de suie, Sara savait que quelque chose se passait dans le ciel. Et, si elle pouvait à ce moment quitter son travail, elle montait vite à sa mansarde et mettait la tête à la lucarne. Muette d'admiration, elle contemplait tout autour d'elle. Il lui semblait que le ciel et la terre lui appartenaient. Les autres lucarnes étaient généralement closes ; mais, même quand elles étaient ouvertes, personne n'y apparaissait.

Et Sara restait là, la tête levée vers le ciel bleu, qui lui semblait si proche et si ami. À d'autres moments, ses yeux se fixaient vers l'ouest et les merveilles qui s'y accomplissaient : des nuages s'effilochaient, fondaient, fuyaient à la dérive, ou, insensiblement, se teintaient de pourpre, de cramoisi, de rose, de gris-perle. Parfois ces nuages dessinaient des îles, de grandes montagnes, des lacs profonds et bleus ou des promontoires, s'enfonçant dans d'étranges mers sans bords. D'autres fois, d'étroites bandes unissaient des terres merveilleuses, sur lesquelles on aurait cru possible de courir, de grimper, de s'arrêter, pour voir finalement tout se fondre et pour disparaître soi-même dans le tourbillon.

Telles étaient du moins les pensées de Sara, et rien ne lui paraissait comparable à ce qu'elle admirait, debout sur sa table, la tête émergeant de la lucarne. Les moineaux lui semblaient gazouiller avec plus de douceur encore lorsque, au spectacle de ces merveilles, ils allaient s'endormir.

Il y eut précisément un de ces magnifiques couchers de soleil, quelques jours après l'arrivée du monsieur indien dans sa nouvelle maison ; et comme, par bonheur, ce jour-là, le travail de l'après-midi étant achevé à la cuisine et personne ne l'ayant envoyée en course, Sara put facilement s'esquiver pour grimper à sa mansarde. Elle sauta sur sa table et regarda au dehors. L'heure était idéale. Au couchant, des flots d'or ressemblant à une marée féerique semblaient envahir le monde.

« C'est magnifique ! murmura Sara en extase. Je suis presque saisie de crainte, comme dans l'attente d'un événement qui se prépare. J'ai toujours ce sentiment en présence d'un beau coucher de soleil. »



À ce moment, son attention fut attirée par un bruit inhabituel et tout proche, mélange de voix et de cris bizarres. Et cela venait de la lucarne voisine. Elle n'était

plus seule à admirer le coucher du soleil. Une tête et des épaules émergeaient, en effet, qui n'appartenaient ni à une petite fille ni à une servante, mais à un superbe Indien, tout de blanc vêtu, la tête d'un turban, également blanc, et dont les yeux brillaient dans une figure bronzée.

« Un matelot ! » se dit Sara.

Il tenait tendrement dans ses bras un petit singe, qui jacassait et se blottissait contre son épaule. Sara et l'Indien échangèrent un coup d'œil. Ce qui la frappa tout d'abord en lui, ce fut l'expression profondément triste de sa physionomie. Il avait dû monter là pour regarder le soleil, qu'il avait eu si rarement l'occasion de voir depuis son arrivée en Angleterre.

Elle le considéra donc avec intérêt pendant une seconde, puis lui adressa un sourire. Elle connaissait la valeur d'un sourire, même venant d'un inconnu. Il en fut certainement réconforté, car l'expression de son visage changea immédiatement et, en lui rendant son sourire, il découvrit des dents si blanches que toute sa figure sombre en parut illuminée. Ce fut sans doute en saluant Sara, que l'Indien laissa le petit singe s'échapper. Celui-ci était un petit espiègle au caractère aventureux, que la vue de cette petite fille encouragea. Il échappa à l'Indien, sauta sur le toit, le traversa en jacassant, bondit sur l'épaule de Sara, et de là dans la mansarde. Sara était ravie et riait ; mais elle savait qu'il faudrait le rendre à son maître – en admettant que le matelot le fût –, et elle se demandait comment elle allait s'y prendre.

Se tournant vers l'Indien, elle fut assez heureuse de se souvenir des quelques mots d'hindoustani qu'elle avait appris, quand elle habitait avec son père, pour se faire comprendre de cet homme.

« Va-t-il se laisser prendre par moi ? » demanda-t-elle.

La surprise et le plaisir se peignirent sur la figure bronzée du matelot, quand elle lui parla dans sa langue maternelle. Le fait est que le pauvre garçon s'imagina que ses dieux étaient intervenus, et que cette voix si douce descendait du ciel.

Sara s'aperçut tout de suite qu'il était habitué aux enfants européens. Il se répandit en flots de remerciements respectueux. Puis il expliqua que le singe était

très gentil, qu'il ne mordait pas, mais que sans doute il ne se laisserait pas facilement attraper. Il était désobéissant, mais pas méchant. Ram Dass le connaissait, comme si c'était son enfant ; parfois il obéissait à Ram Dass, mais pas toujours. Si Mademoiselle le permettait, Ram Dass viendrait lui-même le prendre, en passant par le toit. Il entrerait par la lucarne et rattraperait le petit coquin, si cependant Sara ne le trouvait pas indiscret. Mais Sara l'y autorisa aussitôt.

« Pouvez-vous traverser le toit ? demanda-t-elle.

— En un instant, répondit-il.

— Alors, venez ! »

Ram Dass passa d'une lucarne dans l'autre par le toit, comme s'il n'avait jamais fait que cela de sa vie. Il se laissa glisser dans la mansarde de Sara, sans aucun bruit, puis, se tournant vers Sara, il la salua avec respect. Le singe, aussitôt qu'il l'aperçut, se mit à crier. Ram Dass ferma la lucarne et se lança à la poursuite du petit animal, qui, après quelques tours, escalada l'épaule de Ram Dass, où il s'assit tout en jacassant et en entourant le cou de l'Indien de son drôle de petit bras tout maigre.

Ram Dass remercia avec effusion Sara. Elle avait remarqué qu'il s'était rendu compte, d'un seul coup d'œil, du dénuement de sa chambre. Mais il lui adressa la parole comme il l'eût fait à la fille d'un rajah, sans paraître s'être aperçu de rien. Il se confondit en remerciements et expressions de son respect avant de quitter la pièce:

« Le petit vilain, dit-il en caressant le singe, n'est pas, en vérité, aussi méchant qu'il le paraît, et son maître, qui est malade en ce moment, le trouve même parfois très amusant. La perte de son petit favori l'eût beaucoup attristé. »

Puis, s'inclinant de nouveau, il sortit par la lucarne avec autant d'agilité que le singe en avait montré. Sara, restée seule dans sa mansarde, songeait à tout ce que le visage et les manières de l'Indien avaient évoqué en elle. Son costume indigène et sa profonde déférence ravivaient tous ses souvenirs d'autrefois. Que cela lui semblait étrange ! Le petit souillon, à qui la cuisinière adressait des paroles blessantes était, peu d'années auparavant, entourée de gens qui la traitaient tous comme Ram Dass

venait de le faire, qui s'inclinaient respectueusement sur son passage, dont le front touchait presque la terre à chacune de ses paroles, qui étaient ses serviteurs et ses esclaves. Tout cela apparaissait comme un rêve, un rêve qui s'était évanoui et pour toujours ! Car il semblait certes bien invraisemblable qu'aucun changement pût désormais se produire dans son existence. Elle ne savait que trop bien à quel avenir Miss Minchin la destinait. Tant qu'elle ne serait pas en âge d'être utilisée comme professeur, elle continuerait à faire les courses et à être aux ordres de tous. En même temps, il lui faudrait ne rien oublier de ce qu'elle avait appris et, d'une façon ou d'une autre, trouver le moyen d'acquérir de nouvelles connaissances. Elle devait consacrer la plus grande partie de ses soirées à l'étude, et, de temps en temps, mais très irrégulièrement, on la questionnait pour s'assurer de ses progrès, sous peine de sévères réprimandes si ses réponses n'avaient pas été satisfaisantes. En réalité, Miss Minchin n'ignorait pas que Sara avait trop le désir de s'instruire pour avoir besoin de professeurs. Il suffirait de lui donner des livres pour qu'elle les dévorât et finît par les savoir par cœur. Encore quelques années, et on pourrait compter sur elle pour faire un excellent professeur. On la ferait trimer dans la salle d'études, comme elle trimait maintenant dans d'autres parties de la maison. On serait bien obligé de lui donner des vêtements plus convenables, mais à coup sûr ils seraient toujours sans élégance, afin qu'elle ressemblât toujours à une servante. Sara n'avait donc devant elle aucun espoir d'amélioration de sa vie présente.

Absorbée dans ses tristes pensées, elle resta immobile quelques instants. Mais une pensée se présenta à son esprit qui colora ses joues et illumina ses yeux. Elle redressa son jeune corps si mince et releva la tête.

« Quoi qu'il arrive, se dit-elle, il y a une chose qu'on ne m'enlèvera pas : je ne suis qu'une princesse en loques, soit, mais je veux l'être par le cœur, et non par les beaux habits dorés. J'y aurai beaucoup plus de mérite. Quand Marie-Antoinette était en prison au Temple, que son trône venait de s'écrouler, qu'elle n'était vêtue que d'une simple robe noire, que ses cheveux étaient devenus blancs, qu'elle était insultée et traitée de veuve Capet, n'était-elle pas alors encore plus reine qu'au

moment où elle était le centre de toutes les fêtes, entourée de la pompe royale ? C'est alors que je l'aime le mieux. »

Ces pensées n'étaient pas nouvelles pour Sara, et l'avaient déjà soutenue aux heures difficiles. Sa physionomie prenait alors une expression que Miss Minchin n'arrivait pas à déchiffrer et qui l'exaspérait. On pouvait croire que l'enfant vivait alors une vie intérieure, qui la mettait au-dessus de ses compagnes. Elle paraissait ne pas entendre les paroles désagréables et blessantes qui lui étaient adressées et, en admettant qu'elle les entendît, n'en semblait pas émue. Il arrivait qu'au milieu d'un de ses discours prononcés d'une voix dure et autoritaire, Miss Minchin remarquât que les yeux de Sara se fixaient sur elle avec une expression sérieuse accompagnée d'un sourire plein de fierté. Elle ignorait que Sara se faisait à elle-même cette réflexion :

« Vous ne vous doutez guère que c'est à une Princesse que vous parlez, et que, si tel était mon bon plaisir, je pourrais, d'un geste de ma main, vous envoyer à l'échafaud. Si je vous épargne, c'est parce que précisément je suis une Princesse et que vous n'êtes qu'un pauvre être borné, méchant, vulgaire et que vous n'en êtes pas responsable. »

Quelque bizarre et quelque étrange que cela puisse paraître, elle puisait du réconfort dans ces rêveries, qui la vengeaient de la grossièreté et de la méchanceté des autres. « Une princesse doit toujours être polie » se disait-elle.

Lorsque les domestiques, suivant l'exemple de leur maîtresse, se montraient insolentes à son égard et la bousculaient, elle gardait son calme et leur opposait une politesse qui les désarçonnait. « Elle a de bonnes manières, cette petite, disait la cuisinière parfois en plaisantant ; on dirait qu'elle a été élevée à la Cour. Lorsque je me mets en colère contre elle, je dois avouer qu'elle me répond toujours poliment. Ce sont des *s'il vous plaît* ; des *voulez-vous être assez bonne* ; des *je vous demande pardon* ; des *me permettez-vous*, et toutes ces formules tombent naturellement de sa bouche. »

Le matin du jour où elle avait fait la connaissance de Ram Dass et de son singe, Sara se trouvait dans la salle d'études avec ses petites élèves. La leçon de

français étant terminée, elle rangeait les livres. Tout en accomplissant sa besogne, elle songeait aux mésaventures qui étaient survenues à des personnages royaux, alors qu'ils se cachaient sous un déguisement. Alfred le Grand, par exemple, pour avoir brûlé les gâteaux qu'il venait de cuire, reçut une claque de la main de la paysanne qui l'herbergeait. Quelle terreur rétrospective éprouva la pauvre femme, quand elle découvrit qui elle avait giflé ! Si jamais Miss Minchin découvrait qu'elle, Sara, dont les souliers étaient troués ; était une véritable princesse ! À cette pensée, son regard prit cette expression que Miss Minchin détestait y voir. Or, Miss Minchin était précisément à ce moment-là auprès de Sara ; ne pouvant se contenir, elle se précipita sur elle, et la gifla ! Exactement comme le roi Alfred l'avait été. Sara tressaillit. Le coup l'avait tirée de son rêve. Elle resta interdite une seconde, puis, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle se mit à sourire.

« Pourquoi riez-vous, petite impertinente, petite effrontée ? » s'écria Miss Minchin.

Il fallut à Sara quelques instants pour se dominer et se souvenir qu'elle était une princesse, car ses joues étaient rouges et brûlantes.

« Je réfléchissais, répondit-elle.

— Demandez-moi pardon immédiatement ! Sara hésita une seconde :

— Je vous demande pardon d'avoir ri, si c'est impoli, mais je ne vous demande pas pardon d'avoir réfléchi.

— À quoi réfléchissiez-vous ? Comment osez-vous réfléchir ? » Jessie et Lavinia souriaient et se poussaient du coude, tandis que toutes les élèves levaient la tête, attentives. Car chaque fois que Miss Minchin cherchait querelle à Sara, elles y prenaient le plus vif intérêt. Celle-ci avait toujours des reparties inattendues, sans paraître effrayée le moins du monde. Cette fois encore, elle ne se départit pas de son calme, bien que ses oreilles fussent encore écarlates et ses yeux brillants comme deux étoiles.

« Je pensais, répondit-elle avec dignité, mais poliment, que vous ne saviez pas ce que vous faisiez.

— Comment ! Je ne sais pas ce que je fais ? répéta Miss Minchin, suffoquée.

— Je me demandais, ajouta Sara, ce qui pourrait bien arriver au cas où vous apprendriez que je suis une princesse. Oseriez-vous alors me gifler, quoi que je pusse dire ou faire ? Et si vous l'aviez fait, quels seraient votre effroi et votre confusion, au moment où vous le découvririez ! »

Et Sara voyait si distinctement ce qu'elle imaginait, que son attitude impressionna Miss Minchin elle-même. Cet esprit étroit et sans envergure crut discerner une force qui se cachait derrière cette naïve audace.

« Quoi ? s'écria-t-elle. Si je découvrais quoi ?

— Que je suis une princesse, et que je peux faire tout ce que je veux, tout ce que je veux !

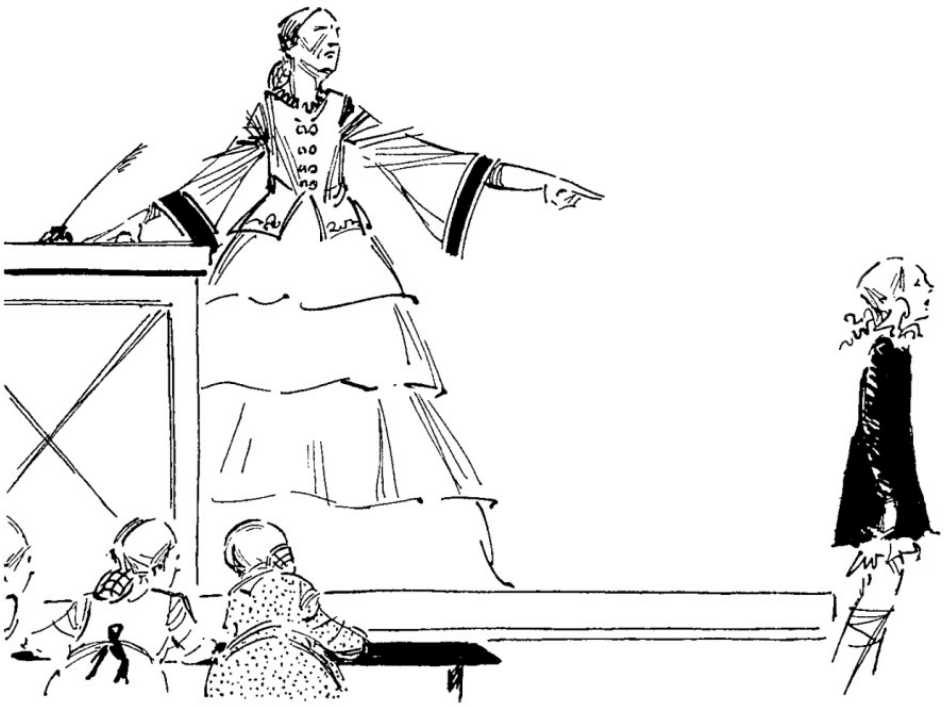
Les élèves écarquillaient les yeux. Lavinia se penchait en avant pour mieux voir.

— Montez dans votre chambre immédiatement ! ordonna Miss Minchin, furieuse. Sortez d'ici ! Apprenez vos leçons, Mesdemoiselles !

Sara salua.

— Excusez-moi encore d'avoir ri si c'était impoli, dit-elle. »

Et Sara sortit de la pièce, laissant Miss Minchin en proie à sa colère et les élèves chuchotant derrière leurs livres.



— L'avez-vous vue ? dit Jessie. Quel cran ! Je ne serais pas du tout étonnée si on découvrait un jour qu'elle est *quelqu'un* ! »

Chapitre 12
De l'autre côté du mur

Quand on habite une rue, où toutes les maisons se touchent, il est intéressant de se figurer ce qui peut se faire et se dire de l'autre côté du mur. Sara s'amusait souvent à imaginer ce qui se passait derrière le mur qui séparait la maison de Miss Minchin de celle du monsieur indien. Elle savait que la salle d'études était contiguë au bureau de celui-ci, et espérait que le mur était assez épais pour que le bruit qui se faisait après les leçons ne le troublât pas.

« Je m'intéresse à lui de jour en jour davantage, dit-elle à Ermengarde. Je l'ai adopté comme un ami, bien que je ne lui aie jamais adressé la parole. Ce qui ne m'empêche pas de penser à lui, de m'inquiéter de lui, comme je le ferais pour un parent. Ainsi je suis très inquiète, quand je vois le médecin venir deux fois par jour.

— J'ai peu de famille, dit Ermengarde d'un air pensif, et je ne le regrette pas, car je n'aime guère les parents que j'ai. Mes deux tantes me disent toujours : 'Vraiment, Ermengarde, vous êtes bien grosse ! Vous ne devriez pas manger autant de bonbons !' Quant à mon oncle, il me pose toujours des questions du genre de celles-ci : 'En quelle année Edouard III monta-t-il sur le trône ?' ou : 'Quel personnage mourut d'avoir mangé trop de lamproies ?'

Sara se mit à rire.

— Je suis sûre que le monsieur indien ne t'en poserait pas de semblables, quand bien même il serait intime avec toi. En vérité, je l'aime beaucoup. »

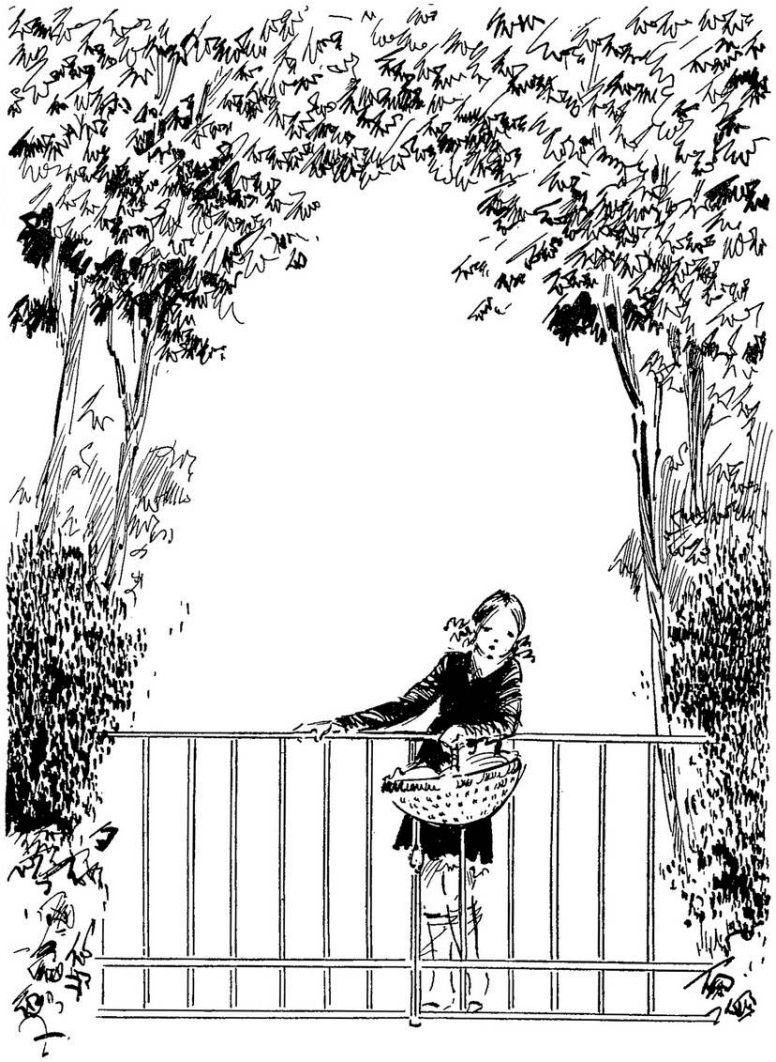
Sara s'était attachée à la « Grande Famille », parce qu'elle paraissait heureuse ; mais elle s'intéressait au monsieur indien, parce qu'elle le sentait malheureux. On voyait bien qu'il n'était pas complètement guéri de quelque grave maladie. À la cuisine, où, naturellement, les domestiques étaient informés de tout, on discutait beaucoup à son sujet. Ce n'était pas un Indien d'origine, mais un Anglais, ayant vécu aux Indes. Il avait éprouvé de grands malheurs et sa fortune avait été si

menacée, qu'il s'était cru ruiné et déshonoré pour toujours. Le coup avait été rude et une fièvre cérébrale avait failli l'emporter. Sa santé en était restée ébranlée, bien que ses affairés se fussent relevées et que tous ses biens lui eussent été rendus. Ses ennuis avaient eu pour cause initiale une affaire de mines.

« Et de mines de diamants ! précisa la cuisinière. Je ne mettrai jamais mes économies dans des mines, surtout dans des mines de diamants » ajouta-t-elle après un coup d'œil jeté à la dérobée sur Sara.

« Il a éprouvé les mêmes souffrances, les mêmes revers que mon cher papa. Comme lui il est tombé malade, mais il n'est pas mort » pensa Sara.

Et elle se sentit encore plus portée vers lui qu'auparavant. Quand on l'envoyait, le soir, faire des commissions, elle s'en réjouissait, à la pensée que peut-être les rideaux ne seraient pas encore tirés aux fenêtres de la maison d'à côté, et qu'elle pourrait jeter un coup d'œil dans l'appartement, pour apercevoir son ami. Quand le square était désert, elle s'arrêtait parfois et, s'appuyant à la grille, elle lui souhaitait le bonsoir comme s'il pouvait l'entendre.



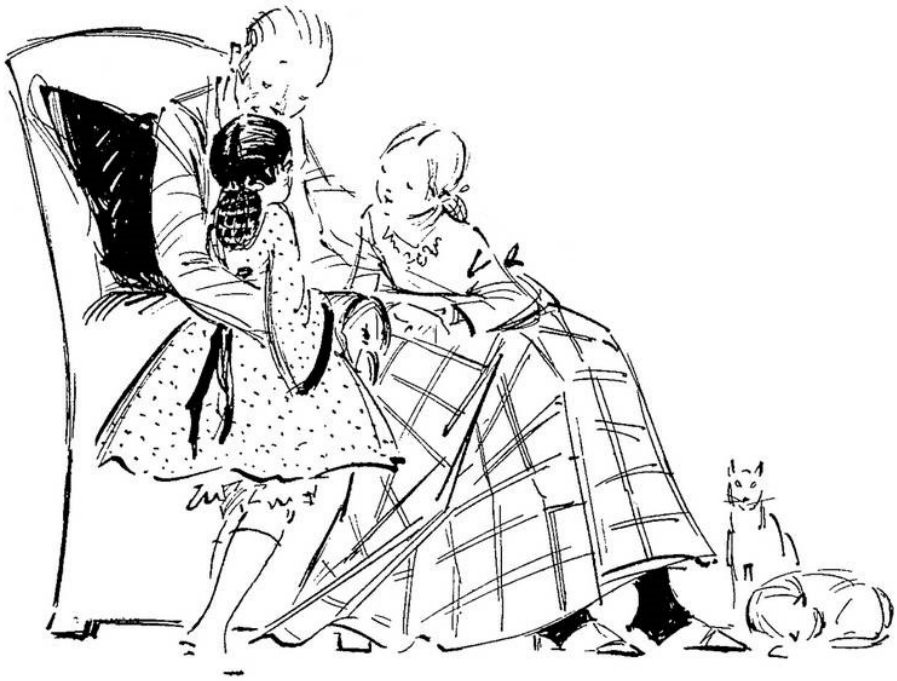
« Peut-être votre cœur le sent-il si vos oreilles ne le perçoivent pas, car les sentiments affectueux que l'on éprouve pour quelqu'un doivent pouvoir l'atteindre à travers portes, fenêtres et murs. Peut-être vous sentez-vous un peu consolé et réconforté, sans vous en rendre bien compte, au moment même où je suis ici, exposée au froid, et où j'exprime des vœux pour que vous retrouviez santé et bonheur. Je vous plains beaucoup, murmurait-elle en y mettant tout son cœur, et vous souhaite de trouver, vous aussi, une 'petite patronne' qui vous dorlote comme je dorlotais mon cher papa, quand il avait mal à la tête. Je serais même heureuse d'être celle-là, pauvre ami ! Bonsoir, bonsoir. Que Dieu vous bénisse ! »

Et elle s'éloignait, se sentant elle-même réconfortée et rassérénée. Sa sympathie était si profonde que certainement elle devait atteindre le pauvre malade,

assis au coin de son feu, enveloppé d'une grande robe de chambre, le front dans les mains et les yeux fixés mélancoliquement sur la flamme. Et Sara se figurait qu'il n'avait pas seulement subi des chagrins dans le passé, mais qu'il éprouvait présentement de nouvelles et graves préoccupations.

« Il a retrouvé sa fortune et il est entré en convalescence. Il ne devrait donc plus avoir cet air de tristesse, à moins qu'il n'ait quelque autre sujet d'affliction. »

Elle pensait que le père de la « Grande Famille », celui qu'elle avait surnommé Montmorency, devait le savoir, car il allait le voir souvent, et il en était de même de Mme Montmorency et de tous les enfants. Le malade semblait avoir une préférence pour les deux petites filles, Janette et Nova, celles-là mêmes qui étaient si agitées le jour où leur petit frère Donald avait mis ses dix sous dans la main de Sara. Janette et Nova lui rendaient son affection, et attendaient avec impatience les après-midis où elles allaient bien sagement lui rendre visite ; visite toujours un peu cérémonieuse, en raison de l'état de santé du pauvre monsieur.



« Nous tâchons de l'égayer, disait Janette, mais, nous nous tenons bien tranquilles. »

Janette était l'aînée ; aussi décidait-elle du moment où on pouvait, sans indiscrétion, lui demander qu'il leur contât des histoires des Indes, et c'était elle également qui jugeait du moment où il était temps de s'esquiver sans bruit, et d'aller avertir Ram Dass de venir tenir compagnie à son maître.

Elles aimaient bien Ram Dass. Que d'histoires il aurait pu leur raconter, s'il avait su parler une autre langue que l'hindoustani ! Le véritable nom du monsieur indien était M. Carrisford, et Janette conta à M. Carrisford leur rencontre avec « la petite fille qui n'était pas une mendiante ». Il y prit un très vif intérêt, surtout quand il apprit, de Ram Dass, l'expédition du singe sur le toit. Ram Dass lui fit un tableau saisissant de la mansarde et de son dénuement, du plancher nu et des murs délabrés, de la grille rouillée et vide du foyer, du lit dur et étroit.

« Mon cher Carmichael, dit-il à quelques jours de là au père de la 'Grande Famille', combien de mansardes dans ce square ressemblent à celle-là, et combien de pauvres petites servantes habitent de tels taudis, pendant que je me tourne et me retourne sur mes oreillers de plume, harassé et écrasé par une opulence si grande, et dont la majeure partie ne m'appartient pas ?

— Mon cher ami, répondit Carmichael d'un ton encourageant, plus tôt vous cesserez de vous tourmenter, mieux ce sera pour votre repos. Si vous possédiez toutes les richesses des Indes, vous ne pourriez pas remédier à toutes les misères du monde, et si vous commenciez à meubler toutes les mansardes de ce square, il vous resterait encore à meubler, toutes celles des autres squares.

M. Carrisford resta immobile à regarder le feu.

— Croyez-vous, dit-il lentement, qu'il soit possible que l'autre enfant… la petite fille à laquelle je pense sans cesse… puisse être réduite à vivre comme le pauvre petit être d'à côté ?

M. Carmichael le regarda avec inquiétude, sachant qu'il n'y avait rien de plus funeste à la santé et au repos de son ami que cette pensée qui le torturait.

— Si l'enfant qui était chez Mme Pascal, à Paris, était bien celle que vous cherchez, répondit-il pour le calmer, elle est entre les mains de gens qui ont le

moyen de prendre soin d'elle. Ils l'ont adoptée parce qu'elle était l'amie préférée de la fille unique qu'ils avaient perdue. Mme Pascal m'a dit que c'étaient des Russes très riches.

— Et cette malheureuse femme n'a même pas su dire où on avait emmené l'enfant, s'écria M. Carrisford.

— Intéressée et pratique, il est évident qu'elle ne fut que trop heureuse de se débarrasser de l'enfant à si peu de frais, après que la mort du père eut laissé la petite sans aucune ressource. Les femmes comme elle ne se préoccupent guère de l'avenir d'enfants qui pourraient un jour leur être à charge. Les parents adoptifs ont disparu sans laisser d'adresse.

— Mais vous dites : 'si' l'enfant était celle que nous cherchons. Nous n'en sommes donc pas sûrs. Le nom n'était pas identique ?

— Mme Pascal le prononçait Carew et non Crewe, mais peut-être le prononçait-elle mal. À part ce détail, tout le reste coïncidait. Un officier anglais de l'armée des Indes, avait placé sa petite fille en pension. Son père était mort après avoir perdu sa fortune, et la petite fille était déjà orpheline de mère.

M. Carmichael s'arrêta un moment, comme si une nouvelle idée lui traversait l'esprit.

— Êtes-vous bien sûr que l'enfant avait été mise en pension à Paris ?

— Mon pauvre ami, répondit M. Carrisford avec amertume, je ne suis sûr de rien. Je n'ai jamais vu ni l'enfant ni la mère. Ralph Crewe et moi étions amis d'enfance, mais nous nous étions perdus de vue, jusqu'au jour où nous nous sommes retrouvés aux Indes. Je ne songeais qu'à mes mines si pleines de promesses, et Ralph partageait mes espérances. Cette affaire s'annonçait si importante, si merveilleuse, que nous perdîmes tous les deux la tête. Quand nous nous rencontrions, nous ne parlions guère d'autre chose. Quant à l'enfant, tout ce que j'en savais, c'est qu'elle avait été envoyée en pension *quelque part*. Je ne me rappelle même pas dans quelles circonstances je l'appris. »

Il commençait à s'énerver, comme chaque fois que le souvenir des catastrophes passées venait troubler son cerveau encore affaibli. M. Carmichael l'observait anxieusement, et cependant il avait à lui poser d'autres questions. Il fallait le faire avec calme et précaution.

« Mais vous aviez bien des raisons de penser que la pension était à Paris ?

— Oui, répondit Carrisford. La mère de la petite était française, et j'avais entendu dire qu'elle désirait que sa fille fût élevée à Paris, ce qui est vraisemblable.

— Oui, c'est en effet probable.

Le malade se pencha en avant et frappa la table de sa longue main décharnée.

— Carmichael, dit-il, il faut que je la retrouve. Si elle est encore vivante, elle habite quelque part. Si elle est sans amis et sans un sou, c'est ma faute. Avec un tel poids sur le cœur, comment pourrais-je reprendre courage ? Mais la chance a tourné, la mine a réalisé nos rêves les plus fantastiques et, malgré cela, la fille de mon pauvre ami mendie peut-être son pain.

— Calmez-vous et consolez-vous en pensant que, lorsque vous la retrouverez, vous aurez une fortune à lui remettre.

— Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de tenir bon quand tout marchait mal ? gémit Carrisford avec l'accent du désespoir. Il aurait fallu qu'il n'y ait que mon propre argent engagé dans l'affaire. Mais le pauvre Crewe y avait mis jusqu'à son dernier sou ! Il avait confiance en moi, il m'aimait, et il est mort en croyant que je l'avais ruiné, moi, Tom Carrisford ! Moi qui jouais au cricket avec lui à Eton. Il a dû me prendre pour un gredin !

— Ne vous faites pas de si amers reproches.

— Je ne me fais pas de reproches parce que l'affaire menaça de sombrer, mais parce que je perdis courage. Je me suis enfui comme un escroc et un voleur, pour ne pas avoir à me trouver en face de mon ami et lui avouer que je l'avais ruiné, lui et sa fille.

Le brave Carmichael posa sa main sur l'épaule de Carrisford, avec un geste d'encouragement.

— Vous vous êtes enfui parce que votre cerveau était torturé et que vous n'étiez plus qu'à moitié conscient. Si vous n'aviez pas été dans cet état, vous auriez lutté jusqu'au bout. Vous êtes entré ensuite dans un hôpital, on dut vous attacher dans votre lit, en proie à une fièvre cérébrale, qui s'était déclarée deux jours après votre fuite. Rappelez-vous.

Carrisford laissa tomber son front dans ses mains.

— Grand Dieu oui, dit-il, j'étais presque fou d'angoisse et de remords. Il y avait des semaines que je ne dormais plus, et quand je sortais, le soir, il me semblait que j'étais poursuivi par une foule hurlante.

— Ceci n'explique-t-il pas tout ce qui est arrivé ? Comment un homme, à la veille d'une fièvre cérébrale, eût-il pu juger sainement ?

Carrisford secoua la tête.

— Et quand je repris conscience, le pauvre Crewe était mort et enterré, et je ne me rappelais plus rien. Je ne me souvins de l'enfant qu'après des mois et des mois, encore très vaguement.

Il s'arrêta un moment et se passa la main sur le front.

— Cette même impression persiste quand j'essaye de rassembler mes souvenirs. Assurément, Crewe a dû me parler de sa fille et de l'école où il l'avait envoyée. Ne croyez-vous pas ?

— Il peut ne pas vous en avoir parlé d'une façon précise. Il semble même qu'il ne vous a jamais indiqué son vrai nom.

— Il avait l'habitude de la désigner par un terme d'amitié qu'il avait inventé pour elle : 'la petite patronne'. Mais cette maudite mine nous avait fait oublier tout le reste. S'il me parla de cette école, je m'en souviens plus, et ne m'en souviendrai plus jamais.

— Allons, allons, dit Carmichael, nous finirons bien par la retrouver. Continuons à rechercher le couple russe de Mme Pascal. Elle avait la vague idée qu'ils étaient retournés à Moscou. Cette indication nous guidera. J'irai à Moscou !

— Si j'étais en état de voyager, je vous accompagnerais volontiers ; mais je ne puis que rester ici, enveloppé de fourrures, à regarder le feu, dans lequel je crois apercevoir la figure jeune et gaie de Crewe qui me regarde, et semble m'interroger. Je le vois même dans mes rêves et, debout devant moi, il me pose toujours la même question. Et laquelle ? Devinez, Carmichael.

M. Carmichael lui répondit d'une voix assez hésitante :

— Je ne sais pas trop !

— Eh bien, il dit : Tom, mon vieux… Tom… Où est la 'petite patronne' ?

Et saisissant la main de Carmichael qu'il retint :

— Il faut que je puisse lui répondre, dit-il, il le faut ! Aidez-moi à la retrouver, aidez-moi ! »

Tandis que ces paroles s'échangeaient, de l'autre côté du mur, Sara, assise dans sa mansarde, disait à Melchisédech, qui était venu chercher son repas du soir :

« Cela n'a pas été facile aujourd'hui d'être une princesse, mon pauvre Melchisédech. Cela a été plus dur que d'habitude. À mesure qu'il fait plus froid et que les rues deviennent plus boueuses, ma patience est mise à plus rude épreuve. Quand, dans le vestibule, Lavinia se moqua de ma robe crottée, une repartie désobligeante me vint aux lèvres, prompte comme l'éclair, mais je pus la refouler à temps. Je dus me mordre la langue. Quel froid il fait ce soir, Melchisédech ! La nuit est glaciale.

Soudain, elle laissa tomber sa tête dans ses mains, geste qui lui était habituel quand elle était seule.

— Oh papa, murmura-t-elle, comme il y a longtemps que je n'ai pas été appelée 'la petite patronne' ! »

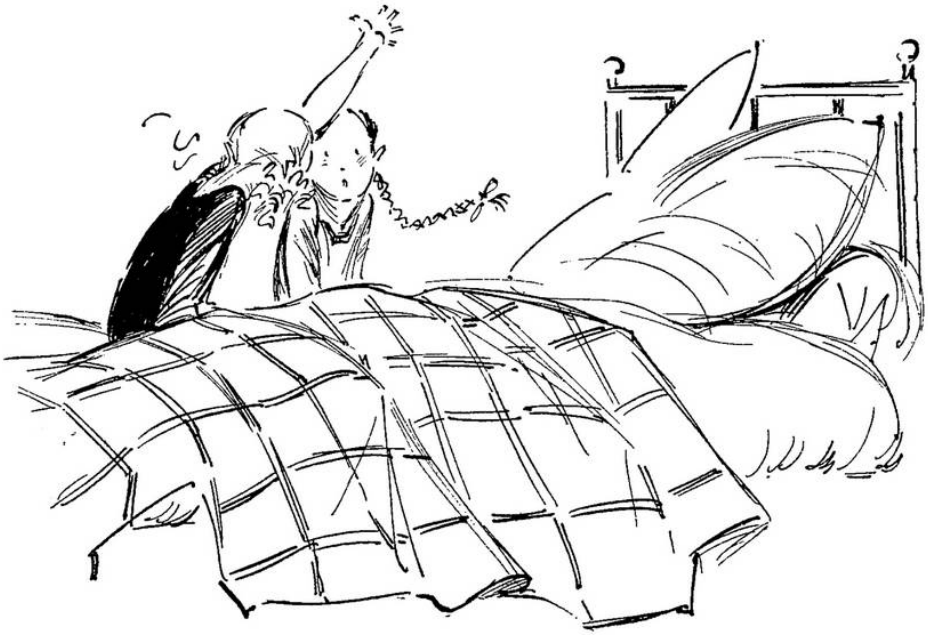
Chapitre 13
Quelqu'un dans la foule

L'hiver fut très rigoureux cette année-là. Sara eut à faire des commissions en pataugeant dans la neige ; et ce fut pire encore au moment où la neige, en fondant, transforma les rues en lacs de boue. D'autres jours, le brouillard était si épais que les rues devaient être éclairées constamment, comme au jour déjà si lointain où une voiture avait traversé Londres contenant Sara se pelotonnant contre l'épaule de son père. Ces jours-là, les fenêtres de la maison de la « Grande Famille » montraient un intérieur particulièrement confortable et avenant ; chez le monsieur indien, elles reflétaient les flammes du foyer et les riches teintes des étoffes d'Orient. La mansarde était d'une tristesse indescriptible. Il n'y avait plus pour Sara ni levers ni couchers de soleil à contempler, et presque plus jamais d'étoiles. Les nuages descendaient à la hauteur de la lucarne et, gris ou bruns, laissaient tomber des torrents de pluie. À quatre heures de l'après-midi, qu'il y eût du brouillard ou non, la nuit tombait. Ce vilain temps rendait plus acariâtres encore les femmes de la cuisine, et on faisait marcher Becky comme une pauvre esclave.

« Si je ne vous avais pas, Mademoiselle, dit Becky d'une voix enrouée, un certain soir qu'elle s'était glissée chez Sara, et s'il n'y avait pas la Bastille, où nous habitons des cellules contiguës, je crois que je ne pourrais plus vivre, car tout cela constitue bien une réalité. La directrice ressemble de plus en plus à un geôlier en chef. Il me semble la voir armée des grosses clefs dont vous m'avez parlé. La cuisinière est un de ses lieutenants. Décrivez-moi encore, Mademoiselle, le passage souterrain que nous avons creusé sous le mur.

— Je vais te parler de choses plus réchauffantes, répondit Sara, qui grelottait ; va chercher ta couverture, je prendrai la mienne, nous nous assiérons sur mon lit et nous serrerons l'une contre l'autre. Je te parlerai des forêts tropicales où vivait le singe du monsieur indien. Quand je le vois assis sur la table, auprès de la fenêtre et

regardant dans la rue, l'air mélancolique, je suis persuadée qu'il pense à sa forêt d'origine, là où il avait l'habitude de vivre et de se suspendre par la queue aux branches des cocotiers. Je me demande qui l'a capturé et s'il a laissé là-bas une famille, qui attendait de lui les noix de coco nécessaires à sa subsistance.



— Oui, c'est vrai, ce récit me réchauffe davantage, avoua Becky avec reconnaissance ; mais même la Bastille me réchauffe, quand c'est vous qui en parlez.

— C'est parce que cela te distrait, dit Sara en s'enveloppant de la couverture de manière à ne laisser paraître que sa tête brune. J'ai remarqué que le plus sûr moyen de ne pas penser à la douleur physique, c'est d'obliger son esprit à s'en détacher.

— Est-ce que vous pouvez y arriver, Mademoiselle ? » demanda Becky en la regardant avec des yeux pleins d'admiration.

Sara fronça les sourcils.

— Je ne réussis pas toujours, répondit-elle avec franchise, mais je crois qu'on pourrait toujours obtenir ce résultat, si on en prenait l'habitude. Je m'y suis exercée dernièrement, et déjà cela me semble moins difficile. Quand tout va de travers, c'est

alors que je m'imagine, de toute ma volonté, que je suis une princesse. Je me répète : 'Je suis une princesse, une princesse du royaume des fées, rien donc ne peut m'atteindre et me faire souffrir'. Tu ne peux pas savoir combien cela m'aide à oublier ! » conclut-elle en riant.

Et certes, ces occasions d'exercer son stoïcisme ne lui manquèrent pas ; mais sa volonté ne fut peut-être jamais plus rudement mise à l'épreuve qu'un certain jour, dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire.

Pendant plusieurs jours, il avait plu sans arrêt. Les rues étaient recouvertes de flaques d'eau glacée, la brume maussade pénétrait partout ; de même que la boue, cette boue gluante de Londres. Et, pour comble de misère, un manteau de brouillard, pesant sur la ville, s'infiltrait dans toutes les maisons.

Les commissions à faire étaient particulièrement longues et fatigantes ce jour-là. Par un temps pareil, elles ne manquaient jamais de l'être. Mais elles le furent à ce point, pour Sara, que ses pauvres vêtements finirent par être trempés. Les vieilles plumes ridicules de son misérable chapeau pendaient lamentablement, et ses pauvres souliers éculés se remplissaient d'eau à chaque pas. Il faut ajouter à cela qu'elle avait le ventre creux, parce que Miss Minchin, en manière de punition, l'avait privée de dîner. Elle avait si froid, si faim, elle était si recrue de fatigue que son visage pâle et douloureux et sa pauvre mine inspiraient de la compassion aux passants bienveillants. Mais elle ne s'en rendait pas compte, avançant vite, forçant son esprit à penser à autre chose. Bien qu'elle y employât tout ce qui lui restait d'énergie, cette fois-ci vraiment la tâche était au-dessus de ses forces. Elle persévéra cependant dans ses efforts et, tandis que l'eau boueuse giclait à travers ses souliers percés et que le vent s'acharnait à lui arracher sa petite jaquette élimée, elle se parlait à elle-même en marchant, mais sans remuer ses lèvres.

« Supposons que j'ai des habits secs, de bons souliers, un manteau épais, des bas de laine, et un confortable parapluie. Supposons encore qu'au moment où j'arrive devant un boulanger, où l'on vend des petits pains chauds, je trouve une

pièce de dix sous qui n'appartient à personne, que j'entre dans la boutique et y achète pour dix sous de ces petits pains, enfin que je les mange tous d'un trait. »

Il arrive parfois que les choses les plus invraisemblables deviennent réalité ! Il en fut ainsi pour Sara en l'occurrence. Elle traversait la rue, au moment de faire une telle supposition.

Pour éviter la boue, elle devait choisir les endroits où poser le pied et regarder par conséquent à terre. Or, au moment où elle atteignait le trottoir opposé, elle aperçut, dans le ruisseau, un objet brillant. C'était une pièce de dix sous, une petite pièce bien souvent foulée aux pieds, mais qui avait encore assez de vie pour briller au milieu de la boue.

En un instant, la petite pièce fut dans sa main.

« Oh ! dit Sara suffoquée de surprise, c'est donc vrai ! »

Et alors, si vous voulez bien m'en croire, lorsqu'elle releva les yeux, elle se trouva en face d'une boulangerie. La boulangère, une brave femme, à la mine réjouie et à l'air maternel, plaçait précisément à son étalage le contenu d'un plateau de petits pains tout chauds et qui venaient de sortir du four : ils étaient dorés, appétissants ! Sara se sentit presque défaillir, à la vue de ces petits pains et à l'odeur exquise qui s'exhalait du sous-sol de la boulangerie. Elle savait qu'elle pouvait disposer sans remords de la petite pièce ramassée dans le ruisseau, car elle y était, sans doute, tombée depuis longtemps, et, au milieu de cette foule qui passait et se bousculait, comment en retrouver le propriétaire ?

« Je vais aller demander à la boulangère si c'est elle qui l'a perdue » se dit-elle sans conviction.

Elle traversa donc le trottoir ; mais, au moment où elle posait le pied sur la marche d'entrée, elle s'arrêta. Elle venait d'apercevoir une pauvre créature, plus misérable encore qu'elle-même, ou plutôt un paquet de guenilles, d'où s'échappaient de petits pieds nus, fouges de froid et souillés de boue. Au-dessus du paquet, une tête ébouriffée et une petite figure sale, trouée de grands yeux enfoncés et creusés par la faim. À cette vue, Sara ressentit une soudaine pitié.

« Elle est plus affamée que moi. »

L'enfant leva les yeux sur Sara et se rangea pour lui permettre de passer. Elle était habituée à laisser tout le monde passer, et savait que si un sergent de ville venait à la découvrir, il lui dirait : « Circulez ! »

Sara serra bien fort dans sa main la petite pièce et eut un moment d'hésitation. Puis, s'adressant à la pauvrette :

« Avez-vous faim ?

L'enfant se recula un peu plus.

— Oh là, là ! Si j'ai faim ! répondit-elle d'une voix enrouée.

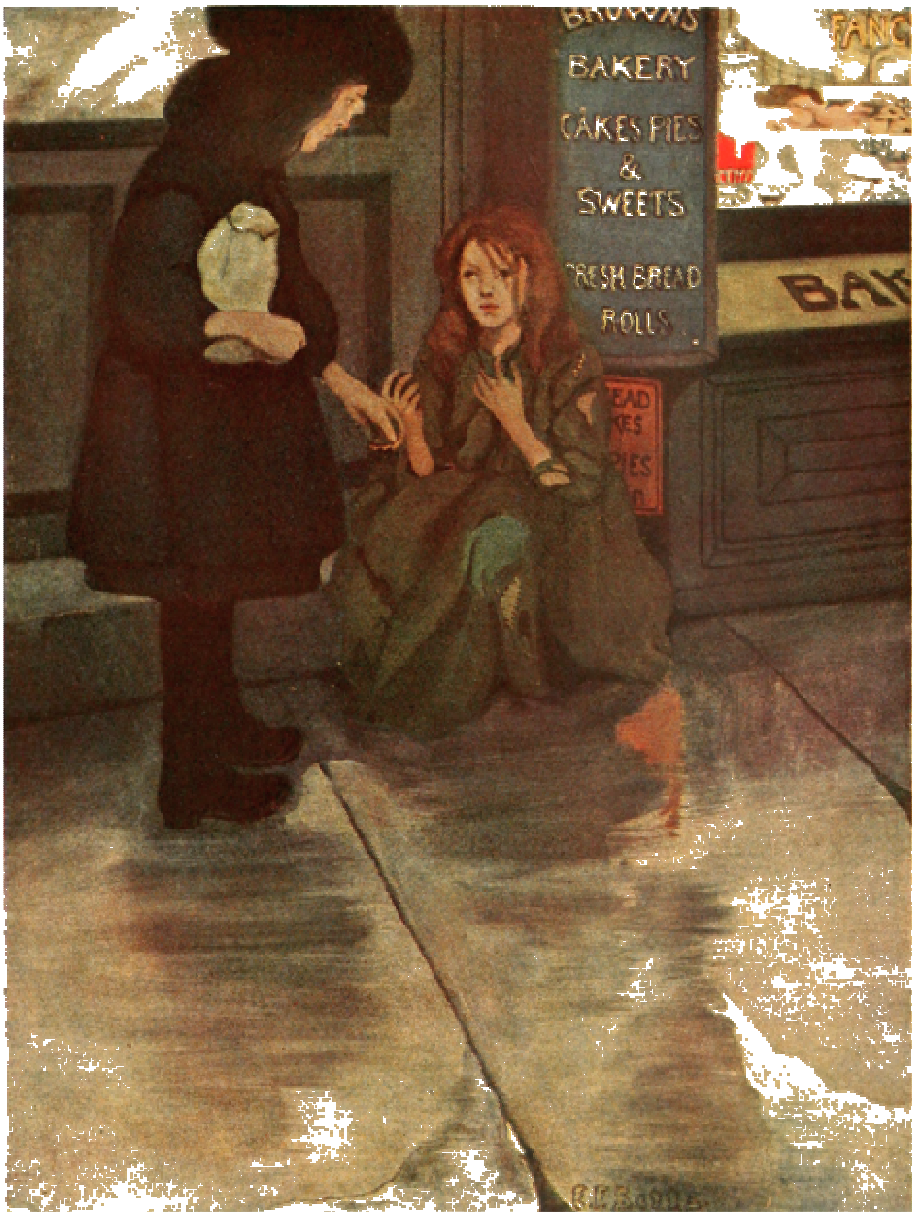
— Est-ce que vous n'avez pas dîné ? » reprit Sara.

D'une voix plus enrouée encore, et en s'écartant davantage :

— Ni dîné, ni déjeuné, ni soupé, ni rien.

— Et depuis quand ?

— Je ne sais pas. On ne m'a rien donné nulle part. J'ai mendié, mais mendié en vain !



À la regarder seulement, Sara se sentait plus affamée et plus faible, mais les mêmes pensées traversaient toujours son imagination et elle continuait à se dire :

— Si j'étais une princesse !... Quand les princesses tombaient dans la misère après avoir été chassées de leurs trônes, elles partageaient toujours avec de plus pauvres et de plus affamés qu'elles. Les petits pains doivent coûter deux sous

chacun. Cinq petits pains, ce sera peu pour deux, mais tout de même mieux que rien…

— Attendez-moi une minute » dit-elle à la petite mendiante.

Elle entra dans la boutique. Il y faisait très bon et on y sentait la délicieuse odeur du pain.

— S'il vous plaît, madame, dit Sara, n'avez-vous pas perdu une pièce de dix sous ?

Et elle lui tendit la petite pièce. La boulangère regarda la pièce et puis l'enfant, son visage si expressif et ses pauvres vêtements, beaux autrefois, mais maintenant si misérables.

— Non, répondit-elle, mon Dieu, non. L'avez-vous trouvée ?

— Oui, dit Sara, dans le ruisseau.

— Gardez-la donc, dit la femme, il y a peut-être une semaine qu'elle y est, et qui peut savoir qui l'a perdue ?

— Je le sais bien, dit Sara, mais j'ai cru devoir vous le demander.

— Il n'y en a pas beaucoup qui en feraient autant, dit la femme d'un air attendri, intéressé et intrigué à la fois. Est-ce que vous voulez acheter quelque chose ?

— Cinq petits pains de deux sous, je vous prie » dit Sara. La femme alla à l'étalage et en mit quelques-uns dans un sac de papier. Sara remarqua qu'elle en mettait six.

— J'en ai demandé cinq, s'il vous plaît, je n'ai que cinquante centimes !

— J'en mets six, pour faire la demi-douzaine, dit la boulangère avec un bon regard. Je suis bien sûre que vous les mangerez une fois ou l'autre. Est-ce que vous n'avez pas faim ?

Les yeux de Sara s'embrumèrent.

— Si, répondit-elle, j'ai très faim, et je vous suis très obligée de votre bonté et… Elle allait ajouter : Il y a une petite fille là dehors qui a encore plus faim que moi…. »

Mais, juste à ce moment-là, deux ou trois clients entrèrent et, comme ils semblaient pressés, Sara ne put que remercier et sortir. La petite mendiante était encore accroupie sur le seuil. Elle était repoussante dans ses haillons, et regardait fixement devant elle, avec une expression hébétée par la souffrance. Sara la vit passer, le revers de sa main calleuse sur son visage pour essuyer des larmes qui coulaient, malgré elle, de ses yeux. Elle murmurait des paroles incohérentes.

Sara ouvrit le sac de papier et en sortit un des petits pains. Ils avaient déjà un peu réchauffé ses mains gelées.

« Tenez, dit-elle en posant le petit pain sur les genoux de la mendiante, voici qui est bon et chaud, mangez-le, et vous n'aurez plus si faim.

L'enfant sursauta et leva les yeux sur Sara, comme si elle avait presque peur de cette chance inespérée. Elle saisit le petit pain et se mit à le dévorer gloutonnement.

— Oh, que c'est bon ! répétait la pauvrette avec ravissement.

Sara prit trois autres petits pains et les lui donna. Ils furent engloutis comme le premier.

— Elle a plus faim que moi » se dit-elle. Mais sa main tremblait en donnant le cinquième.

— Je ne meurs pas de faim, moi » se dit-elle.

Quand Sara la quitta, la petite sauvage affamée était trop occupée à dévorer pour la remercier, en admettant même qu'elle eût appris la politesse. Ce n'était qu'un pauvre petit animal sauvage, qui n'avait pas été apprivoisé.

« Adieu » dit Sara.

Après avoir traversé la rue, elle se retourna. L'enfant avait un petit pain dans chaque main et s'était interrompue de manger pour regarder Sara s'éloigner. Celle-ci lui fit un petit signe d'amitié, auquel l'enfant répondit par un regard étonné en secouant sa tête ébouriffée. Et jusqu'à ce que Sara eût disparu, elle ne la quitta pas des yeux.

Mais la boulangère avait suivi la scène, à travers la fenêtre de sa boutique :

« A-t-on jamais vu ? s'exclama-t-elle. Est-ce que cette petite ne vient pas de donner ses pains à cette mendiante ! Et ce n'est pas parce qu'elle n'en avait pas envie elle-même ! Je voudrais bien savoir pourquoi elle a fait cela. »

Elle resta quelques instants derrière sa fenêtre à réfléchir. Puis sa curiosité l'emporta. Elle ouvrit sa porte et interrogea la petite mendiante.

« Qui vous a donné ces petits pains ?

L'enfant, d'un signe de tête, indiqua la silhouette de Sara qui disparaissait.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Elle m'a demandé si j'avais faim, répondit la petite voix éraillée.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que j'avais très faim !

— Alors elle est entrée acheter les petits pains et vous les a donnés, n'est-ce pas ?

L'enfant fit de la tête un signe affirmatif.

— Combien ?

— Cinq.

— Elle n'en a donc gardé qu'un pour elle ! se dit la boulangère. Elle aurait bien mangé les six… cela se voyait dans ses yeux ! »

Et, suivant du regard la pauvre petite silhouette qui s'éloignait, elle se sentit émue comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps.

« Je regrette qu'elle soit partie si vite. Je lui en aurais donné une douzaine.

Puis, se tournant vers l'enfant :

— Avez-vous encore faim ?

— J'ai toujours faim, répondit-elle, mais cela ne va plus aussi mal que tout à l'heure.

— Entrez » dit la boulangère en ouvrant la porte de sa boutique.

L'enfant se leva et entra, en traînant les pieds. Etre invitée à pénétrer dans un endroit chaud et sentant bon le pain, lui semblait une chose incroyable. Elle ne savait pas ce qui allait lui arriver, et ne s'en préoccupait guère.

« Chauffez-vous, dit la femme, lui montrant un petit feu dans l'arrière-boutique, et, quand vous aurez envie d'un morceau de pain, vous viendrez ici le demander. Je veux bien être pendue si je ne vous le donne pas, en souvenir de cette petite. »

Sara se réconforta un peu avec le petit pain qui lui restait. Il était au moins très chaud, et cela valait mieux que rien. Tout en marchant, elle en grignotait de petits morceaux, pour le faire durer plus longtemps.

« Si c'était un petit pain enchanté, se dit-elle, et si une seule bouchée vous nourrissait autant que tout un dîner ! J'aurais même une indigestion, si je continuais de ce train-là ! »

Il faisait nuit quand elle arriva dans le square. Toutes les maisons étaient éclairées. Les stores n'étaient pas encore baissés chez la « Grande Famille ». Souvent, à cette heure, elle apercevait M. Montmorency assis dans un grand fauteuil avec, autour de lui, un essaim d'enfants, bavardant, riant et se perchant sur les bras du fauteuil ou assis sur ses genoux. Ce soir-là, il était évident qu'il allait partir en

voyage : une voiture, chargée d'une grosse malle, attendait devant la porte. Les enfants bavardaient, sautaient autour de leur père et s'accrochaient à lui. La jolie maman aux joues roses, debout auprès de lui, semblait lui faire ses dernières recommandations. Sara s'arrêta un moment, pour voir le papa soulever les petits et se baisser sur les grands, pour les embrasser tous.

« Je me demande s'il restera longtemps absent. Sa malle est volumineuse. Comme il va leur manquer ! Il me manquera à moi-même, bien qu'il ne soupçonne pas mon existence. »

Quand la porte s'ouvrit, Sara s'éloigna, mais elle eut le temps de voir le voyageur sortir, se détacher sur le fond éclairé de l'antichambre, toujours entouré de ses enfants.

« Est-ce que Moscou sera sous la neige ? demanda la petite Janette.

— Monterez-vous dans une troïka ? demanda un autre. Verrez-vous le tzar ?

— Je vous écrirai tout cela, répondit-il en riant, et je vous enverrai des portraits de moujiks et d'autres souvenirs. Rentrez vite. Il fait si humide ! J'aimerais mieux rester avec vous que d'aller à Moscou. Au revoir, mes chéris ! Portez-vous bien.

Il descendit les marches en courant et sauta dans la voiture.

— Si vous trouvez la petite fille, faites-lui nos amitiés ! cria Guy en s'avançant.

Ils rentrèrent et fermèrent la porte.

— Avez-vous vu passer 'la petite fille qui n'est pas une mendiante' ? dit Janette à Nova. Elle paraissait gelée et trempée, et je l'ai vue qui se retournait pour nous regarder. Maman dit que ses vêtements doivent lui avoir été donnés par quelqu'un de très riche, mais qu'ils sont maintenant complètement hors d'usage. On l'envoie toujours en course, par les temps les plus épouvantables.

Sara traversa le square pour regagner la porte de Miss Minchin. Elle se sentait sans force et transie de froid.

— Qui est cette petite fille qu'il va chercher ? » se demandait-elle en prenant l'escalier de service, son panier serré contre elle et qu'elle trouvait bien lourd.

Pendant ce temps, le papa de la « Grande Famille » se dirigeait vers la gare, en route pour Moscou, où il allait faire tous ses efforts pour retrouver la fille du capitaine Crewe.

Chapitre 14

Ce que Melchisédech vit et entendit.

Le même soir, tandis que Sara était dehors, il se passa un événement extraordinaire dans la mansarde. Melchisédech seul en fut le témoin ; tout d'abord, il eut si peur qu'il se sauva à toutes pattes et se cacha dans son trou. Tout tremblant et frissonnant, il se tint cependant aux aguets pour voir ce qui se passait.

Depuis que Sara avait quitté la mansarde de grand matin, le silence n'y avait été troublé que par le bruit de la pluie fouettant à la vitre et les ardoises. Melchisédech avait trouvé la journée triste, et, quand la pluie s'arrêta de tomber et que le silence régna de nouveau, il décida de sortir de son trou et d'explorer les environs, bien qu'il sût, par expérience, que Sara ne rentrerait pas avant quelque temps. Il venait donc de se promener, en reniflant de tous côtés, et avait même trouvé, avec surprise, une miette échappée de son dernier repas, quand son attention fut attirée par un bruit de pas sur le toit. Il s'arrêta, le cœur battant, pour écouter. Des personnes marchaient, en effet, qui s'approchaient de la lucarne. Celle-ci s'ouvrit mystérieusement : un visage bronzé apparut, et, derrière le premier, un second visage. Deux hommes, avançant avec précaution, se préparaient à entrer dans la chambre. L'un était notre ami Ram Dass, et l'autre le secrétaire du monsieur indien ; mais Melchisédech n'était pas au courant, naturellement. Tout ce qu'il savait, c'est que ces deux hommes venaient troubler le silence et le calme de la mansarde. Il se sauva lestement dans son trou, mourant de peur, car il s'était familiarisé avec Sara, dont il connaissait bien le petit sifflement d'appel si doux et si caressant ; mais jugeait qu'il serait dangereux de rester auprès de ces inconnus. Il se tapit à l'entrée de sa demeure, son petit œil, brillant et inquiet, en arrêt près de l'ouverture. Ce qu'il put saisir de l'entretien des deux hommes, je ne suis pas capable de le dire. Mais, en admettant même qu'il eût tout compris, son étonnement n'en aurait pas été moindre.

Le secrétaire, qui était jeune et agile, se glissa à travers la lucarne, aussi silencieusement que Ram Dass, et il eut le temps d'apercevoir le bout de la queue de Melchisédech qui disparaissait.

« Est-ce un rat ? demanda-t-il à Ram Dass à voix basse.

— Oui, Sahib, répondit Ram Dass du même ton ; il y en a beaucoup sous le plancher.

— Quelle horreur ! Comment cette enfant n'est-elle pas terrifiée ?

Ram Dass fit un geste de la main et sourit respectueusement.

— C'est une petite nature originale et attachante, Sahib, répondit-il, et qui ne ressemble pas aux autres enfants. Je l'observe, sans qu'elle s'en doute. La nuit, souvent, je me glisse jusqu'à sa lucarne pour voir si tout va bien. De ma fenêtre, et sans me montrer, je la vois monter sur sa table, contempler le ciel comme si elle lui adressait la parole. Les moineaux accourent à tire-d'aile à son appel. Dans son isolement, la pauvre petite, qui est l'esclave de toute la maison, a apprivoisé un rat, à qui elle vient demander sympathie et consolation. La directrice de la pension, qui est une femme sans cœur, la traite comme une paria, mais la petite se comporte vis-à-vis d'elle en vraie princesse.

— Vous semblez être très renseigné sur elle, observa le secrétaire.

— Je la suis, à chaque heure de sa vie, répondit Ram Dass ; je sais quand elle sort et quand elle rentre, sa tristesse et ses pauvres joies, et quand elle a froid et quand elle a faim. Je suis au courant de ses veillées laborieuses, des visites que lui font ses amies en secret, et quelle joie elle en éprouve, car les enfants peuvent être heureux même au milieu de la pauvreté. Si elle tombait malade, j'en serais informé et viendrais la soigner, si cela se pouvait.

— Vous êtes bien sûr que personne ne viendra nous surprendre et qu'elle-même ne rentrera pas plus tôt ? Elle serait effrayée, de nous trouver ici, et les intentions du Sahib Carrisford seraient contrariées.

Ram Dass alla, sur la pointe des pieds, à la porte et prêta l'oreille.

— Je suis au courant de ses veillées laborieuses. Personne ne monte ici qu'elle, Sahib. Elle est sortie avec son panier et sera longtemps absente. Je reste ici en faction et vous avertirai à la moindre alerte.

Le secrétaire prit un crayon et un carnet dans sa poche.

— Soyez bien attentif, dit-il, et il commença à faire l'inventaire de la chambre en prenant des notes.

Il alla d'abord au petit lit étroit et tâta le matelas :

— Dur comme une pierre ! Il faudra le changer, en profitant de son absence ; mais nous n'avons pas le temps de le faire ce soir.

Il souleva la couverture et examina l'unique oreiller si plat.

— Le couvre-pieds est sale et usé, la couverture trop mince, les draps rapiécés. Quel lit pour une enfant ! Et dans une maison qui se dit respectable ! Il y a longtemps qu'on n'a pas fait de feu dans cette cheminée.

— Jamais, depuis la première fois que je l'ai vue, dit Ram Dass. La maîtresse de la maison est de celles qui ne se souviennent pas que d'autres peuvent avoir froid.

Le secrétaire prenait rapidement des notes sur son carnet ; il en arracha une page qu'il mit dans sa poche.

— Singulière besogne que la nôtre. Qui en a eu l'initiative ?

Ram Dass s'inclina, comme pour s'excuser.

— La première pensée est de moi ; mais elle était encore vague. J'aime beaucoup cette enfant. Nous sommes des solitaires tous les deux. Un soir de spleen, je me suis approché de sa lucarne et je l'entendis s'entretenir avec ses amies. Elle leur dépeignait, avec des détails précis, ce que cette misérable chambre serait si on y ajoutait un peu de confort. Peu à peu, ses imaginations devenaient réalité à ses yeux, et cela suffisait à lui réchauffer le cœur et à la consoler. Le lendemain, le Sahib étant malade et triste, je lui fis le récit de cette scène pour le distraire. Il s'intéressa à l'enfant, me posa des questions, écoutant avec plaisir ce que je lui racontais d'elle. Finalement, il désira se donner la joie de réaliser son rêve.

— Vous croyez qu'on pourra transformer la pièce pendant son sommeil ? Et si elle s'éveille ? objecta le secrétaire.

Mais il était évident que, quel que fût le plan qu'on adoptât, le secrétaire et son maître y étaient gagnés à l'avance.

— Je puis aller et venir sans faire plus de bruit qu'un chat, et les enfants, même les enfants malheureux, ont le sommeil si profond ! Si quelqu'un me passait les objets à travers la fenêtre, je pourrais tout disposer, sans même qu'elle se retournât dans son lit. À son réveil, elle croira qu'un magicien est venu pendant qu'elle dormait.

Il eut un sourire heureux, que lui rendit le secrétaire.

— Oui, ce sera comme une histoire des Mille et une nuits. »

Il fallait avoir une imagination d'Oriental pour avoir cette idée, qui n'aurait jamais germé dans les brouillards de Londres.

À la grande satisfaction de Melchisédech, qui n'augurait rien de bon de ces pourparlers et de ces allées et venues, ils se préparèrent au départ. Le jeune

secrétaire prit encore des notes au sujet du parquet, du foyer, du tabouret bancal, de la vieille table. Il passa sa main sur les murs et constata avec plaisir que des clous y étaient enfoncés çà et là.

« On pourra y suspendre des objets, dit-il.

Ram Dass sourit malicieusement.

— C'est moi qui suis venu les planter hier, pendant son absence.

Le jeune secrétaire remit son carnet dans sa poche, et jeta un dernier coup d'œil autour de lui.

— Il me semble que nous avons fini et que nous pouvons partir. Le Sahib a un cœur excellent, c'est bien regrettable qu'il n'ait pas retrouvé l'enfant perdue !

— S'il la retrouvait, renchérit Ram Dass, les forces lui reviendraient. »

Puis ils se glissèrent hors de la lucarne, aussi silencieusement qu'ils y étaient entrés.

Melchisédech, après s'être assuré de leur départ, éprouva un immense soulagement. Il sortit de son trou et fureta partout, dans l'espoir que même des êtres aussi effrayants eussent pu laisser tomber de leurs poches des choses bonnes à manger.

Chapitre 15
Magie dans la mansarde

En passant devant la maison voisine, Sara avait aperçu Ram Dass qui fermait les volets, mais elle avait eu le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

« Voilà longtemps que je ne vois plus que de l'extérieur une pièce confortable et bien meublée » pensa-t-elle.

Un bon feu y brillait, auprès duquel le Monsieur indien était assis, paraissant aussi seul et malheureux que de coutume.

« Pauvre monsieur ! se dit Sara, à quoi peut-il bien penser ? »

Et voici quelles étaient à ce moment les réflexions du monsieur en question :

« En admettant même que Carmichael réussisse à retrouver cette famille de Moscou, il peut se faire que la petite fille ne soit pas celle que je cherche. Et alors quelles autres démarches pourrai-je bien encore tenter ? »

En rentrant, Sara rencontra Miss Minchin qui était descendue pour gronder la cuisinière.

« D'où venez-vous à cette heure-ci ? Vous êtes restée dehors bien longtemps.

— Il fait si mauvais temps et il y a tant de boue dans les rues ! répondit Sara. J'avançais difficilement à cause de mes souliers troués, qui glissaient à chaque pas.

— N'inventez pas des excuses et des mensonges » dit Miss Minchin.

Lorsque Sara s'approcha de la cuisinière, celle-ci, rendue furieuse par la semonce qu'elle avait reçue, fut enchantée de déverser sa rage sur la pauvre petite.

« Vous auriez bien dû rester dehors toute la nuit ! lui dit-elle méchamment.

Sara, pour toute réponse, se contenta de déposer sur la table ce qu'elle avait acheté.

— Voici mes achats.

La cuisinière les examina en grognant.

— Je voudrais bien quelque chose à manger, ajouta Sara timidement.

— L'heure du thé est passée, il n'y en a plus. Est-ce que vous vous imaginiez que j'allais le garder au chaud pour vous ?

Sara resta interdite

— C'est que je n'ai pas déjeuné, dit-elle à voix très basse, de peur qu'elle ne tremblât.

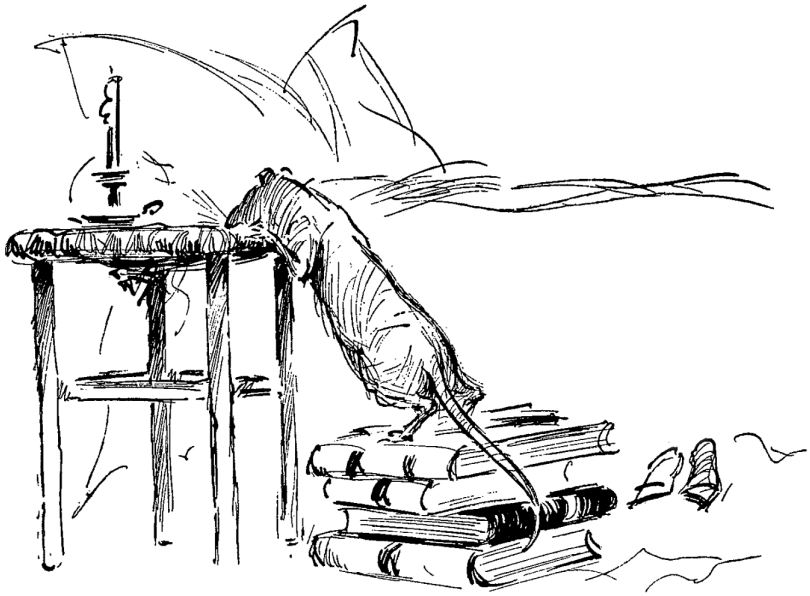
— Il y a du pain à l'office, c'est tout ce qu'on vous donnera, à cette heure-ci. »

Sara, docilement, alla chercher du pain. Il était rassis, dur et sec. Ce soir-là, il fut particulièrement pénible pour la pauvre enfant de gravir les nombreuses marches qui conduisaient à sa mansarde. Il lui sembla même qu'elle n'arriverait jamais au bout. Elle fut obligée de s'arrêter plusieurs fois, pour reprendre haleine. Quand elle atteignit le dernier palier, elle fut heureuse de voir une lueur filtrer sous sa porte, ce qui signifiait qu'Ermengarde avait trouvé le moyen de monter lui faire une visite. Elle en fut réconfortée, car la seule présence de la bonne Ermengarde, enveloppée dans son châle rouge, réchauffait un peu l'atmosphère.

Ermengarde était en effet là, quand Sara ouvrit la porte, assise au beau milieu du lit, les pieds ramenés prudemment sous elle. Elle ne s'était jamais liée intimement avec Melchisédech et sa petite famille. Elle s'amusait à le regarder de loin. Mais, cette fois, Melchisédech s'était montré un peu trop entreprenant. Ne s'était-il pas avisé, à un certain moment, de s'asseoir sur son petit arrière-train, tout en la regardant et en reniflant ! Ermengarde n'avait pu retenir un cri de frayeur.

« Oh Sara, s'écria-t-elle, quelle chance que tu arrives enfin !

— Melchy ne cesse de renifler dans ma direction. J'ai essayé de le faire rentrer dans son trou, mais inutilement. Je l'aime bien, tu sais, mais il me fait un peu peur. Crois-tu qu'il pourrait sauter sur moi ?



— Tu n'as rien à craindre, répondit Sara.

Ermengarde, à ce moment, remarqua la pâleur de son amie.

— Tu as l'air bien fatiguée, Sara.

— Oui, je le suis en effet, dit Sara, se laissant tomber sur le tabouret. Oh, voilà Melchisédech, le pauvre chéri, qui vient réclamer son dîner. »

Melchisédech était sorti de son trou, ayant reconnu les pas de Sara. Il s'avançait d'un air engageant et plein d'espoir. Sara mit la main dans sa poche, qu'elle retourna, puis secouant la tête :

— Je regrette bien, dit-elle, il ne me reste pas une miette. Rentre chez toi, Melchisédech, et préviens ta femme. La cuisinière et Miss Minchin étaient si en colère que je t'ai tout à fait oublié.

Melchisédech parut comprendre et rentra chez lui, la queue basse, résigné.

— Je n'espérais pas te voir ce soir, Ermie, dit Sara.

— Miss Amelia est allée passer la nuit chez sa vieille tante, expliqua Ermengarde ; en son absence personne ne surveille les dortoirs quand nous sommes couchées. Si je le voulais, je pourrais rester ici toute la nuit.

Elle montra du doigt sur la table une pile de livres qu'elle avait apportés, et dit d'un air découragé :

— Papa m'a envoyé quelques livres, les voilà.

Sara, l'air ravi, courut à la table et, prenant un volume, elle le feuilleta rapidement. Pour un instant, elle en oublia ses misères.

— Oh, s'écria-t-elle, quelle chance ! L'histoire de la Révolution française par Carlyle. Il y a longtemps que je désirais lire ce livre.

— Oh, pas moi ! Et papa sera furieux si je ne le lis pas. Il s'attend à ce que je le sache presque par cœur, quand je viendrai en vacances. Que faire ?

Sara s'arrêta de feuilleter le livre.

— Voici ce que je te propose. Si tu veux bien me prêter ces volumes, je les lirai et je te raconterai ensuite ce qu'ils contiennent, d'une telle manière que tu t'en souviendras.

— Bonté divine ! s'écria Ermengarde, est-ce possible ?

— J'en suis sûre, répondit Sara, les petites se souviennent toujours de ce que je leur apprends.

— Sara, dit Ermengarde, le visage illuminé d'espoir, si tu réussis vraiment à me mettre tout cela dans la tête, je te… je te donnerai n'importe quoi !

— Tout ce que je te demande, c'est de me prêter ces livres dont j'ai grande envie.

— Prends-les, dit Ermengarde, je voudrais bien aussi en avoir envie, mais c'est tout le contraire. Je ne suis pas intelligente, alors que mon père l'est, et il ne peut admettre que je ne le sois pas comme lui.

Sara feuilletait tous les livres l'un après l'autre.

— Qu'est-ce que tu vas dire à ton père ?

Un léger doute se faisait jour dans son esprit.

— Je ne lui dirai rien. Il croira que je les ai lus.

Sara secoua la tête.

— Ce serait presque mentir, et les mensonges, vois-tu, Ermengarde, ce n'est pas seulement mal, c'est pire, cela vous dégrade. Il me semble, quant à moi, que je serais capable de commettre un acte répréhensible dans un accès de fureur : je pourrais tuer Miss Minchin, par exemple, quand elle me maltraite, mais une action dégradante, j'en serais incapable. Pourquoi ne dirais-tu pas à ton père que c'est moi qui les ai lus ?

— Mais il désire que je les lise, moi, répondit Ermengarde, un peu découragée par ce nouveau point de vue.

— Ce qu'il veut, c'est que tu en connaisses le contenu, et si je trouve le moyen de te le faire retenir, je suis persuadée qu'il sera très satisfait.

— Pourvu que j'apprenne quelque chose, il sera content de moi, dit Ermengarde tristement ; peu lui importe comment je l'ai appris.

— Ce n'est pas ta faute si… commença Sara, mais elle s'arrêta bien vite.

Elle avait failli dire :

— Ce n'est pas ta faute si tu es stupide.

— Si quoi ? demanda Ermengarde.

— Si tu as de la difficulté à apprendre. On peut ou on ne peut pas, et on n'en est pas responsable. »

Elle avait toujours à cœur de ne pas froisser Ermengarde, et de ne pas lui faire sentir trop fortement son infériorité. En regardant cette bonne et ronde figure, il lui vint à l'esprit une de ses pensées toujours au-dessus de son âge.

« Ce n'est pas tout d'être bien douée. Être bon a plus d'importance dans nos rapports avec les autres. Si Miss Minchin était très savante, sans cesser d'être méchante, elle n'en serait pas moins un être insupportable, et que tout le monde détesterait. Il y a beaucoup de gens intelligents qui ont fait du mal. Ainsi Robespierre…

Elle s'arrêta devant l'attitude ahurie d'Ermengarde.

— Tu ne te souviens pas de lui ? Je t'en ai parlé, il n'y a pas longtemps. Tu as dû l'oublier.

— Oh ! Je ne peux pas me souvenir de tout, confessa Ermengarde.

— Eh bien, attends une minute, que j'ôte mes vêtements mouillés, et je te raconterai toute l'histoire à nouveau. »

Sara suspendit son chapeau et son manteau à un clou, et changea ses souliers mouillés contre de vieilles pantoufles. Puis elle sauta sur le lit, s'enroula dans le couvre-pieds et s'assit, les bras autour des genoux.

« Et maintenant, écoute ! » dit-elle.

Elle se plongea alors dans les souvenirs sanglants de la Révolution française. Les yeux d'Ermengarde s'écarquillaient de frayeur, et elle était haletante d'émotion. Mais elle trouvait aussi un certain charme au récit de ces histoires terrifiantes ; il était à présumer qu'elle n'oublierait plus Robespierre de sitôt et que sa mémoire ne défaillirait pas en racontant l'épisode relatif à la princesse de Lamballe.

« Tu sais qu'on promena sa tête au bout d'une pique, et qu'une foule hideuse dansait autour, poursuivait Sara. Elle avait de beaux cheveux blonds, flottants. Quand je pense à elle, je ne me l'imagine jamais vivante, mais je vois toujours cette tête dominant la populace hurlante.

Il fut convenu entre elles que M. St. John serait mis au courant de leur petit plan et que les livres resteraient dans la mansarde.

— Et maintenant, bavardons un peu, dit Sara. Comment cela marche-t-il, en cours de français ?

— Beaucoup mieux depuis ma dernière visite, où tu m'as expliqué les conjugaisons. Miss Minchin n'en revenait pas de me voir si bien réussir mes exercices.

Sara ne put s'empêcher de rire.

— Elle ne comprend pas non plus comment Lottie résout si facilement ses problèmes. C'est parce qu'elle monte aussi et que je l'aide. Cette mansarde serait habitable… si elle n'était pas si laide » ajouta-t-elle en riant.

Ermengarde, à la vérité, n'avait pas idée à quel point la vie pouvait être intolérable dans la mansarde, car elle n'avait pas l'imagination très vive. Les rares fois qu'elle y montait, elle n'en voyait que le côté séduisant, grâce aux histoires et aux inventions de Sara, qui l'embellissaient.

Ses visites se paraient du charme de l'aventure. D'autant plus que Sara, bien qu'elle fût souvent pâle et qu'elle eût beaucoup maigri, avait l'âme trop fière pour jamais se plaindre. Elle n'avouait pas que parfois la faim la tenaillait, comme ce soir-là en particulier. Elle était parvenue à cet âge où les enfants grandissent vite ; en

outre, ses courses perpétuelles lui donnaient un grand appétit ; il lui eût fallu des repas abondants, réguliers et sains, alors qu'elle n'était nourrie que d'aliments de mauvaise qualité, avalés à la hâte et à n'importe quelle heure, suivant les caprices de la cuisinière. Il lui fallait donc s'habituer à certains tiraillements ressentis par son jeune estomac. Elle s'en consolait en se disant :

« Les soldats doivent en éprouver de semblables, à la suite d'une marche longue et épuisante. » Elle aimait le son de cette phrase : *une marche longue et épuisante*, qui lui donnait l'impression d'être un soldat elle-même… À d'autres moments, elle se figurait être une hôtesse recevant des invités dans sa mansarde. « Si j'habitais un château, et qu'Ermengarde vînt me voir sur une blanche haquenée, accompagnée d'une escorte de chevaliers caracolant autour d'elle, pennons flottant au vent, je ferais lever le pont-levis, au moment où j'entendrais les clairons sonner, et descendrais pour la recevoir. Des festins seraient servis dans la salle des fêtes, et je ferais venir des ménestrels, pour chanter, jouer et conter de hauts faits. Quand Ermengarde vient dans ma mansarde, à défaut de festins, je dois lui raconter des histoires qui l'amusent, sans l'attrister de tous mes ennuis. Il est bien probable que les pauvres châtelaines en agissaient ainsi avec leurs hôtes en temps de famine, après le pillage de leurs terres. » Et Sara devenait une fière et courageuse petite châtelaine ; tout ce qu'elle pouvait donner, elle le donnait généreusement à ses hôtes : ses rêves, ses visions, tout ce qui constituait sa joie et son réconfort.

C'est ainsi que, pendant qu'elles bavardaient, Ermengarde était loin de se douter des souffrances que la faim causait à Sara, jusqu'à se demander même si elles ne l'empêcheraient pas de dormir.

« Je voudrais bien être aussi svelte que toi, Sara, dit Ermengarde à brûle-pourpoint. Il me semble que tu es plus mince qu'autrefois. Tes yeux sont plus grands. Vois comme les os de ton coude sont pointus.

Sara baissa sa manche qui s'était relevée.

— J'ai toujours été maigre, répondit-elle bravement, et j'ai toujours eu de grands yeux verts.

— Je les aime beaucoup, tes yeux, dit Ermengarde, les regardant avec affection et admiration. Ils ont un regard si lointain ! Ils sont verts, bien qu'ils paraissent généralement noirs.

— Ce sont des yeux de chat, dit Sara en riant, mais je ne peux pas, comme les chats, voir dans l'obscurité. J'ai bien essayé, mais sans succès. »

À ce moment, un visage bronzé apparut à la fenêtre de la mansarde, mais l'une et l'autre lui tournaient le dos. Il disparut aussi vite et aussi silencieusement qu'il était venu. Mais Sara, qui avait l'ouïe très fine, se retourna et porta les yeux vers le toit, car ce n'était pas là un bruit qui lui fût familier.

« Ce n'est pas Melchisédech.

— Quoi ? dit Ermengarde, un peu effrayée.

— N'as-tu rien entendu ?

— Non, murmura Ermengarde, et toi ?

— Il m'a semblé entendre quelque chose qui glissait doucement sur le toit.

— Ce sont peut-être des voleurs ?

— Non, dit Sara gaiement, il n'y a rien à voler ici. »

Mais elle s'interrompit tout à coup, car elle venait d'entendre au bas de l'escalier les éclats de la voix furieuse de Miss Minchin. Sara sauta au bas de son lit et souffla la bougie.

« Elle gronde Becky, dit-elle à demi-voix dans l'obscurité, et la fait pleurer.

— Est-ce qu'elle va entrer ici ? demanda Ermengarde, affolée.

— Non, elle croira que je suis couchée. Ne bouge pas. » Miss Minchin ne montait en effet que rarement dans les combles. Sara croyait se souvenir de ne l'y avoir vue qu'une seule fois. Mais elle était si furieuse qu'elle en était déjà presque à moitié chemin, poursuivant la pauvre Becky de ses invectives.

« Vous êtes une enfant malhonnête ! Une voleuse ! La cuisinière se plaint qu'il y a souvent des choses qui disparaissent.

— Ce n'est pas moi, Madame, disait Becky en sanglotant.

— Vous méritez d'aller en prison. Voler la moitié d'un pâté !

— Ce n'est pas moi ! J'avais assez faim pour en manger un tout entier, mais je n'y ai pas touché. »

La colère et l'effort qu'elle avait dû faire pour monter l'escalier avaient mis Miss Minchin hors d'haleine. Ce fameux pâté avait été mis en réserve pour son souper particulier. On l'entendit gifler Becky.

« Assez de mensonges, allez à l'instant dans votre chambre. »

Ermengarde et Sara entendirent ensuite la fuite précipitée de Becky, se hâtant vers sa chambre, claquant la porte et se jetant sur son lit.

« J'aurais pu en manger deux, sanglotait la pauvre Becky dans son oreiller, et je n'en ai pas pris une bouchée. C'est la cuisinière qui l'a donné à son ami, le sergent de ville. »

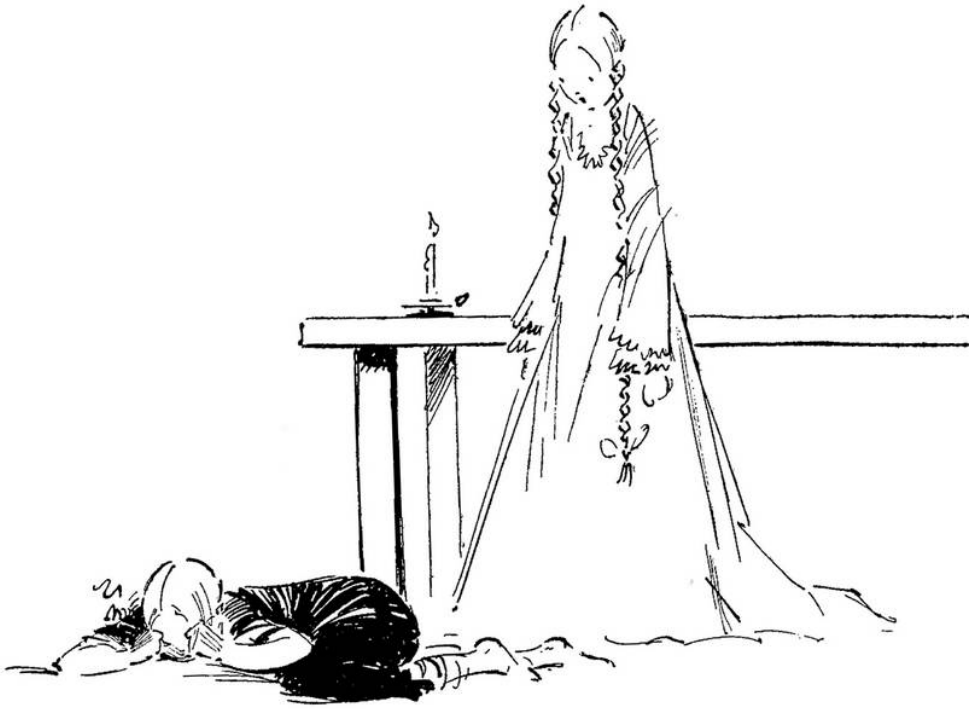
Sara serrait ses petites dents, brandissait les poings. Elle avait peine à maîtriser son indignation, mais n'osait bouger, avant que Miss Minchin ne fût redescendue, et que tout fût rentré dans le silence.

« Quelle méchante créature ! s'écria Sara indignée. La cuisinière accuse Becky de ses propres détournements, car ce n'est pas Becky la coupable ! Elle a quelquefois si faim qu'elle mange des croûtes qu'on a jetées. »

Et, couvrant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots convulsifs. Ermengarde, devant ce fait insolite, fut terrifiée. Sara qui pleurait ! L'impassible Sara ! Cela semblait dénoter quelque chose d'extraordinaire, un état d'âme tout à fait inconnu. Serait-ce possible ?... Une idée effarante germa brusquement dans son esprit lent, mais plein de bonté. Dans l'obscurité, elle se dirigea à tâtons vers, la table, trouva les allumettes, alluma la bougie et contempla Sara avec des yeux angoissés.

« Sara, dit-elle d'une voix timide et presque tremblante. As-tu… As-tu… tu ne t'es jamais plainte, je ne veux pas être indiscrète, … as-tu jamais faim ? »

C'en était trop.



— Si, dit Sara, ne contenant plus son émotion, j'ai faim ! Il me semble qu'en ce moment je pourrais dévorer n'importe quoi ! Et c'est encore plus dur à supporter quand j'entends Becky pleurer ; car elle souffre plus encore de la faim que moi !

Ermengarde était bouleversée.

— Et je ne m'en suis jamais doutée !

— Je te le cachais soigneusement. Je ne voulais pas te donner l'impression que j'étais une mendiante, bien que je sache que j'en ai l'air !

— Oh, non ! Tes vêtements sont un peu singuliers, mais tu ne pourrais jamais ressembler à une mendiante !

— Un petit garçon m'a donné, un jour, une pièce de dix sous, par charité, dit Sara, la voici : et elle montra le ruban attaché à son cou ; il ne me l'aurait pas donnée, sa pièce de Noël, si je ne lui avais pas fait pitié.

La vue de la petite pièce leur fit du bien à toutes les deux. Elles se mirent à rire, au milieu de leurs larmes.

— Qui était ce petit garçon ? demanda Ermengarde, en regardant la petite pièce comme si ce n'était pas une pièce ordinaire.

— Un amour de petit garçon ; il partait pour une fête ; c'est un des enfants de la 'Grande Famille', celui qui a de bonnes grosses jambes, celui que j'appelle Guy. Je suppose que sa chambre était encombrée de cadeaux de Noël, de boîtes de bonbons et autres bonnes choses, et qu'il pensait que moi je n'avais rien reçu.

Ermengarde fit un petit saut en arrière. Aux derniers mots de Sara, elle eut une inspiration soudaine.

— Oh, Sara ! Que je suis stupide de n'y avoir pas pensé plus tôt !

— À quoi ?

— À quelque chose de merveilleux. Aujourd'hui même, la plus gentille de mes tantes m'a envoyé un paquet rempli de bonnes choses. Je n'y ai pas touché, j'avais tant mangé d'entremets au déjeuner, et j'étais si ennuyée des livres que m'adressait papa ! Il y a, continua-t-elle précipitamment : des petits pâtés, des gâteaux, des tartes aux confitures, des brioches, et des oranges, du sirop de groseilles, des figues et du chocolat. Je vais descendre tout doucement dans ma chambre, et rapporter tout cela bien vite. Nous le mangerons ensemble tout de suite.

Sara faillit tomber à la renverse. Quand on meurt presque de faim, le seul mot de nourriture produit parfois de singulières réactions. Elle empoigna le bras d'Ermengarde :

— Tu crois vraiment que vous pourrais le faire ?

— Mais oui, répondit Ermengarde ; et, ouvrant la porte avec précaution, elle passa la tête et écouta. Les lumières sont éteintes. Tout le monde est couché, je puis me risquer, personne n'entendra.

C'était si délicieux qu'elles se prirent les mains. Les yeux de Sara s'illuminèrent soudain.

— Ermie, imaginons que c'est une réception, et invitons la prisonnière de la cellule d'à côté, je t'en prie ! Frappons contre le mur. Le geôlier n'entendra pas.

On entendait Becky encore pleurer, mais plus doucement. Sara frappa quatre coups.

— Ceci signifie : viens chez moi, par le passage secret, sous le mur, j'ai quelque chose à te dire.

Cinq petits coups rapides lui répondirent.

— Elle arrive, dit Sara.

Et, presque aussitôt, la porte de la mansarde s'ouvrit, livrant passage à Becky, les yeux rouges et le bonnet de travers. Elle aperçut Ermengarde et se mit à frotter sa figure avec son tablier.

— Ne fais pas attention à moi, lui recommanda gentiment Ermengarde.

— Miss Ermengarde t'a invitée, dit Sara, car elle va nous monter une boîte de bonnes choses ici.

Le bonnet de Becky faillit tomber, tant elle mit de vivacité à répondre :

— À manger, Mademoiselle ? Des bonnes choses à manger ?

— Oui, répondit Sara, et nous allons nous imaginer que c'est une réception.

— Vous mangerez aussi longtemps que vous aurez faim, ajouta Ermengarde. J'y vais tout de suite. »

Elle était si pressée qu'en sortant sur la pointe des pieds, elle laissa tomber par mégarde son châle rouge, et personne ne s'en aperçut. Becky était toute au bonheur de ce qui venait de lui arriver.

— Oh, Mademoiselle, je sais que c'est vous qui lui avez demandé de m'inviter. J'ai envie de pleurer, rien que d'y penser, dit-elle en la regardant avez adoration. »

Mais dans les yeux de Sara, la lueur d'autrefois s'était mise à briller, et à transformer le monde autour d'elle. Ici la mansarde, dehors la nuit glaciale, le souvenir de l'affreuse soirée passée à marcher par les rues boueuses, la petite mendiante au regard de détresse…

Et tout à coup cette joyeuse surprise leur arrivant comme par un coup de baguette magique. Elle eut un sourire confiant :

« D'une manière ou d'une autre, il arrive toujours quelque événement avant que les choses ne se gâtent complètement ! Nous en avons encore la preuve ce soir. Si je pouvais seulement me souvenir que le pire n'arrive jamais !

Puis, secouant Becky affectueusement :

— Allons, il ne faut pas pleurer ! Dépêchons-nous de mettre le couvert !

— Mettre le couvert, dit Becky en regardant autour d'elle, et avec quoi ?

Sara parcourut également des yeux sa mansarde.

— Et en effet, avec quoi ? répondit-elle, riant à moitié.

À ce moment, elle bondit sur le châle rouge d'Ermengarde, qui était resté à terre.

— Ah ! Voilà notre affaire. Je suis sûre que ce sera égal à Ermengarde si nous nous en servons comme de nappe. Il fera si bien !

Elles recouvrirent donc la vieille table du châle. Le rouge est une couleur vive et gaie. La chambre en parut toute réchauffée.

— Comme un tapis rouge recouvrant le plancher ferait bon effet, aussi ! s'écria Sara. Imaginons qu'il y en a un. Qu'il est doux et épais ! dit-elle avec un petit rire dont Becky connaissait la signification. Et elle marchait avec précaution, comme si elle foulait aux pieds un vrai tapis. Becky regardait Sara avec un air ravi et sérieux à la fois.

— Que manque-t-il encore ?

Et Sara resta immobile, les mains sur les yeux.

— Il me viendra une idée, si je réfléchis un moment. La puissance magique me l'inspirera. »

C'était une de ses idées fixes que les pensées voltigent autour de nous, et n'attendent que notre appel pour pénétrer dans notre esprit. Becky avait l'habitude, et savait, pour en avoir été déjà la spectatrice admirative, que Sara ne tarderait pas à montrer un visage illuminé et joyeux. Il en fut ainsi encore cette fois :

« Ça y est, j'ai trouvé. Il faut que j'aille fouiller dans la vieille malle que je possédais quand j'étais princesse. »

Elle s'agenouilla devant la malle, qui avait été placée là, non pour sa commodité personnelle, mais parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs. On n'y avait rien laissé que des choses sans valeur. Mais Sara savait qu'elle y trouverait ce qu'elle cherchait, avec l'aide de la *puissance magique*. Elle se saisit d'un petit paquet, d'apparence insignifiante, mais que Sara avait gardé comme une relique. Il contenait une douzaine de petits mouchoirs blancs. Elle les prit avec joie, les plia et les disposa sur le châle rouge, de manière à faire ressortir leurs bords de dentelle.

« Voici les assiettes. C'est de la vaisselle d'or, et voici les serviettes richement brodées par des religieuses d'un couvent, en Espagne.

— Vraiment, Mademoiselle ! s'extasia Becky, enchantée de ce détail.

— Il faut nous le persuader. Avec un peu de volonté, tu y arriveras.

— Oui, Mademoiselle, répondit docilement Becky. Quelques instants plus tard, Sara eut la surprise de voir Becky, les yeux fermés, faisant des contorsions et des grimaces ; les mains rigides pendant de chaque côté de son corps, elle semblait faire effort pour soulever un poids énorme.

— Qu'est-ce qu'il y a, Becky ? Tu es malade ?

Becky rouvrit les yeux et sursauta.

— J'étais en train d'essayer de voir ce que vous voyez, répondit-elle d'un ton penaud. J'y ai presque réussi ! Mais c'est bien difficile !

— Oui, peut-être parce que tu n'y es pas habituée, dit Sara avec sympathie. Cela viendra avec le temps. Je te décrirai toutes les merveilles que je verrai.

D'un vieux chapeau d'été déniché au fond de la malle, elle arracha la guirlande de fleurs :

— Voici la corbeille pour la fête, dit-elle cérémonieusement, elle embaume l'air. Tiens, Becky, prends ce verre à dents sur la toilette, et aussi le porte-savon !

Becky lui tendit ces deux objets avec précaution.

— Et maintenant en quoi sont-ils ? demanda-t-elle. On jurerait que c'est du simple verre et de la vulgaire faïence, mais moi je sais bien qu'ils se sont transformés en une matière beaucoup plus précieuse.

— Ceci c'est un flacon de cristal gravé, dit Sara en disposant les fleurs de la guirlande autour du verre. Et cela, – elle remplit de roses le porte-savon –, c'est de l'albâtre le plus pur, incrusté de pierres précieuses.

Elle caressa ces objets, tandis qu'un sourire heureux errait sur ses lèvres et la faisait ressembler à une créature de rêve.

— Mon Dieu ! Que c'est joli ! murmura Becky.

— Il nous faudrait encore quelques coupes pour les bonbons. J'y suis ! »

Et elle se précipita de nouveau vers la malle. Elle en retira une simple pelote de laine à tricoter, enveloppée de papier de soie rouge et blanc. Ce papier fut bien vite transformé en petits plats, et ce qu'il en resta fut drapé autour du bougeoir qui devait illuminer la fête. Seule la baguette d'une fée eût pu faire de tout cela autre chose qu'une vieille table couverte d'un châle rouge et de vieilleries innommables. Mais Sara se recula pour juger de l'effet et parut pleinement satisfaite. Quant à Becky, après avoir admiré, elle demanda d'une voix sérieuse :

« Et ceci ? Elle montrait la mansarde. Est-ce toujours la Bastille ?

— Oh non, dit Sara, c'est une salle de fêtes !

— Et qu'est-ce que cela, Mademoiselle ?

— Une salle de fêtes, dit Sara, c'est une immense pièce où on donne des festins. Le plafond est voûté, et il y a une tribune pour les ménestrels, et une immense cheminée où flambent des chênes entiers ; la salle est illuminée de flambeaux de cire qui scintillent de tous côtés.

— Oh vrai ! » s'écria Becky, et elle se retourna pour contempler les splendeurs qui l'environnaient avec un émerveillement effaré.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Ermengarde entra, succombant presque sous le poids de son panier. Elle recula d'un pas, en poussant un cri joyeux, à la vue de ce spectacle inattendu : laisser dehors le froid et la nuit et se trouver soudain devant une table dressée comme pour une fête, recouverte d'un tapis rouge, ornée de dentelles blanches et enguirlandée de fleurs.

« Oh Sara, tu es la petite fille la plus ingénieuse que je connaisse !

— N'est-ce pas, que c'est gentil ? dit Sara. J'ai trouvé tout cela dans ma vieille malle et, grâce à mon imagination, j'en ai fait quelque chose.

— Mais, Mademoiselle, interrompit Becky, attendez qu'elle vous raconte ce que ces choses représentent. Elles ne sont pas simplement ce que… Oh, Mademoiselle Sara, expliquez-le-lui ! »

Et Sara réussit à convaincre Ermengarde que ce qu'elle lui décrivait était une réalité : la vaisselle d'or, les voûtes immenses, les flambeaux de cire qui illuminaient, les arbres qui pétillaient ! Et pendant ce temps les gâteaux, les fruits, les bonbons, le sirop sortaient du paquet d'Ermengarde : le festin prenait une apparence de plus en plus réelle et splendide !

« C'est vraiment une belle fête ! s'écria Ermengarde.

— Une table royale ! renchérit Becky.

Ermengarde saisit la balle au bond :

— C'est une idée excellente ! Imagine, Sara, que tu es une princesse, et que tu donnes une fête royale.

— Mais c'est *toi* qui reçois ! C'est toi qui dois être la princesse, et nous, tes dames d'honneur.

— Oh non, pas moi ! répondit Ermengarde. Je suis trop grosse, et je ne saurais tenir ce rôle. Il faut que tu sois la princesse !

— Eh bien, si tu le veux.

Tout à coup, Sara eut une nouvelle idée :

— Il y a des tas de papiers et de débris dans la cheminée ; allumons tout cela, nous aurons une belle flambée, et cela nous fera l'effet d'un vrai feu pendant quelques minutes.

Sitôt dit, sitôt fait, et une grande flamme illumina toute la chambre.

— Quand il sera éteint, dit-elle, nous nous figurerons qu'il brûle encore. Maintenant, commençons la fête. »

Elle ouvrit la marche et, de la main, fit un signe gracieux à Ermengarde et à Becky. Elle nageait en plein rêve.

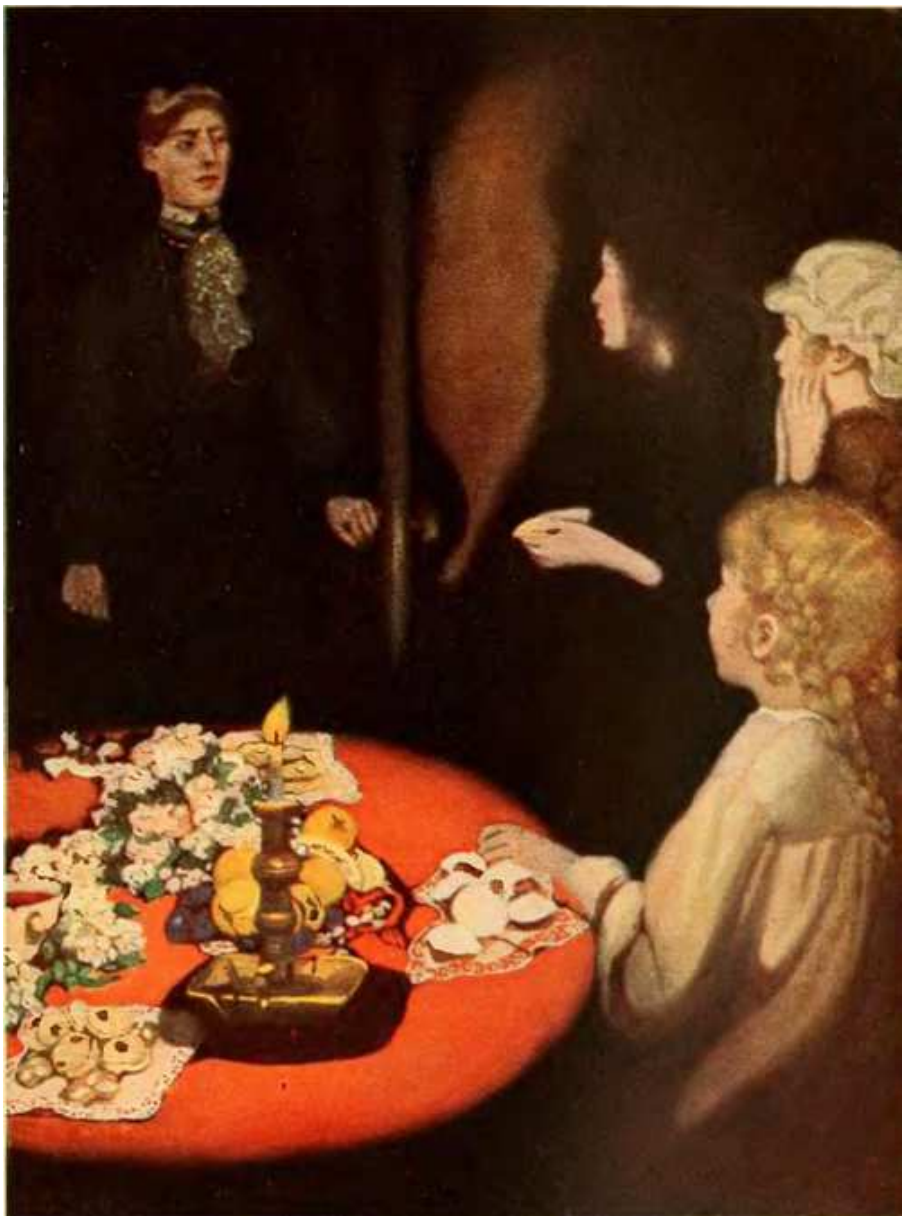
« Avancez, gentilles damoiselles, et prenez place à la table du festin. Mon noble père, le roi, qui est parti pour un long voyage, m'a ordonné de festoyer avec vous en son absence.

Elle tourna légèrement la tête du côté d'un des coins de la chambre.

— Oh, là, là ! Ménestrels ! À vos violes et à vos bassons ! Les princesses, expliqua-t-elle rapidement à Ermengarde et à Becky, engageaient toujours des

musiciens pour jouer à leurs fêtes. Imaginez-vous qu'il y a là-haut, dans le coin, la tribune des ménestrels. Et maintenant commençons ! »

Elles eurent à peine eu le temps de porter la première bouchée à leur bouche, avant de toutes les trois se lever d'un bond, et de tourner leurs visages pâles de frayeur dans la direction de la porte : quelqu'un montait l'escalier ! Il n'y avait pas à s'y tromper. Elles reconnurent le pas impatient de celle qui montait, et devinèrent que c'était la fin de tout.



« La patronne ! s'écria Becky épouvantée, et elle laissa tomber son gâteau par terre.

— Oui, dit Sara, les yeux agrandis de terreur dans sa petite figure blanche, Miss Minchin nous a découvertes ! »

Miss Minchin ouvrit la porte avec violence. Elle était pâle elle-même, mais c'était de rage. Elle regarda les visages effrayés, puis la table du banquet, et les dernières flammèches du papier qui brûlait dans la cheminée.

« J'avais bien soupçonné quelque chose de ce genre, mais je n'aurais jamais eu l'idée d'une pareille audace ! Lavinia avait raison ! »

Elles apprirent ainsi que Lavinia avait deviné leur secret et les avait trahies. Miss Minchin se dirigea vers Becky et la gifla pour la deuxième fois.

« Petite effrontée, dit-elle, vous quitterez la maison demain matin. »

Sara resta immobile, mais ses yeux devinrent encore plus grands et son visage plus pâle. Ermengarde éclata en sanglots.

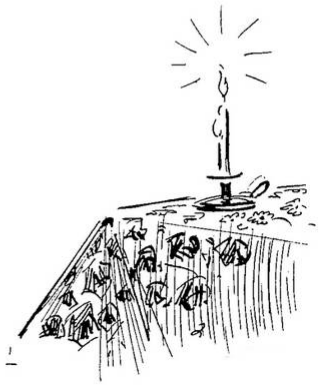
« Oh ! Ne la renvoyez pas, supplia-t-elle, c'est ma tante qui m'a envoyé le panier. Nous avions une petite réception.

— C'est bien ce que je vois, dit Miss Minchin en la foudroyant du regard, avec la Princesse Sara à la place d'honneur !

Puis se tournant, avec colère, vers Sara :

— C'est vous qui avez arrangé tout cela, j'en suis certaine ! Ermengarde seule n'aurait jamais eu l'idée d'une pareille chose. C'est vous qui avez décoré la table avec toutes ces friperies !

Et, frappant du pied, elle ordonna à Becky :



— Retournez dans votre mansarde !

Becky s'enfuit en courant, le visage couvert de son tablier, les épaules secouées par des sanglots. Et ce fut, de nouveau, le tour de Sara.

— Je m'occuperai de vous dès demain ; vous serez privée de déjeuner, de dîner et de souper !

— Aujourd'hui je n'ai pas mangé, Miss Minchin, dit Sara d'une voix faible.

— Tant mieux ! Cela vous servira de leçon. Et ne restez pas là immobile ! Remettez toutes ces choses dans le panier !

Les livres d'Ermengarde frappèrent alors son attention.

— Ermengarde, pourquoi avez-vous apporté dans cette mansarde vos beaux livres neufs. Remportez-les ! Demain, vous passerez la journée dans votre chambre, et j'écrirai à votre père. Que dirait-il, s'il savait où vous êtes ce soir ?

À ce moment, elle sentit le regard de Sara, un regard grave, fixé sur elle, et demanda, d'un ton violent :

— À quoi pensez-vous ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Je me demandais…

— Qu'est-ce que vous vous demandiez ?

Il n'y avait pas d'impertinence dans le ton de Sara. Il n'y avait que du calme et de la tristesse.

— Je me demandais, poursuivit-elle à voix basse, ce que dirait mon propre père s'il savait où je suis ce soir.

Miss Minchin devint furieuse, comme elle l'était devenue dans la salle d'études et, ne pouvant dominer sa colère, elle se précipita sur Sara et la secoua.

— Espèce d'insolente ! Comment osez-vous ?

Elle rassembla les livres, et les jeta pêle-mêle avec les reliefs du festin dans le panier, lança celui-ci dans les bras d'Ermengarde, qu'elle poussa devant elle vers la porte.

— Je vous laisse à vos réflexions, dit-elle. Couchez-vous tout de suite. »

Et elle ferma la porte derrière elle, et derrière la pauvre Ermengarde qui chancelait. Le rêve était bien fini. Dans la cheminée, la dernière lueur venait de s'éteindre, et il ne restait plus qu'un peu de cendre noire. La table était de nouveau nue, la vaisselle d'or et les serviettes richement brodées n'étaient plus que de vieux mouchoirs et des morceaux de papier rouge ou blanc. Toutes les fleurs artificielles gisaient à terre. Les ménestrels s'étaient enfuis de la tribune, et les violes et les bassons demeuraient silencieux. Émilie était assise contre le mur, le regard fixe. Sara l'aperçut, la prit de ses mains qui tremblaient.

« Il n'y a plus de banquet, Émilie, dit-elle, et il n'y a plus de princesse ; il ne reste plus que les prisonniers de la Bastille. »

Elle s'assit et cacha sa figure entre ses mains. Que serait-il arrivé si à ce moment elle eût levé ses yeux vers la lucarne ? Je n'en sais rien. Peut-être la fin de ce chapitre aurait-elle été toute différente ? Elle eût aperçu, pressé contre la vitre, et tourné de son côté, ce même visage qui s'était montré dans l'après-midi. Mais, trop absorbée par ses pensées, elle resta assise, sa petite tête brune entre ses bras, dans la position qu'elle affectionnait pour retrouver son équilibre. Enfin elle se leva et se dirigea lentement vers son lit.

« Inutile ce soir d'essayer d'imaginer autre chose avant de m'endormir, je n'y réussirais pas. Si je m'endors, peut-être un rêve viendra-t-il à mon aide. »

Elle se sentait si fatiguée, peut-être par manque de nourriture, qu'elle eut à peine la force d'atteindre son lit.

« S'il y avait un bon feu, où danseraient beaucoup de petites flammes… murmura-t-elle, et devant ce feu, un bon fauteuil ainsi qu'une petite table avec un souper bien chaud… songeait-elle en tirant la mince couverture sur elle ; si ce lit était bien doux… avec un bon édredon et des oreillers de plume, et s'il y avait, s'il y avait… » Mais sa lassitude eut pitié d'elle, car elle ferma les yeux et s'endormit.

Elle ne sut pas combien de temps elle avait dormi. Sa fatigue était si grande et son sommeil si lourd et si profond que rien n'aurait pu le troubler, pas même les cris et les cabrioles de Melchisédech et de sa famille, si tant est que toute sa progéniture se fût décidée à sortir de son trou pour jouer et se quereller au milieu de la chambre.

Quand elle se réveilla, et ce fut assez brusquement, elle ne se rendit pas compte de ce qui l'avait arrachée au sommeil. Or, c'était le bruit de la lucarne qui se refermait, après avoir livré passage à une souple et blanche silhouette qui, aussitôt sortie, se tint en observation sur le toit, assez près pour voir ce qui se passerait dans la mansarde, mais pas trop pour être vue.

Au premier moment, elle n'ouvrit pas les yeux. Elle avait encore trop sommeil, et, chose extraordinaire, jamais elle ne s'était sentie aussi douillettement et chaudement couchée, si bien qu'elle se croyait encore le jouet d'un beau rêve.

« Quel songe exquis ! murmurait-elle. Quelle douce chaleur ! »

Il lui semblait que des couvertures bien chaudes la recouvraient ; elle les sentait positivement et, en étendant la main, elle touchait même une étoffe soyeuse, qui ressemblait à s'y méprendre à un édredon de satin. Elle retenait son rêve, et ne bougeait pas afin de le faire durer… Mais, à la fin, il ne lui fut plus possible de

résister davantage. Elle percevait confusément dans la chambre une clarté, un bruit… le craquement d'un bon petit feu pétillant.

Elle ouvrit les yeux et son visage s'épanouit, car ce qu'elle voyait, elle ne l'avait jamais vu précédemment dans la mansarde, et elle savait qu'elle ne le verrait jamais plus.

« Je rêve encore » murmura-t-elle en se dressant sur un coude, et en regardant autour d'elle.

Il ne pouvait en être autrement, jugez-en. Dans la cheminée, un bon feu flambait ; devant le feu, une bouilloire de cuivre chantait ; sur le plancher s'étalait un beau tapis rouge, épais et chaud ; auprès de l'âtre, un fauteuil confortable garni de coussins, et devant ce fauteuil une petite table pliante recouverte d'une nappe blanche et servie : des plats couverts, une tasse, une théière ; sur le lit, on avait

déposé des couvertures épaisses et un couvre-pieds de satin, sans oublier une robe de chambre ouatée, des pantoufles fourrées et quelques livres.

La chambre de son rêve était devenue une réalité, toute inondée d'une chaude lumière. Au milieu de la table était posée une superbe lampe allumée recouverte d'un abat-jour rose. Sara se redressa et, de saisissement, en perdit presque la respiration.

« Mais mon rêve ne s'évanouit pas ! »

Repoussant enfin les couvertures, elle posa ses pieds par terre avec un sourire ravi. Maintenant, debout au milieu de toutes ces merveilles, elle se tournait de tous côtés, répétant sans trêve :

« Je rêve… je rêve… et mon rêve cependant demeure réel ! Tout est ensorcelé, à moins que je ne le sois moi-même ! Que m'importe après tout, si je puis croire que tout ce que je vois existe. »

Le feu brillant l'attira, elle s'agenouilla et en approcha ses mains, si près que la chaleur la fit se rejeter en arrière.

« Un feu qui n'existerait que dans un rêve ne brûlerait pas. »

Elle se releva d'un bond, toucha la table, les plats, le tapis ; elle alla au lit et tâta les couvertures. Elle prit dans ses mains la robe de chambre, douce et ouatée, la serra contre sa poitrine et y appuya ses joues.

« C'est chaud et moelleux, dit-elle très émue. Il faut bien que ce soit réel.

Elle l'enfila et chaussa les pantoufles.

— Tout cela existe, s'écria-t-elle. Je ne rêve pas !

Enfin elle prit un des livres, l'ouvrit et lut ces mots écrits sur la page de garde :

— À la petite fille de la mansarde, de la part d'un ami.

Ne pouvant se contenir davantage, elle laissa tomber sa tête sur le livre et éclata en sanglots.

— Qui cela peut-il être ? En tout cas, quelqu'un s'intéresse à moi. J'ai un ami.

S'éclairant de sa bougie, elle se glissa hors de la chambre et entra chez Becky.

— Becky ! Becky ! murmura-t-elle debout auprès du lit. Réveille-toi ! »

Becky, éveillée en sursaut, se mit sur son séant l'air ahuri ; on voyait encore sur sa figure des traces de larmes. Elle aperçut à côté d'elle une petite personne en superbe robe de chambre de soie rouge, et dont le visage était rayonnant, transfiguré. Elle reconnaissait en elle la Princesse Sara d'autrefois, un flambeau à la main.

« Viens voir, oh, Becky, viens. »

Sara se redressa, et de saisissement perdit presque la respiration. Becky, trop effarée pour parler, se leva simplement et la suivit. Quand elles eurent franchi le seuil de la chambre de Sara, celle-ci ferma la porte doucement et, attirant Becky au centre de ces merveilles :

« Et tout cela est vrai ! s'écria-t-elle ; j'ai touché tous les objets, ils sont aussi réels que nous-mêmes. La *puissance magique* a passé par ici et a tout disposé, Becky, pendant que nous dormions… Elle ne permet jamais au pire de se produire ! »

Chapitre 16

Le visiteur

Imaginez-vous, si vous le pouvez, ce que fut le reste de la soirée. Elles s'accroupirent près du feu qui brillait, pétillait et se faisait aussi beau qu'il pouvait, derrière son humble grille. Elles soulevèrent les couvercles des plats et trouvèrent une bonne soupe chaude, appétissante, qui à elle seule eût constitué un bon repas, des sandwiches, des rôties et des brioches, le tout suffisant pour deux. Le verre à dents servit à Becky de tasse à thé, et le thé était si délicieux qu'il n'était pas nécessaire d'imaginer que c'était autre chose que du thé. Réchauffées, bien restaurées, elles étaient heureuses. Sara, après la réalisation de tous ses rêves, reprenait sa vraie nature et se livrait à la joie, de tout son cœur. Elle avait vécu si longtemps par l'imagination qu'elle était toute portée à admettre les choses les plus merveilleuses sans les trouver extraordinaires.

« Bien que je ne connaisse personne au monde qui ait été capable de réaliser une telle féerie, il est bien évident que quelqu'un en est l'instigateur. Nous voici assises près de son feu et… c'est un vrai feu. Quel qu'il soit, où qu'il soit… j'ai un ami, Becky ! »

On ne saurait nier le sentiment d'appréhension qui se mêlait à leur ravissement, pendant qu'elles se régalaient devant le bon feu, appréhension qui leur faisait échanger de temps en temps des regards inquiets.

« Oh, Mademoiselle, murmura Becky, croyez-vous que toutes ces bonnes choses pourraient s'évanouir ? Est-ce qu'il ne serait pas plus prudent de nous dépêcher ?

Et elle fourra son sandwich en entier dans sa bouche, estimant que, si tout cela n'était qu'un rêve, personne ne serait choqué de ses mauvaises manières.

— Non, dit Sara, cela ne s'évanouira pas. Je mange cette brioche et j'en savoure le goût. On ne mange pas réellement dans les rêves. D'ailleurs, je me pince de temps en temps, et je viens même de toucher exprès un tison en flammes qui m'a brûlée. »

Une douce torpeur les envahissait peu à peu. C'était la somnolence d'enfants heureux et bien nourris. Elles restèrent assises dans le rayonnement du feu, jusqu'au moment où Sara, regardant son lit transformé par enchantement, pensa qu'il y avait assez de couvertures pour partager avec Becky. Et, dans la mansarde voisine, il y eut, ce soir-là, plus de confort que sa petite habitante eût jamais rêvé d'en posséder.

En sortant de la chambre, Becky se retourna et regarda autour d'elle avec des yeux gourmands !

« Si tout cela a disparu demain matin, Mademoiselle, il restera toujours certain que cela y a été cette nuit, et je ne l'oublierai jamais. »

Elle inspecta tous les objets, l'un après l'autre, comme pour en fixer le souvenir dans sa mémoire, et désignant chaque chose de son doigt :

« Le feu était là, et la table devant le feu ; la lampe répandait une lumière rose tendre ; il y avait un édredon de satin sur votre lit et un beau tapis par terre : tout

était magnifique et – elle s'arrêta, une seconde, passa avec satisfaction sa main sur son estomac –, et il y avait de la soupe, des sandwiches et des brioches. »

Sur cette constatation, qui, elle, du moins était une réalité, Becky s'en alla.

Les nouvelles se répandent vite dans une pension. Tout le monde savait le lendemain matin que Sara Crewe était tombée en grande disgrâce, qu'Ermengarde était punie, et que Becky aurait été jetée dehors avant le déjeuner si on avait pu se passer d'elle. Où Miss Minchin eût-elle trouvé une autre créature, aussi humble et aussi abandonnée de tous, pour travailler comme une esclave et moyennant un salaire aussi faible ? Quant à Sara, les grandes élèves savaient que si Miss Minchin la conservait, c'était également pour des raisons pratiques.

« Elle grandit si vite et devient si savante, dit Jessie à Lavinia, qu'on lui fera bientôt faire la classe. Miss Minchin sait qu'elle travaillera pour rien. C'était peu chic de ta part, Lawie, d'aller raconter à Miss Minchin qu'on s'amusait dans le grenier. Comment l'as-tu découvert ?

— Je l'ai su par Lottie. C'est un bébé, elle a livré ce secret sans s'en rendre compte. J'ai parfaitement agi en le racontant à Miss Minchin, dit Lavinia avec affectation : c'était mon devoir le plus strict. D'ailleurs, il est absurde que Sara prenne encore de si grands airs et qu'on fasse d'elle un tel cas, alors qu'elle est vêtue de haillons.

— Qu'est-ce qu'elles faisaient toutes deux, au moment où Miss Minchin les a surprises ?

— Elles jouaient, sans doute, à leur stupide jeu qui consiste à imaginer des choses. Ermengarde avait monté son panier pour en partager le contenu avec Sara et Becky. Nous, elle ne nous invite jamais à partager avec elle. Ce n'est pas que je m'en soucie, mais ce n'est pas très distingué d'aller partager ses friandises avec des servantes. Je m'étonne que Miss Minchin n'ait pas renvoyé Sara, en admettant même qu'elle lui rende des services comme répétitrice.

— Si on la renvoyait, où irait-elle ? demanda Jessie anxieusement.

— Qu'est-ce que j'en sais ? répondit Lavinia avec humeur. Il sera bien amusant de surveiller son attitude, quand elle viendra en classe ce matin, après ce qui s'est passé. Elle n'a pas dîné hier, et ne dînera pas aujourd'hui.

Jessie n'était pas aussi méchante qu'elle était sotte.

— Eh bien, moi, je trouve cela inhumain ! On n'a pas le droit de la faire mourir de faim, quand même ! »

Quand Sara entra dans la cuisine, ce matin-là, la cuisinière la regarda de travers ; les autres servantes firent de même, mais elle passa rapidement devant elles. Elle s'était levée un peu plus tard que de coutume, et, comme Becky en avait fait autant, elles n'avaient pas eu le temps de se voir et étaient descendues en grande hâte.

Sara traversa le réduit fétide où Becky était en train de frotter énergiquement une bouilloire, tout en chantonnant, pour incroyable que cela paraisse. Elle regarda Sara avec une figure épanouie.

« La couverture était encore là quand je me suis réveillée, Mademoiselle, dit-elle avec volubilité.

— La mienne aussi, dit Sara. Rien n'a disparu. Rien ! En m'habillant, j'ai mangé des restes.

— C'est admirable ! » s'écria Becky dans une sorte de ravissement ; et comme la cuisinière entrait à ce moment, elle se remit à fourbir sa bouilloire.

Miss Minchin, ainsi que Lavinia, s'attendait à trouver sur le visage de Sara, quand elle arriverait en classe, le reflet de ses humiliations. Sara avait toujours été, pour elle, une énigme indéchiffrable, car sa sévérité n'avait pas d'action sur elle. Quand elle la grondait, elle restait calme, écoutait poliment, le visage impassible. Quand elle la punissait, Sara s'acquittait de ses devoirs supplémentaires, se passait de manger, sans proférer aucune plainte et sans manifester aucun signe de révolte. Le fait même qu'elle ne répondait jamais avec impertinence semblait à Miss Minchin le comble de l'insolence. Mais, cette fois, la privation de nourriture qu'elle avait subie la veille, la violente scène de la nuit précédente, la perspective de

souffrir encore de la faim ce jour, avaient dû abattre son orgueil. Il serait bien extraordinaire qu'elle ne descendît pas avec les joues pâles, les yeux rouges, une figure abattue et confuse. Miss Minchin l'aperçut d'abord au moment où elle entrait dans la salle d'études, pour s'occuper des petites et leur faire réciter leurs leçons de français.

Sara s'avançait d'un pas léger, les joues animées et un sourire au coin des lèvres. C'était la chose la plus étonnante que Miss Minchin eût jamais vue. Elle en fut estomaquée. De quelle étoffe cette enfant était-elle faite ? Que pouvait signifier une pareille attitude ?

« Vous ne paraissez pas vous douter que vous êtes en disgrâce, lui dit-elle. Votre cœur est-il donc complètement endurci ? »

La vérité, c'est que, enfant ou grande personne, il est bien difficile d'être malheureuse ou même de le paraître alors qu'on a été bien nourri, qu'on a dormi une longue nuit dans un lit bien chaud, qu'on a été surprise par le sommeil au milieu d'un conte de fées et qu'on s'est réveillée pour constater que ce conte était une réalité. Sara ne put chasser de ses yeux le rayonnement de sa joie et répondit à Miss Minchin stupéfaite, avec tous les signes du plus profond respect :

« Je vous demande pardon, Miss Minchin, mais je sais que je suis en disgrâce.

— Ayez la bonté de vous en souvenir et ne prenez pas des airs comme si vous veniez de faire un héritage. C'est une impertinence de plus. Et rappelez-vous que vous n'aurez rien à manger aujourd'hui.

— Je le sais, Miss Minchin, répondit Sara.

Mais, en se détournant, son cœur bondit de joie au souvenir de tout ce qui s'était passé la veille.

— En quel état serais-je si la puissance magique n'était venue à mon aide ? pensa-t-elle.

— Elle ne doit pas avoir bien faim, dit Lavinia avec un rire méchant, regardez-la donc ! Elle s'imagine sans doute qu'elle a mangé un bon dîner !

— Elle n'est vraiment pas comme tout le monde, dit Jessie, qui observait Sara au milieu des petites élèves. Elle me déroute.

— C'est une créature absurde » grogna Lavinia.

Durant toute la journée, le visage de Sara resta épanoui. Les domestiques l'observaient curieusement et chuchotaient derrière son dos. Quant à Miss Amelia, dont les petits yeux bleus exprimaient l'ahurissement, elle ne pouvait s'expliquer cet air de bien-être chez quelqu'un qui avait encouru la colère d'une personne aussi importante que Miss Minchin ! Mais, après tout, cela répondait bien au caractère obstiné de Sara, qui était, sans doute, résolue à tenir tête à Miss Minchin jusqu'au bout !

Sara, en y réfléchissant, s'était décidée à garder secrètes, si c'était possible, toutes ces merveilles. S'il prenait fantaisie à Miss Minchin de remonter à la mansarde, elle découvrirait, naturellement, le pot aux roses. Mais une prochaine et nouvelle visite de sa part était peu vraisemblable, à moins qu'elle ne conçût des soupçons.

Ermengarde et Lottie seraient surveillées si étroitement qu'elles n'oseraient plus quitter leur chambre. Sara pourrait confier le secret à Ermengarde, sans crainte d'être trahie. Quant à Lottie, si elle découvrait quelque chose, on l'obligerait à garder le secret. D'ailleurs, la puissance magique l'aiderait peut-être à dérober ses merveilles aux yeux profanes.

« Mais, quoi qu'il arrive, se répétait Sara, il existe quelque part, dans le monde, un être adorablement bon qui est mon ami ! Mon ami ! Et, si je ne devais même jamais le connaître ni le remercier, du moins, je ne me sentirais plus aussi seule. »

Ce jour-là, le mauvais temps battit tous ses records sous le rapport de l'humidité, de la boue et du froid. Il y eut encore plus de commissions à faire que la veille, et la cuisinière, sachant que Sara était en disgrâce, fut plus dure encore que de coutume. Mais qu'importait à Sara ? Est-ce que le pouvoir magique n'était pas son ami ? Le souper de la nuit précédente lui avait donné des forces ; en outre, elle savait qu'elle dormirait bien la nuit suivante et qu'elle aurait chaud, et quoique,

naturellement, elle commençât de sentir la faim, elle pouvait attendre jusqu'au lendemain, où ses repas lui seraient rendus.

Il était très tard quand on l'autorisa enfin à remonter dans sa soupente. Elle avait dû travailler dans la salle d'études jusqu'à dix heures, et même elle y avait pris tant de goût qu'elle était restée, plongée dans ses livres, après l'heure fixée. Arrivée devant sa porte, il faut bien avouer que son cœur battait fort.

« Il se pourrait que tout ait été emporté » murmura-t-elle, essayant de se donner du courage. Elle ouvrit la porte et entra.

Elle poussa un petit cri de joie et de surprise, ferma la porte et, s'y appuyant, embrassa d'un rapide coup d'œil toute la pièce. L'enchanteur était revenu, et avait fait encore plus de changements que la veille. Le feu était allumé et pétillait plus joyeusement encore. La mansarde était si complètement transformée que Sara se frottait les yeux, croyant rêver.

Sur la petite table, un nouveau souper, et, cette fois, Becky n'avait pas été oubliée : pour elle aussi, une tasse et des assiettes. Sur le manteau de la cheminée, une grande bande d'étoffe richement brodée de couleurs vives aux dessins étranges, et quelques bibelots.

Tout ce qui était laid à l'œil avait été recouvert par de jolies étoffes. Fixés aux murs, de riches broderies multicolores et de ravissants éventails. Çà et là de larges poufs, si épais qu'on pouvait s'en servir comme de sièges. Un coffre en bois, recouvert d'un tapis et de coussins, pouvait servir de canapé. Sara s'avança lentement et s'assit, pour tout examiner à loisir.

« C'est absolument comme dans les contes de fées. Il me semble que je pourrais souhaiter n'importe quoi : des diamants et des sacs d'or, et qu'ils apparaîtraient ! Ce ne serait pas plus étrange que ce qui m'arrive. Est-ce vraiment mon grenier ? Suis-je la même Sara, transie, mouillée, déguenillée ? J'ai toujours désiré voir se réaliser un conte de fées. Et me voilà nageant en pleine féerie ! J'ai l'impression d'être une fée moi-même, avec le pouvoir de transformer de vils objets en trésors. »

Elle alla frappa au mur, pour appeler le prisonnier de la cellule voisine.

Quand Becky entra, elle faillit tomber à la renverse de surprise.

« Bonté divine ! s'écria-t-elle. Oh, Mademoiselle !

— Tu vois… » dit Sara.

Ce soir-là, Becky s'assit sur un coussin devant le feu et eut une tasse et une soucoupe à elle. Au moment d'aller se coucher, Sara remarqua qu'elle avait un épais matelas de plus et des oreillers de duvet. Son vieux matelas et son oreiller avaient été transportés chez Becky, et celle-ci, par conséquent, jouissait d'un confort inconnu d'elle jusque-là.

« D'où vient tout cela ? avait demandé Becky à un moment de la soirée.

— Ne le demandons même pas ! répondit Sara. Je préférerais l'ignorer, si ce n'est que j'aimerais à dire merci. Plus il y a de mystère, plus c'est beau. »

À partir de ce jour, Sara alla de surprise en surprise. Presque chaque jour amenait une nouvelle gâterie, et chaque soir, en ouvrant sa porte, Sara trouvait sa chambre plus confortable et plus ornée. En peu de temps, la mansarde se transforma en une ravissante petite chambre, remplie de toutes sortes d'objets précieux et rares. Les murs disparaissaient entièrement sous les tableaux et les draperies. On vit apparaître des petits meubles pliants. Une étagère fut suspendue au mur, puis remplie de livres. Il n'y manquait plus rien.

Quand Sara descendait, le matin, les restes du souper étaient sur la table, et quand elle remontait le soir, l'enchanteur les avait remplacés par d'autres mets succulents.

Aussi, Miss Minchin pouvait être plus acerbe et plus dure qu'elle ne l'avait jamais été, Miss Amelia plus morose et les domestiques plus vulgaires et plus impolies, Sara plus maltraitée, plus grondée : que lui importaient toutes ces avanies, alors qu'elle vivait en plein conte de fées ? La réalité présente était plus romanesque et plus délicieuse que tout ce qu'elle avait pu inventer précédemment pour réconforter sa jeune âme et l'empêcher de sombrer dans le désespoir. Souvent, quand on la grondait, elle avait peine à réprimer un sourire.

« Ah si vous saviez ! se disait-elle intérieurement, si vous saviez ! »

La sécurité du confort et du bonheur dont elle jouissait à présent la soutenait. En très peu de temps, elle parut moins maigre et reprit des forces ; ses joues se colorèrent et ses yeux ne semblèrent plus trop grands dans sa petite figure.

« Sara Crewe a une mine merveilleuse, confia Miss Minchin à sa sœur, comme à regret.

— Oui, répondit la pauvre Miss Amelia avec étourderie, en vérité elle engraisse, et ne ressemble plus à un pauvre oiseau affamé.

— Affamé ! releva Miss Minchin furieuse. Pourquoi affamé ? Elle a toujours bénéficié d'une nourriture abondante !

— Oh, sans doute, répondit Miss Amelia avec humilité, inquiète d'avoir dit, comme bien souvent, ce qu'il ne fallait pas dire.

— C'est fort désagréable à remarquer chez une enfant de cet âge, dit Miss Minchin d'un air hautain.

— Quoi ? osa demander Miss Amelia.

— C'est presque de la provocation, répondit Miss Minchin, agacée.

Elle voulait parler de la bonne mine de Sara, et l'appelait une provocation, ne sachant quel autre terme employer. Elle ajouta :

— Le courage et la volonté de n'importe quelle autre enfant eussent été entièrement abattus et brisés par toutes les déchéances qu'elle a dû subir ; mais cette petite semble vraiment aussi indomptable que si elle était née princesse !

— Te souviens-tu, interrompit maladroitement Miss Amelia, de ce qu'elle t'a dit, un jour, dans la salle d'études, te demandant ce que tu ferais si tu découvrais que…

— Non, je ne me souviens pas ; arrête de dire des bêtises, Amelia ! »

Mais elle se souvenait parfaitement.

Naturellement, Becky aussi commença à engraisser et à prendre un peu d'assurance. Il n'en pouvait être autrement, car elle aussi avait son rôle à jouer dans le conte de fées ! Elle possédait maintenant deux matelas, deux oreillers, une grande

abondance de couvertures et avait, chaque soir, un souper bien chaud et sa place sur un coussin auprès du feu.

Il n'était plus question de la Bastille et de ses prisonniers. Il n'y avait plus que deux enfants heureuses. Quelquefois Sara lisait à haute voix un de ses livres, ou elle étudiait, ou encore elle restait à regarder le feu, se demandant quel pouvait bien être son ami et s'il lui serait possible de lui exprimer sa reconnaissance. Puis il y eut encore une autre surprise merveilleuse.

Un commissionnaire déposa, un jour, plusieurs paquets dont l'adresse portait en grandes lettres majuscules :

À la petite fille de la mansarde de droite

C'est Sara elle-même qui vint ouvrir, et qui le reçut. Elle plaça les deux plus gros paquets sur la table du vestibule, et elle était en train de lire l'adresse, quand Miss Minchin, qui descendait l'escalier, l'aperçut.

« Portez ces paquets à l'élève à qui ils sont destinés, lui ordonna-t-elle sévèrement. Ne restez pas là, à les regarder.

— C'est à moi qu'ils sont adressés, répondit Sara avec calme.

— À *vous* ? Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas d'où ils viennent, mais c'est à moi qu'ils sont adressés, puisque c'est moi qui couche dans la mansarde de droite. Becky occupe l'autre mansarde.

Miss Minchin, intriguée, s'approcha et regarda les paquets.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, répondit Sara.

— Ouvrez-les ! »

Sara obéit. Quand les paquets furent ouverts, le visage de Miss Minchin prit une expression singulière. Les paquets contenaient des vêtements élégants et de bonne qualité : des chaussures, des bas, des gants et un manteau bien chaud. Il y avait encore un joli chapeau et un parapluie. Tout était de bon goût. Sur la poche du manteau, un papier était épinglé, avec ces mots :

À porter tous les jours. Seront renouvelés quand cela sera nécessaire.

Miss Minchin était abasourdie.

D'étranges pensées se faisaient jour dans son esprit intéressé et cupide. Se serait-elle trompée, après tout ? Cette enfant abandonnée n'aurait-elle pas quelque ami puissant et original, malgré les apparences contraires ? Existerait-il quelque parent ignoré jusqu'alors, et qui aurait découvert ses traces ? Avait-on décidé de s'occuper d'elle, de cette manière originale et mystérieuse ? Les parents éloignés sont parfois très bizarres, surtout les oncles, riches et vieux garçons, qui ne souhaitent pas d'avoir d'enfants auprès d'eux. Un homme de ce genre pourrait préférer veiller de loin sur sa jeune parente. Il serait certainement tatillon, susceptible et irritable. Ce serait bien désagréable d'avoir affaire à lui s'il venait à apprendre toute la vérité sur les mauvais traitements infligés à sa pupille. Elle se sentait très mal à l'aise et, dans son indécision, lançait un regard de côté à Sara.

« Eh bien, dit-elle sur un ton qu'elle n'avait jamais plus employé depuis que la petite fille avait perdu son père, vous avez un protecteur qui est très bon pour vous. Puisque ces vêtements vous ont été donnés et que vous en aurez d'autres quand ceux-ci seront usés, vous pouvez aller les mettre tout de suite. Quand vous serez habillée, descendez dans la salle d'études, pour apprendre vos leçons. Vous n'irez plus faire de commissions aujourd'hui. »

Une demi-heure plus tard, quand la porte de la classe s'ouvrit et que Sara entra, toutes les élèves restèrent muettes d'étonnement.

« Ma parole ! s'écria Jessie, poussant Lavinia du coude, regardez la princesse Sara ! »

Lavinia devint toute rouge. C'était bien vraiment la princesse Sara. Jamais, depuis l'époque où elle avait été surnommée Princesse, elle n'en avait eu plus l'apparence. Ce n'était plus la Sara qu'elles avaient vue descendre les escaliers de service, quelques heures auparavant. Elle portait le genre de robe que Lavinia lui enviait autrefois, d'une coupe parfaite et d'une couleur très seyante. Ses petits pieds étaient redevenus ce qu'ils étaient quand Jessie les avait admirés, et ses cheveux,

dont les boucles épaisses la faisaient ressembler à un petit poney de Shetland, étaient maintenant retenus par un ruban et ne pendaient plus en désordre.

« Peut-être a-t-elle hérité ? murmura Jessie. J'ai toujours pensé qu'il lui arriverait quelque aventure extraordinaire. Elle est si étrange !

— Peut-être que les mines de diamants ont soudain reparu, dit Lavinia d'un ton sarcastique. Ne lui faites donc pas le plaisir de tant la regarder, petite sotte !

— Sara, appela Miss Minchin, venez vous asseoir ici ! »

Et pendant que toutes les élèves la dévisageaient et se poussaient du coude, Sara alla occuper son ancienne place d'honneur, s'y assit et s'absorba dans ses livres. Le soir, de retour dans sa chambre, après avoir soupé avec Becky, elle resta assise, un long moment, à regarder pensivement le feu.

« Etes-vous en train d'inventer quelque histoire, Mademoiselle ? » demanda Becky avec une respectueuse douceur, car elle ressentait une profonde admiration pour tout ce que disait et faisait Sara.

Sara secoua la tête.

« Non, Becky. Je me demande ce que je dois faire. Je ne peux m'empêcher de penser à cet ami inconnu. S'il veut rester anonyme, il serait indiscret de ma part de

chercher à découvrir son nom, et cependant je voudrais tant qu'il sache à quel point je lui suis reconnaissante, et combien il m'a rendue heureuse. Dans sa grande bonté, il aimerait sans doute à l'apprendre et y serait plus sensible qu'aux remerciements. Je désirerais… »

Elle s'arrêta court, parce que, à ce moment, ses yeux tombèrent sur une papeterie contenant tout ce qui est nécessaire pour écrire : papier, enveloppes, plumes et encre, qui, placée sur une table dans un coin, n'avait pas encore attiré son attention :

« Oh ! Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ?

Elle alla chercher la papeterie et s'installa pour écrire auprès du feu.

— Je peux lui écrire, dit-elle joyeusement, et laisser la lettre sur la table. La personne qui vient chercher les restes de notre souper emportera également la lettre. Je ne poserai aucune question. Il ne pourra m'en vouloir de le remercier. »

Et voici ce qu'elle écrivit :

« J'espère que vous ne trouverez pas indiscret que je vous adresse cette lettre, malgré votre désir de rester inconnu. Soyez persuadé que je ne veux pas être impolie, ni essayer de découvrir votre secret, mais seulement vous remercier d'être si bon, si délicieusement bon pour moi en me faisant vivre un conte de fées. Je vous en suis tellement reconnaissante, je suis si heureuse… et Becky aussi… Pour elle également, tout est merveilleux et exquis. Nous nous sentions si seules, nous avions si froid, si faim, et maintenant… Quand je songe à tout ce que vous avez fait pour nous ! Permettez-moi de vous dire ces quelques mots. Je ne pouvais me taire. Merci… merci… merci.

La petite fille de la mansarde. »

Le lendemain, Sara laissa la lettre sur la table, et le soir celle-ci n'y était plus. Le magicien l'avait donc reçue, et cette pensée rendait Sara bien heureuse.

Ce même soir, elle faisait la lecture à haute voix à Becky, avant de se coucher, quand son attention fut attirée par un bruit venant du côté de la lucarne. Becky avait également entendu :

« Il y a quelque chose là, Mademoiselle, murmura-t-elle, un peu effrayée.

— Oui, dit Sara, on dirait le grattement d'un petit chat qui veut entrer. »

Sara se souvint tout à coup d'un petit intrus à longs poils qui lui avait déjà rendu visite une fois. Elle l'avait remarqué, dans la journée : il était assis tristement sur une table, devant la fenêtre, dans la maison du monsieur indien.

« Ce doit être le petit singe ! s'écria-t-elle avec une animation joyeuse. Il s'est enfui de nouveau. »

Elle grimpa sur une chaise, ouvrit la lucarne avec précaution, et regarda au dehors. Se détachant sur la neige, car il avait neigé tout le jour, il y avait là, accroupi, un pauvre animal frissonnant. Sa petite figure se contracta piteusement à la vue de Sara.

« C'est lui ! Il s'est échappé de la mansarde de son maître et a été attiré par la lumière.

Becky s'approcha.

— Est-ce que vous allez le laisser entrer ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Certainement, répondit Sara gaiement. Il fait trop froid dehors pour un petit singe. Ce sont des animaux délicats. Je vais l'amadouer pour l'attraper. »

Elle allongea le bras avec précaution et lui parla d'une voix caressante, celle dont elle se servait avec les moineaux et avec Melchisédech. Son cœur affectueux éprouvait tout naturellement de la sympathie pour les animaux ; elle comprenait leur nature sauvage et craintive.

« Allons, viens, cher petit ! Je ne te ferai pas de mal. »

Le petit singe avait éprouvé la tendresse humaine dans les mains brunes de Ram Dass et il la sentait pareillement dans celles de Sara. Il se laissa prendre et, quand il se trouva dans ses bras, il se pelotonna contre elle et saisit une mèche de ses cheveux.

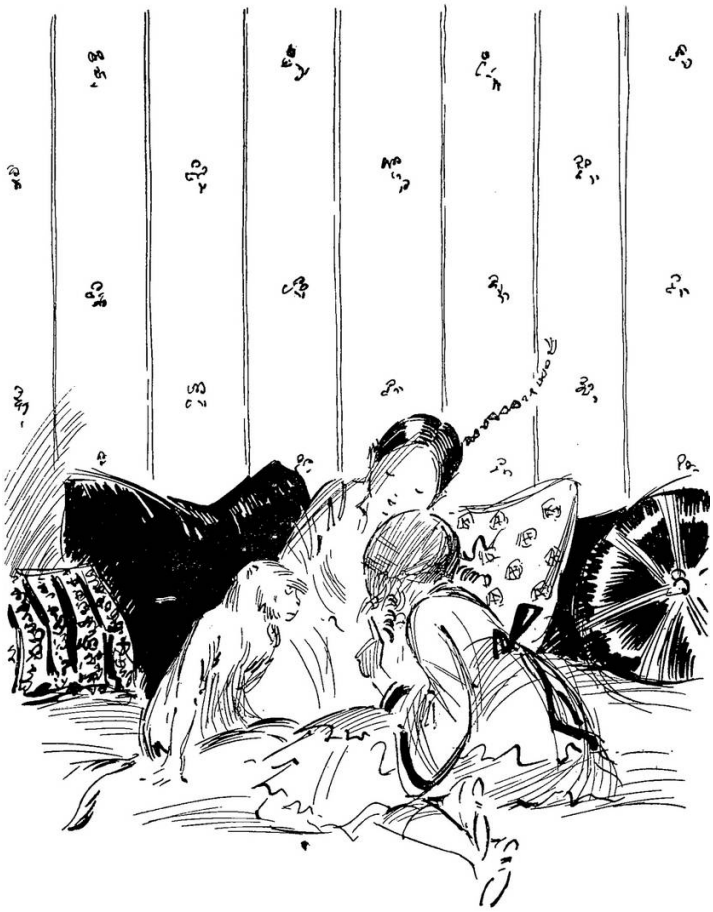
« Gentil petit singe, gentil petit singe, fredonna-t-elle en embrassant sa drôle de petite tête. Oh ! Comme j'aime les animaux ! »

Il avait l'air content de s'approcher du feu et, quand elle s'assit et le prit sur ses genoux, il la regarda et regarda Becky, ayant l'air de s'intéresser à toutes les deux.

« Il est bien vilain, Mademoiselle, n'est-ce pas ?

— Il ressemble à un bébé très laid, dit Sara en riant. Je vous demande pardon, petit singe, mais je suis contente que vous ne soyez pas un bébé. Votre mère ne pourrait vraiment pas être fière de vous, et personne n'oserait dire que vous ressemblez à un de vos parents. Je vous aime bien tout de même.

Elle s'adossa à sa chaise et réfléchit.



— Il est peut-être triste d'être aussi laid, et cela le préoccupe. Je me demande si un singe peut se tourmenter. Singe, mon chéri, te tourmentes-tu ?

Pour toute réponse, de sa petite patte il se gratta la tête.

— Qu'allez-vous en faire ? demanda Becky.

— Je vais le garder ici ce soir, et demain je le ramènerai au monsieur indien. Cela me fera de la peine de te rendre, petit singe, mais il le faut. C'est ta véritable famille que tu dois préférer, car moi je ne suis qu'une étrangère. »

Avant de se coucher, elle lui fit un petit nid à ses pieds : il s'y pelotonna et s'y endormit, comme un vrai bébé, semblant très satisfait de son nouveau logis.

Chapitre 17
C'est l'enfant !

Le lendemain, dans l'après-midi, trois membres de la « Grande Famille » étaient assis dans la bibliothèque du monsieur indien, faisant de leur mieux pour l'égayer. Depuis quelque temps, M. Carrisford vivait dans un état de pénible incertitude, et aujourd'hui il attendait avec anxiété le retour de M. Carmichael, dont le séjour à Moscou s'était prolongé de semaine en semaine. Il n'avait pas retrouvé tout de suite la famille qu'il cherchait, et, quand il avait enfin pu obtenir son adresse, et s'y était rendu, il avait appris qu'ils étaient partis en voyage. Ne pouvant les suivre, il avait attendu leur retour à Moscou. M. Carrisford était dans son fauteuil, et Janette, par terre, à ses pieds. Il aimait beaucoup cette petite. Nova s'était installée sur un tabouret ; Donald à cheval sur la tête de tigre, devant le feu, s'amusait, il faut en convenir, assez bruyamment..

« Ne fais pas tant de tapage, Donald, dit Janette. Quand on vient égayer un malade, on ne crie pas aussi fort. Peut-être notre manière de vous distraire est-elle trop bruyante, Monsieur Carrisford ? lui dit-elle en se tournant vers leur hôte.

Mais celui-ci se contenta de lui tapoter l'épaule.

— Non, répondit-il, cela m'empêche de trop penser.

— Je vais me tenir tranquille, assura Donald. Nous allons tous demeurer silencieux comme des souris !

— Les souris, en effet, ne font pas un tel tapage ! dit Janette.

Donald se fit une bride de son mouchoir, sauta et ressauta sur la tête du tigre, avec le même entrain.

— Il faudrait mille souris, dit-il gaiement, pour faire autant de tapage que moi !

— Tu en fais autant que cinquante mille souris, dit Janette sévèrement, alors que nous ne devrions pas en faire plus qu'une seule.

M. Carrisford se mit à rire et tapota de nouveau l'épaule de Janette.

— Papa sera bientôt ici, dit-elle. Voulez-vous que nous parlions de la petite fille perdue ?

— Je crois que je ne pourrais guère parler d'autre chose en ce moment, répondit M. Carrisford d'un air las.

— Nous l'aimons tant ! dit Nova ; nous l'appelons *la princesse des fées qui n'est pas une fée.*

— Et pourquoi? » dit M. Carrisford, que les inventions de la Grande Famille amusaient toujours.

Ce fut Janette qui répondit :

— Parce que, bien qu'elle ne soit pas une fée, elle sera tellement riche, quand on l'aura retrouvée, qu'elle sera une vraie princesse de fées. Nous l'appelions d'abord ainsi, mais ce n'était pas tout à fait le nom approprié.

— Est-ce vrai que son papa donna tout son argent à un ami, qui le plaça dans une mine de diamants et qu'ensuite l'ami, se croyant ruiné, s'enfuit, parce qu'il se faisait l'effet d'être presque un voleur ?

— Mais il ne l'était pas vraiment, vous savez, interrompit Janette vivement.

Le monsieur indien prit la main de la petite fille.

— Non, en réalité, il n'était pas un voleur.

— Je le plains, ce pauvre ami. Je ne peux pas m'en empêcher. Ce n'était pas sa faute et cela a dû lui briser le cœur, j'en suis sûre.

— Vous êtes une petite fille intelligente, Janette, dit M. Carrisford, et il pressa sa petite main.

— Avez-vous parlé à M. Carrisford, cria Donald, de la *petite fille qui n'est pas une mendiante* ? Lui avez-vous dit qu'elle a de beaux vêtements tout neufs ? Peut-être qu'elle aussi était perdue, et qu'elle a été retrouvée.

— Voilà une voiture, s'écria Janette. Elle s'arrête devant la porte. C'est papa.

Ils coururent tous à la fenêtre pour regarder au dehors.

— Oui, c'est papa, proclama Donald, mais il n'y a pas de petite fille. »

Tous les trois se précipitèrent dans le vestibule. C'était ainsi qu'ils accueillaient toujours leur père. On les entendait sauter, battre des mains et échanger des baisers. Carrisford essaya de se lever, mais retomba dans son fauteuil.

« Inutile, je ne peux pas ! Quelle ruine je suis !

On entendit la voix de M. Carmichael qui se rapprochait.

— Non, mes enfants, disait-il ; vous viendrez plus tard, quand j'aurai parlé à M. Carrisford ; allez jouer avec Ram Dass. »

La porte s'ouvrit et il entra.

Il avait meilleure mine que jamais et répandait autour de lui une atmosphère de santé et de cordialité. Mais ses yeux exprimaient de la tristesse quand ils rencontrèrent ceux du malade pleins d'une anxieuse curiosité. Ils se serrèrent la main.

« Quoi de nouveau ? Et l'enfant que les Russes avaient adoptée ?

— Ce n'est pas l'enfant que nous cherchons, répondit Carmichael. Elle est beaucoup plus jeune que la fille du capitaine Crewe. Elle s'appelle Émilie Carew. Je l'ai vue et je lui ai parlé. Les Russes m'ont donné tous les détails désirés. »

À ces paroles, quels ne furent pas la tristesse et le découragement de Carrisford ! Sa main abandonna celle de Carmichael.

« Alors il faut recommencer les recherches, dit-il, voilà tout ! Asseyez-vous, je vous prie. »

Carmichael s'assit. Il s'était peu à peu attaché à cet homme malheureux. Il était lui-même si bien portant et si heureux, si entouré de joie et de tendresse, que la solitude et la maladie lui semblaient des choses presque impossibles à supporter. Si une petite voix joyeuse d'enfant s'était fait entendre dans cette maison, combien elle aurait paru moins triste et moins déserte ! Mais qu'un homme fût forcé de porter en son cœur cette pensée qu'il avait pu faire tort à un enfant, et sembler l'abandonner, c'était là une chose intolérable.

« Allons, allons, reprit-il d'un ton enjoué, nous la retrouverons !

— Il faut nous remettre à sa recherche sans tarder, dit M. Carrisford, désolé. Avez-vous quelque idée nouvelle à me suggérer ? N'importe laquelle !

M. Carmichael parut hésiter. Il se leva et se mit à marcher de long en large, le visage préoccupé.

— Eh bien, oui, peut-être, dit-il. Je ne sais pas ce que vaut mon idée, mais le fait est qu'elle m'a passé par la tête, en réfléchissant à notre affaire dans le train qui me ramenait de Douvres.

— Et quelle est votre idée ? Si l'enfant est en vie, elle est *quelque part* !

— C'est certain. Nous avons fait des recherches à Paris. Renonçons à Paris et fouillons Londres.

— Il y a en effet beaucoup de pensions à Londres, répondit Carrisford.

Et tout à coup une pensée traversa son esprit : mais j'y songe, il y en a une à côté.

— Nous commencerons donc par celle-là. Nous ne pouvons pas commencer plus près.

— Il y a dans cette école une enfant qui m'intéresse, mais ce n'est pas une élève. C'est une petite fille aux cheveux bruns, à l'air mélancolique, aussi différente du pauvre Crewe qu'une enfant peut l'être de son père. »

La *puissance magique* était sans doute à l'œuvre, car comment peut-on expliquer autrement l'arrivée de Ram Dass dans la pièce, au moment même où son maître parlait ? S'inclinant respectueusement, mais sans pouvoir cependant cacher son émotion, qui se lisait dans ses yeux sombres et ardents :

« Sahib, dit-il, l'enfant est là, celle pour laquelle le Sahib a ressenti de la pitié. Elle rapporte le singe, qui s'était de nouveau réfugié dans sa mansarde. Je lui ai demandé d'attendre, pensant que cela ferait plaisir au Sahib de la voir et de lui parler.

— Qui est-elle ? demanda Carmichael.

— Qui peut le savoir ? répondit M. Carrisford. C'est la petite fille dont je vous ai parlé, une petite esclave de la pension.

Il fit, de la main, un signe à Ram Dass :

— Oui, je serai content de la voir. Allez la chercher.

Puis, se tournant vers Carmichael :

— Pendant votre absence, j'étais désespéré. Les journées me paraissaient si sombres, si longues. Ram Dass me raconta un jour la triste existence de cette enfant, et, tous deux, nous combinâmes un plan pour améliorer son sort. C'était peut-être puéril. Mais cela me fut une occupation et une distraction. Sans l'assistance d'un Oriental adroit et au pied léger, ce plan n'aurait cependant jamais pu être mis à exécution. »

Sara fut alors introduite. Elle portait le singe dans ses bras et, de toute évidence, il ne voulait pas se séparer d'elle. Il était cramponné à elle et jacassait. Le plaisir inattendu de se trouver dans la chambre de M. Carrisford avait coloré les joues de Sara.

« Votre petit singe s'est échappé une seconde fois, dit-elle de sa voix douce. Il est venu gratter à ma lucarne hier soir, et je l'ai fait entrer, parce qu'il faisait très froid. Je l'aurais rapporté immédiatement s'il n'avait pas été si tard, mais je savais que vous étiez malade et qu'il était préférable de ne pas vous déranger.

M. Carrisford la regarda avec curiosité et intérêt.

— C'est très aimable de votre part.

Sara regarda Ram Dass, qui était debout près de la porte.

— Voulez-vous que je le confie à votre serviteur, le matelot ? demanda-t-elle.

— Comment savez-vous que c'est un matelot ? dit M. Carrisford avec un petit sourire intrigué.

— Oh, j'ai déjà été sur des bateaux, répondit Sara en tendant le petit singe à Ram Dass, je suis née aux Indes.

Le monsieur indien se redressa si vivement, et l'expression de son visage changea à un tel point que Sara en fut presque effrayée.

— Vous êtes née aux Indes ? s'écria-t-il. Approchez-vous !

Et il lui tendit la main. Sara s'approcha et posa sa main dans la sienne, comme il semblait le désirer. Elle resta immobile, et ses grands yeux se fixèrent sur ceux du malade avec étonnement. Il paraissait tellement ému !

— Vous demeurez à côté ? demanda-t-il.

— Oui, je demeure chez Miss Minchin.

— Mais vous n'êtes pas une de ses élèves ?

Un étrange sourire effleura les lèvres de Sara. Elle hésita un instant.

— Je ne saurais dire exactement ce que je suis, répondit-elle.

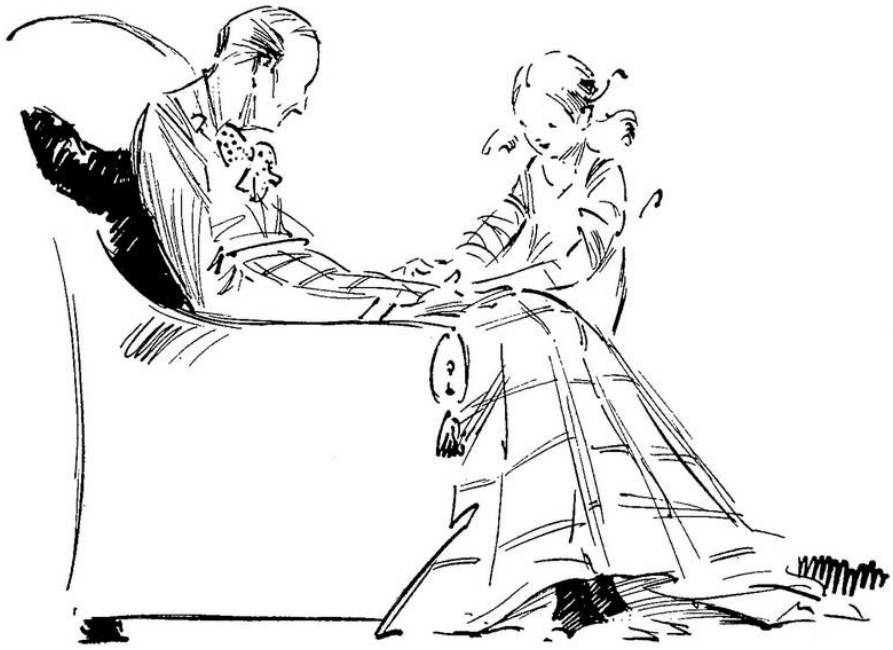
— Et pourquoi donc ?

— D'abord j'étais élève pensionnaire ; mais maintenant…

— Vous étiez une élève ? Qu'êtes-vous maintenant ?

L'étrange sourire reparut sur les lèvres de Sara.

— Je dors dans la mansarde, à côté de celle de la fille de cuisine, dit-elle. Je fais les commissions de la cuisinière… et tout ce qu'elle me commande, et j'enseigne le français aux petites.



— Questionnez-la, Carmichael, dit M. Carrisford, retombant en arrière comme s'il était épuisé. Questionnez-la ! Moi, je ne peux pas ! »

Le gentil papa de la « Grande Famille » savait interroger les petites filles, et Sara s'en rendit compte bien vite.

— Qu'entendez-vous dire par ce mot *d'abord*, mon enfant ?

— Quand mon papa m'y a amenée.

— Où est votre papa, maintenant ?

— Il est mort, dit Sara tristement. Il avait perdu toute sa fortune, et je n'avais plus un sou. Il ne restait plus personne pour s'occuper de moi et payer Miss Minchin.

— Carmichael ! cria M. Carrisford, Carmichael !

— Il ne faut pas lui faire peur, lui dit M. Carmichael tout bas ; et se tournant vers Sara :

— Alors on vous a envoyée dans la mansarde et on a fait de vous une petite servante. C'est à peu près ça, n'est-ce pas ?

— Il n'y avait personne pour s'occuper de moi. Il n'y avait plus d'argent. Je n'appartiens à personne.

— Comment votre père avait-il perdu son argent ? demanda le monsieur indien, tout haletant.

— Il ne l'a pas perdu lui-même, répondit Sara, de plus en plus étonnée. Il avait un ami qu'il aimait beaucoup, beaucoup. C'est cet ami qui a pris son argent. Il avait trop confiance en lui.

La respiration de M. Carrisford devint encore plus rapide.

— L'ami n'avait peut-être pas l'intention de lui faire tort. Cela ne fut peut-être que le résultat d'un malentendu.

Sara ne savait pas combien sa petite voix parut impitoyable, quand elle répondit. Si elle l'avait su, elle aurait certainement essayé de l'adoucir, pour épargner le monsieur indien.

— Mais mon papa en souffrit tout autant, et il en mourut.

— Comment s'appelait votre papa ? demanda Carrisford, dites-le-moi !

— Il s'appelait Ralph Crewe, répondit Sara, toute saisie, c'était le capitaine Crewe. Il est mort aux Indes.

La figure hagarde de M. Carrisford se contracta et Ram Dass s'élança pour porter secours à son maître.

— Carmichael, dit le malade, c'est l'enfant ! C'est elle ! »

Pendant quelques instants, Sara crut qu'il allait mourir. Ram Dass versa dans un verre quelques gouttes d'une liqueur et l'approcha des lèvres du Sahib. Sara se tenait tout près, un peu tremblante. Elle regardait M. Carmichael d'un air effaré.

« Quel enfant suis-je ? balbutia-t-elle.

— C'était lui, l'ami de votre père, lui répondit M. Carmichael. Ne soyez pas effrayée. Voilà deux ans que nous vous cherchons ! »

Sara mit la main sur son front, et ses lèvres tremblèrent. Elle parla, comme si elle était dans un rêve.

« Et j'étais chez Miss Minchin, pendant tout ce temps-là, murmura-t-elle, de l'autre côté du mur ! »

Chapitre 18

J'ai fait de grands efforts pour m'imaginer que j'étais une princesse…

Ce fut la gentille et calme Mme Carmichael qui dut expliquer à Sara tout ce qui s'était passé. On l'avait envoyée chercher en toute hâte. L'émotion de la découverte si inattendue de Sara avait presque été fatale pour M. Carrisford, étant donné son état actuel de faiblesse.

« Ma parole, dit-il d'une voix faible à Carmichael quand on parla de faire passer Sara dans une pièce à côté, ma parole, je crois vraiment que j'ai peur de la quitter des yeux un instant !

— Je vais m'occuper d'elle, dit Janette, et maman sera ici dans quelques minutes.

Et ce fut Janette qui emmena Sara.

— Nous sommes si contents qu'on vous ait retrouvée ! dit-elle. Vous ne pouvez vous imaginer combien nous en sommes heureux.

Donald se tenait debout, les mains dans les poches, et regardait Sara avec des yeux pensifs et un air de regret.

— Si j'avais seulement pensé à vous demander votre nom, le jour où je vous ai donné mes dix sous, dit-il, vous m'auriez répondu que vous étiez Sara Crewe, et on vous aurait trouvée en une minute !

Et c'est à ce moment que Mme Carmichael entra. Elle avait l'air très émue, elle prit Sara dans ses bras et l'embrassa tendrement.

— Vous avez l'air effarée, ma pauvre enfant, et ce n'est pas étonnant.

Sara n'avait qu'une seule pensée :

— Est-ce lui, demanda-t-elle en jetant un regard vers la porte close de la bibliothèque, est-ce lui qui était le méchant ami de mon père ?

Mme Carmichael pleurait en la serrant dans ses bras. Il lui semblait qu'il fallait embrasser souvent cette enfant, qui avait été si longtemps privée de tendresse.

— Il n'a jamais été méchant, ma chérie, et n'a pas perdu réellement l'argent de votre papa. Il a seulement cru l'avoir perdu, et comme il avait beaucoup d'amitié pour votre père, son chagrin l'a rendu si malade que, pendant quelque temps, il a perdu la raison. Il a failli mourir d'une fièvre cérébrale. Mais bien avant qu'il n'entre en convalescence, votre pauvre papa était déjà mort.

— Et il ne savait pas où me trouver, murmura Sara, alors que j'étais si près de lui !

Ce qui la frappait particulièrement, c'était qu'elle eût été si proche de lui.

— Il vous croyait en pension en France, expliqua Mme Carmichael, et il était sans cesse égaré par de faux renseignements. Il vous a cherchée partout. Quand il vous voyait passer, si triste et malheureuse, il ne se doutait pas que vous étiez la fille de son pauvre ami. Mais parce que, vous aussi, vous étiez une pauvre fille, il vous plaignait et voulait vous rendre plus heureuse. C'est lui qui demandé à Ram Dass de grimper à votre mansarde, par le toit, et de la rendre plus confortable.

Sara eut un tressaillement de joie et sa petite figure s'éclaira :

— C'est Ram Dass qui a tout apporté chez moi, et sur l'ordre de M. Carrisford ? Est-ce à lui que je suis redevable du rêve qui s'est réalisé ?

— Oui, ma chérie, oui ! Il est bon et généreux et, en pensant à la petite Sara Crewe, il a eu pitié de votre triste sort.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit et M. Carmichael apparut ; il fit signe à Sara d'entrer.

— M. Carrisford va déjà mieux, dit-il. Il désire vous voir.

Sara n'hésita pas. Quand elle entra et que M. Carrisford la regarda, il remarqua son visage tout rayonnant. Elle s'avança vers lui, les mains jointes contre sa poitrine.

— C'est vous qui m'avez envoyé toutes ces belles choses ! dit-elle d'une petite voix à la fois émue et joyeuse.

— Oui, ma pauvre chère enfant, c'est moi » répondit-il.

Il était faible et épuisé par la maladie et les soucis, mais son regard rappelait à Sara celui que son père avait souvent quand il lui parlait, ce regard de profonde tendresse. Elle ne put y résister et s'agenouilla contre lui, comme elle avait l'habitude de le faire autrefois près de son père, alors qu'ils étaient les plus grands et les plus tendres amis du monde.

« Alors c'est vous qui êtes mon ami ! dit-elle ; c'est bien vous !

Elle se baissa et embrassa à plusieurs reprises la main de M. Carrisford.

— Il sera tout à fait rétabli dans trois semaines, dit M. Carmichael à sa femme. Regardez quel changement déjà sur son visage ! »

Et en effet il n'était plus le même homme. La « petite patronne » était retrouvée, et il avait maintenant de quoi occuper ses pensées et quelqu'un à qui s'intéresser.

Pour commencer, il fallait voir Miss Minchin et lui annoncer le changement survenu dans la situation de son élève. Il fut entendu que Sara ne retournerait plus à la pension. M. Carrisford y était parfaitement décidé. Elle resterait chez lui, et M. Carmichael irait lui-même en avertir Miss Minchin.

« Je suis heureuse de n'avoir pas à y retourner, dit Sara. Elle sera bien fâchée. Elle ne m'aime pas, et il y a peut-être aussi de ma faute, parce que je ne l'aime pas non plus. »

Mais, fait curieux, Miss Minchin dispensa M. Carmichael de cette démarche, en venant elle-même chercher son élève. Elle avait eu besoin de Sara, et avait appris, par une des bonnes, qu'elle était sortie de la maison, cachant un paquet sous son manteau, et on l'avait vue entrer dans la maison voisine.

« À quoi pense-t-elle ? déclara Miss Minchin à sa sœur.

— Je n'en sais rien, répondit Miss Amelia, à moins qu'elle n'ait fait la connaissance de ce monsieur, parce qu'il a habité les Indes.

— Ah ! Cela lui ressemblerait bien : se jeter à sa tête, et tâcher de gagner sa sympathie d'une manière indiscrète. Il doit y avoir au moins deux heures qu'elle est

là-dedans. Je ne permettrai pas une pareille indiscrétion. Je vais aller voir ce qu'il en est et faire des excuses pour sa conduite. »

Sara était assise sur un tabouret tout contre le fauteuil de M. Carrisford et l'écoutait parler du passé, quand Ram Dass annonça l'arrivée de la visiteuse.

Sara pâlit et se leva malgré elle ; mais M. Carrisford remarqua qu'elle restait calme et ne montrait aucun effroi. Miss Minchin entra dans la pièce, l'air digne et sévère. Elle était habillée avec correction, et sa politesse était rigide comme sa tenue.

« Je regrette d'avoir à vous déranger, M. Carrisford, mais j'ai des explications à vous donner. Je suis Miss Minchin, la directrice du pensionnat d'à côté. »

Son interlocuteur la regarda un instant, en silence, tout en l'observant curieusement. Il était assez vif de caractère et il ne voulait pas se laisser gagner par la colère.

« C'est donc vous Miss Minchin ? dit-il.

— Oui, Monsieur, c'est bien moi.

— Dans ce cas, répliqua M. Carrisford, vous arrivez au bon moment. Mon avoué, M. Carmichael, était sur le point d'aller vous voir.

M. Carmichael s'inclina, et Miss Minchin porta ses yeux de l'un à l'autre, avec un grand étonnement.

— Votre avoué ? dit-elle, je ne comprends pas. Je suis venue ici pour remplir un devoir. Je viens d'apprendre qu'une de mes élèves, une élève que je garde par charité, a eu l'audace de venir vous importuner. Elle l'a fait à mon insu.

Sara était assise sur un tabouret, tout contre le fauteuil de M. Carrisford. Et se tournant vers Sara :

— Rentrez immédiatement ! ordonna-t-elle ; vous serez sévèrement punie.

M. Carrisford attira Sara à lui, et lui caressant la main :

— Non, elle n'ira pas !

Miss Minchin eut la sensation que ses idées s'égaraient.

— Comment, elle n'ira pas ?

— Non, répéta M. Carrisford, elle ne retournera jamais chez vous, car votre maison n'est pas un 'foyer' pour elle. Son foyer, à l'avenir, sera chez moi.

Miss Minchin recula de surprise et d'indignation.

— Chez vous, Monsieur ! Chez vous ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vous en prie, Carmichael, expliquez-le-lui, dit M. Carrisford, et le plus rapidement possible. »

Il fit asseoir Sara tout près de lui et lui tint la main comme le faisait son papa.

Alors M. Carmichael donna des explications à Miss Minchin, du ton calme et ferme d'un homme qui connaît à fond son sujet et les lois qui le concernent. Miss Minchin comprit très bien et en éprouva une impression très désagréable.

« M. Carrisford, Madame, dit-il, était un grand ami du capitaine Crewe. Ils étaient associés dans la même entreprise. La fortune qu'on croyait perdue a été retrouvée et elle est entre les mains de M. Carrisford.

— La fortune ! s'écria Miss Minchin en pâlissant, la fortune de Sara !

— Ce sera en effet la fortune de Sara, répliqua M. Carmichael assez froidement. C'est d'ailleurs, dès maintenant, la fortune de Sara. Certaines circonstances l'ont augmentée dans des proportions incroyables. Les mines de diamants sont plus florissantes qu'elles ne l'ont jamais été.

— Les mines de diamants ! dit Miss Minchin suffoquée.

Si c'était vrai, il lui semblait que rien d'aussi pénible ne lui était arrivé, durant toute sa vie.

— Oui, les mines de diamants, répéta M. Carmichael.

Et il ne put s'empêcher d'ajouter, avec un sourire malicieux et qui cadrait peu avec ses fonctions :

— Il n'y a pas beaucoup de princesses qui soient plus riches que Sara Crewe, l'élève gardée par charité. Voilà deux ans que M. Carrisford la recherche. Il l'a enfin retrouvée et il va la garder ! »

Puis M. Carmichael pria Miss Minchin de s'asseoir, afin qu'il lui expliquât la situation en détail. Il lui démontra clairement que l'avenir de Sara était assuré, et que ce qui avait semblé être perdu lui était rendu au centuple. Il ajouta que M. Carrisford serait pour Sara un ami aussi bien qu'un tuteur. Miss Minchin n'était pas une femme intelligente, et, dans son agitation, elle fut assez sotte pour essayer de regagner ce qu'elle voyait bien qu'elle avait perdu par sa folle cupidité.

« C'est *chez moi* qu'il l'a retrouvée, protesta-t-elle. Je me suis dévouée pour elle. Sans moi, elle serait morte de faim dans la rue.

À ces mots, Carrisford ne put se contenir.

— Quant à mourir de faim dans la rue, cela n'aurait peut-être pas été plus pénible que de mourir de faim dans votre mansarde.

— C'est à moi que le capitaine Crewe l'a confiée, reprit Miss Minchin, c'est chez moi qu'elle doit rester jusqu'à sa majorité. Je lui rendrai son appartement. Il lui faut achever son éducation. La loi m'aidera.

— Allons, allons, Miss Minchin, dit M. Carmichael, vous savez que la loi ne sera pas de votre côté. Si Sara désire retourner dans votre pension, je suppose que M. Carrisford n'y mettra pas obstacle, mais cela ne dépend que d'elle.

— Alors, je m'adresse à Sara. Je ne vous ai peut-être pas gâtée, dit-elle avec un peu d'embarras à la petite fille ; mais vous savez que votre papa était content de vos progrès et… j'ai toujours eu de l'affection pour vous.

Les yeux gris-verts de Sara se fixèrent sur elle avec l'expression calme et ferme que Miss Minchin détestait.

— En avez-vous vraiment eu, Miss Minchin ? Je ne m'en suis jamais aperçue !

Miss Minchin rougit et se leva.

— Vous auriez dû vous en apercevoir, dit-elle ; mais les enfants, malheureusement, ne savent jamais ce que l'on fait pour leur bien. Amelia et moi, nous avons toujours dit que vous étiez l'élève la plus intelligente de toute la pension. Ne voulez-vous pas respecter la volonté de votre pauvre papa et retourner chez moi ? »

Sara fit un pas vers elle et s'arrêta. Elle se rappelait ce jour où on lui avait dit que personne ne s'intéressait plus à elle, et qu'elle courait le risque d'être jetée à la rue. Elle revivait les heures qu'elle avait passées dans sa mansarde, souffrant de la faim, du froid et ayant pour seule compagnie Émilie et Melchisédech. Regardant Miss Minchin bien en face :

« Vous savez bien pourquoi je ne veux pas retourner chez vous, Miss Minchin.

Celle-ci devint très rouge et répondit avec colère :

— Vous ne reverrez plus jamais vos compagnes, et je ferai en sorte que Lottie et Ermengarde n'aient plus de relations avec vous.

M. Carmichael l'interrompit avec politesse, mais fermeté :

— Excusez-moi, dit-il, elle verra qui elle voudra. Il n'est pas vraisemblable que les parents des compagnes de Sara Crewe refusent les invitations qu'elle adressera à leurs enfants, de venir la voir chez son tuteur. M. Carrisford saura arranger cela. »

Il faut admettre que Miss Minchin comprit alors qu'elle devait s'avouer vaincue. La réalité était bien pire que ce qu'elle avait imaginé. Il ne s'agissait pas d'un vieil oncle tatillon et irritable, se fâchant des mauvais traitements infligés à Sara. Une femme intéressée comme elle, pouvait admettre sans peine que la plupart des parents ne refuseraient certes pas à leurs enfants de rester les amis d'une héritière de mines de diamants. Et si M. Carrisford racontait aux parents de ses élèves combien Sara avait été malheureuse chez elle, cela ne manquerait pas de lui nuire considérablement.

« Vous vous chargez d'une enfant qui n'est pas facile, dit-elle à M. Carrisford en se disposant à quitter la chambre ; vous vous en rendrez compte bientôt. Elle n'est ni franche ni reconnaissante.

— Je suppose, ajouta-t-elle en se tournant vers Sara, que vous vous sentez tout à fait une *princesse* maintenant ! »

Sara craignait que des étrangers, même animés pour elle des meilleures intentions, ne comprissent pas, au premier moment, son idée favorite de se conduire en tout comme une princesse.

« J'ai fait de grands efforts pour m'imaginer que j'étais une princesse, dit-elle à voix basse, particulièrement dans les moments où je souffrais le plus du froid et de la faim.

— Et maintenant, vous n'aurez même plus besoin d'essayer » dit Miss Minchin avec aigreur, tandis que Ram Dass multipliait les saluts en la reconduisant jusqu'à la porte.

Miss Minchin rentra chez elle, et fit descendre immédiatement Miss Amelia dans son salon. Elles y restèrent enfermées tout le reste de l'après-midi, et il n'est pas douteux que la pauvre Miss Amelia passa de bien mauvais moments. Elle versa des flots de larmes et dut souvent se tamponner les yeux. Une réflexion maladroite lui attira de la part de Miss Minchin une violente riposte, à laquelle Miss Amelia osa répliquer :

« Je ne suis pas aussi intelligente que toi, et j'ai toujours la crainte de te mettre en colère. Il serait sans doute préférable, pour l'école et pour nous-mêmes, que je ne sois pas si timorée ! Mais permets-moi de te dire que j'ai bien souvent pensé qu'il eût été plus adroit de ne pas traiter Sara Crewe aussi sévèrement, ni de l'habiller et de la loger aussi mal. Il est bien évident qu'elle travaillait trop, pour son âge, et qu'elle n'était pas nourrie suffisamment !

— Comment oses-tu dire de pareilles choses ? s'écria Miss Minchin.

— Je ne sais pas comment j'ose le faire, dit Miss Amelia avec l'énergie du désespoir ; mais, maintenant que j'ai commencé, je compte bien tout dire, sans me soucier des conséquences. Sara était une enfant d'une grande finesse d'esprit, et bonne, et tu n'aurais rien perdu à la traiter avec bienveillance. La vérité c'est que tu

la trouvais trop intelligente, et c'est pour ce motif que tu ne l'as jamais aimée. Elle lisait dans notre jeu.

— Amelia ! tenta d'interrompre l'aînée, à la fois suffoquée de son audace et furieuse.

Mais Miss Amelia était déchaînée ; perdant toute mesure, elle ne pensait même plus aux conséquences de ses paroles.

— C'est la vérité ! Elle nous avait jugées : toi, comme une femme dure et intéressée, et moi, hélas, comme une sotte et une faible ! Et toutes les deux, comme des êtres assez vulgaires et mesquins pour ramper devant son argent, et la maltraiter ensuite, une fois cet argent disparu. Elle n'était qu'une mendiante, et cependant elle se conduisait en vraie princesse. C'est la pure vérité.

Et la pauvre femme, en proie à une violente attaque de nerfs, riait et pleurait tout à la fois, se balançant de droite et de gauche, d'une manière inquiétante.

— Et maintenant tu l'as perdue, continua-t-elle. Une autre pension bénéficiera de son argent, et, si elle ressemblait aux autres enfants, elle raconterait comment nous l'avons traitée, nous perdrions toutes nos élèves, et ce serait la ruine ! Nous n'avons que ce que nous méritons, toi surtout, Maria Minchin, car il n'y a pas de femme plus dure, plus égoïste et plus intéressée que toi ! »

Elle était dans un tel état, et faisait tant de bruit que sa sœur, au lieu de la morigéner, fut obligée de lui donner des soins pour la calmer. À partir de cette scène, on remarqua que Miss Minchin commença à traiter avec un peu plus de déférence sa sœur qui, bien que jugée sotte, ne l'était peut-être pas autant qu'elle le paraissait.

Le soir de ce même jour, au moment où les élèves se trouvaient réunies dans la salle d'études, Ermengarde entra, tenant une lettre à la main. On remarquait sur sa figure ronde une expression à la fois heureuse et intriguée.

« Qu'est-ce qu'il y a ? crièrent deux ou trois voix ensemble.

— S'agit-il de la scène qui s'est passée dans le salon de Miss Minchin ? dit Lavinia avec vivacité. Miss Amelia a failli avoir une attaque de nerfs et a dû aller se coucher.

— Je viens de recevoir cette lettre de Sara, répondit Ermengarde en brandissant la lettre en l'air pour montrer comme elle était longue.

— De Sara ! s'exclamèrent-elles toutes à la fois.

— Où est-elle ? demanda Jessie avec agitation.

— Elle est à côté, répondit Ermengarde, chez le monsieur indien.

— Quoi ? Elle a été renvoyée ? Est-ce que Miss Minchin le sait ? C'est cela qui a été la cause de la scène ? Pourquoi t'a-t-elle écrit ? Parle ! »

Elles criaient toutes à la fois, et Lottie commençait à pleurer. Ermengarde leur répondit lentement, comme si elle n'était pas encore revenue de la surprise que lui avait causée un passage de la lettre de Sara. Pour elle, c'était le point essentiel qui, à lui seul, expliquait tout le reste.

« Les mines de diamants existaient bien ! dit-elle débordante d'enthousiasme ; elles existent !

Elle n'eut plus autour d'elle que des visages ébahis.

— C'étaient de véritables mines, continua-t-elle avec volubilité, mais il y a eu un malentendu et tout est allé aller de travers, si bien que M. Carrisford s'est imaginé qu'ils étaient ruinés.

— Qui est ce, M. Carrisford ?

— C'est le monsieur indien. Le capitaine Crewe en est mort, et M. Carrisford, atteint d'une fièvre cérébrale, s'enfuit et faillit lui-aussi en mourir. Il ne savait comment retrouver Sara. On découvrit qu'il y avait des millions et des millions de diamants dans les mines, dont la moitié appartient à Sara ; ils lui appartenaient déjà quand elle vivait dans la mansarde avec, pour unique ami, Melchisédech, et qu'elle était le souffre-douleurs de la cuisinière. M. Carrisford l'a retrouvée ce soir, il la garde chez lui, elle ne reviendra plus ici et sera plus princesse qu'elle ne l'a jamais été ! Cent cinquante mille fois plus ! Et je vais aller la voir, demain après-midi. Voilà ! »

Miss Minchin elle-même n'aurait guère pu maîtriser le tumulte qui suivit et, bien qu'elle l'entendît, elle n'essaya même pas, ne se sentant pas le courage de tenir tête aux élèves, car elle était bien assez occupée de Miss Amelia qui pleurait dans son lit. Elle savait que la nouvelle avait, mystérieusement, franchi les murs, et qu'elle ferait l'unique sujet des conversations des domestiques et des élèves jusqu'à l'heure du coucher.

Et en effet, jusqu'aux environs de minuit, toute la pension, comprenant que, pour le moment, tout règlement était aboli, se réunit, en un groupe serré, autour d'Ermengarde, pour l'écouter lire et relire la lettre de Sara. Cette histoire était plus merveilleuse qu'aucune de celles que Sara ait jamais inventées, et ce qui la rendait plus rare encore et plus savoureuse, c'est que Sara et le mystérieux monsieur indien en étaient les héros. Becky, qui avait aussi appris la nouvelle, s'arrangea de façon à monter plus tôt que d'habitude à la soupente. Elle voulait être seule, et donner un dernier coup d'œil à la chambre magique. Qu'allait-on en faire ? Il n'était pas probable qu'on laissât toutes ces jolies choses à Miss Minchin. On les emporterait,

et la mansarde serait de nouveau vide et nue. Elle monta l'escalier, le cœur gros et les larmes aux yeux, quoiqu'elle fût heureuse du bonheur de Sara. Il n'y aurait plus de feu ce soir et pas de douce lumière rose, pas de souper, et surtout pas de princesse dans le rayonnement du feu, racontant des histoires. Pas de princesse !

Étouffant un sanglot, elle ouvrit la porte de la mansarde et poussa un cri de surprise. La lampe inondait la chambre de lumière, le feu flambait, le souper était prêt, et Ram Dass était là debout qui la regardait en souriant.

« Miss Sara s'est souvenue, dit-il, elle a tout raconté au Sahib Carrisford. Elle veut que vous sachiez le grand bonheur qui lui est arrivé. Voici une lettre sur le plateau. Elle vous l'a écrite, ne voulant pas que vous vous couchiez malheureuse. Le Sahib vous prie de venir demain chez lui. Vous vous occuperez de Miss Sara. Ce soir je remporterai tous ces objets par le toit. »

Ceci dit, Ram Dass, le visage rayonnant, lui fit un petit salut et disparut par la lucarne avec une telle agilité qu'elle comprit de quelle façon il s'introduisait auparavant dans la mansarde.

Chapitre 19

Anne

Jamais si grande joie n'avait régné parmi les enfants de la « Grande Famille ». D'avoir fait connaissance avec « la petite fille qui n'était pas une mendiante » leur procura plus de plaisir qu'ils n'en avaient jamais rêvé. Le simple fait de ses souffrances et de ses aventures lui donnait un prix inestimable. Chacun voulait entendre et réentendre de sa bouche le récit de ses souffrances.

Assis auprès d'un bon feu, dans une chambre bien éclairée, il était particulièrement agréable de se figurer à quel point on pouvait geler dans une mansarde. Mais l'intérêt croissait encore quand Sara parlait de Melchisédech, des moineaux et de tout ce qu'on pouvait voir en grimpant sur la table et en passant la tête à travers la lucarne. Naturellement, le grand succès allait au récit du banquet et du rêve devenant réalité.

Sara le raconta, pour la première fois, dès le lendemain du jour où elle fut retrouvée. Quelques membres de la « Grande Famille » étaient venus prendre le thé avec elle ; ils étaient réunis autour du feu, et le monsieur indien, qui était présent, l'écoutait et l'observait. Ayant achevé, Sara le regarda, et posant la main sur ses genoux :

« Voici ce que je sais de l'histoire, oncle Tom, dit-elle, et maintenant voulez-vous raconter ce qui s'est passé de votre côté ? »

Il lui avait demandé de l'appeler toujours « oncle Tom ». Il leur raconta alors que, étant seul, malade, triste et préoccupé, Ram Dass avait essayé de le distraire en lui parlant des personnes qui passaient habituellement devant la maison, et particulièrement d'une petite fille qu'il remarquait souvent. C'est ainsi qu'il avait été conduit à s'intéresser à elle, sans doute parce qu'il recherchait une autre petite fille et parce que Ram Dass lui avait raconté l'épisode du singe s'enfuyant dans la mansarde, dont il avait décrit l'aspect triste et désolé. Il avait ajouté que, par ses

manières, l'enfant ne semblait pas appartenir à la classe des servantes. Par la suite, Ram Dass avait découvert toute la misère de son existence, et s'était rendu compte, d'autre part, combien il était facile, par le toit, d'accéder à l'autre lucarne. Tel était le point de départ.

« Sahib, avait-il suggéré un jour, je pourrais facilement aller allumer du feu chez l'enfant. Elle revient si mouillée et si transie de ses courses en ville ! En voyant ce feu, elle croira à l'intervention d'un magicien. »

L'idée avait paru si amusante au pauvre malade que sa figure s'était illuminée d'un sourire. Ram Dass, enchanté, avait expliqué à son maître avec force détails qu'on pourrait facilement entreprendre bien d'autres choses et avait montré un plaisir enfantin à en imaginer. Ces préparatifs avaient rempli des journées qui, autrement, eussent paru bien monotones. La nuit du festin interrompu, Ram Dass avait monté la garde, tenant tout préparés dans sa mansarde les paquets à porter chez Sara, et qui devaient lui être passés par un camarade.

Ram Dass, couché à plat ventre sur les ardoises, avait assisté, par la lucarne, à l'irruption de Miss Minchin interrompant le festin d'une manière désastreuse. Un peu plus tard, constatant combien était profond le sommeil de Sara, il s'était laissé glisser dans la chambre, pendant que son compagnon, resté dehors, lui tendait les objets. Au plus petit mouvement de Sara, Ram Dass aveuglait sa lanterne et se couchait par terre.

C'est toutes ces aventures, et bien d'autres aussi intéressantes, que les enfants connurent, après avoir posé mille questions.

« Je suis si heureuse de savoir, conclut Sara, que c'est vous qui étiez mon ami. »

Ils devinrent les meilleurs amis du monde. M. Carrisford s'attachait chaque jour davantage à Sara. Au bout d'un mois, il semblait, comme M. Carmichael l'avait prédit, un autre homme. Il ne s'ennuyait plus et commençait même à trouver un vrai plaisir dans la possession de cette richesse, qui était un fardeau pour lui,

auparavant. Il s'ingéniait chaque jour à préparer quelque charmante et nouvelle surprise pour Sara. Aussi lui avait-elle, en riant, donné le surnom du « magicien ».

C'étaient de superbes fleurs dans sa chambre, ou des petits objets dissimulés sous ses oreillers. Un soir qu'ils étaient assis l'un près de l'autre, on entendit une grosse patte gratter à la porte et, quand Sara alla ouvrir, elle trouva un magnifique chien russe. Il avait au cou un superbe collier où était gravée cette inscription : « Je suis Boris, je suis le serviteur de la princesse Sara. »

Les après-midis où Sara invitait la « Grande Famille », ou bien ceux où Ermengarde et Lottie venaient s'amuser avec elle, étaient très agréables. Mais Sara leur préférait les heures qu'elle passait seule avec l'oncle Tom, à lire et à bavarder.

Un soir que M. Carrisford lisait auprès d'elle, il remarqua, en levant les yeux, que sa petite compagne était immobile depuis un moment et fixait gravement le feu.

« Qu'êtes-vous en train d'imaginer, Sara ? demanda-t-il.

Sara leva les yeux et ses joues se colorèrent.

— Je pense au jour où j'avais si faim, et à la petite mendiante que je rencontrai ce jour-là.

— Mais vous avez bien souvent souffert de la faim, dit M. Carrisford tristement. De quel jour voulez-vous parler ?

— Je ne crois pas vous l'avoir encore raconté. C'est le jour où le rêve s'est réalisé. »

Et elle lui raconta, en peu de mots et très simplement, l'histoire des petits pains et de la pièce de dix sous, qu'elle avait ramassée dans le ruisseau, et de l'enfant qui avait plus faim qu'elle. M. Carrisford s'en montra très ému.

« J'étais en train d'imaginer un petit plan, ajouta-t-elle.

— Quel est-il ? Vous savez bien, dit Carrisford très tendrement, que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, petite princesse.

— Je me demandais, mais Sara hésitait... Vous dites souvent que j'ai tant d'argent ! Je me demandais si je ne pourrais pas aller voir la boulangère, et lui demander, quand des enfants souffrant de la faim s'arrêtent devant sa porte ou regardent sa devanture, de les faire entrer et de leur donner quelque chose à manger. C'est moi qui paierai les factures. Est-ce que je peux le faire ?

— Vous irez demain matin, répondit l'oncle Tom.

— Ah ! Je vous remercie ! Je sais, voyez-vous, ce que c'est que d'avoir faim, et combien on peut en souffrir, à moins d'avoir assez de force de caractère pour s'en distraire l'esprit.

— Oui, ce doit être bien dur en effet, dit M. Carrisford. N'y pensez plus, et venez vous asseoir sur ce tabouret près de moi. Rappelez-vous seulement que vous êtes une princesse.

— Oui, répondit Sara en souriant, et que je puis distribuer des petits pains à mon peuple ! »

Elle alla s'asseoir sur le tabouret, et le « monsieur indien » – il aimait qu'elle l'appelât ainsi quelquefois –, attirant sa petite tête brune sur ses genoux, lui caressa les cheveux.

Le lendemain, Miss Minchin assista, de sa fenêtre, à un spectacle qui lui était peut-être le plus insupportable qu'elle pût contempler : la voiture de M. Carrisford arrêtée devant la porte, et celui-ci, accompagné d'une petite silhouette d'enfant bien chaudement enveloppée de fourrures, descendant les marches du perron et montant en voiture avec lui. La petite silhouette était familière à Miss Minchin, et lui rappelait les jours passés. Une autre petite silhouette, non moins familière, suivait, et sa vue n'exaspérait pas moins Miss Minchin. C'était Becky dans son rôle d'heureuse soubrette, accompagnant sa jeune maîtresse et portant les manteaux et des petits paquets. La figure de Becky était déjà plus pleine et plus rose.

La voiture s'arrêta, quelques instants après, devant la boulangerie ; Sara et son oncle Tom en descendirent. Chose curieuse, à ce moment même, la boulangère mettait à l'étalage un plateau de petits pains tout chauds.

Quand Sara entra dans la boutique, la femme la regarda et, laissant les petits pains, se plaça derrière son comptoir, en continuant à dévisager Sara. Sa figure s'éclaira tout à coup :

« Je ne me trompe pas, Mademoiselle, dit-elle, je vous reconnais… et cependant…

— Oui, répondit Sara, vous m'avez une fois donné six petits pains pour dix sous.

— Et vous en avez donné cinq à une petite mendiante, interrompit la boulangère. Je m'en suis toujours souvenue, mais, au premier moment, je ne vous reconnaissais pas.

Puis, se tournant vers M. Carrisford, elle s'adressa à lui dans les termes suivants :

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais il n'y a pas beaucoup d'enfants qui soient capables de s'intéresser à ceux qui souffrent de la faim ; j'y ai pensé bien souvent. Excusez la liberté que je prends, Mademoiselle, dit-elle en se tournant vers Sara, mais vous avez meilleure mine, et paraissez… mieux portante que ce jour-là !

— Oui, je vais mieux, merci, répondit Sara et je suis plus heureuse. Je viens vous demander un service !

— À moi, Mademoiselle ? s'étonna la boulangère avec un bon sourire. Bien certainement, avec plaisir ! Mais qu'est-ce que je puis faire ? »

Et alors Sara, s'appuyant sur le comptoir, développa son petit plan où il était question des affreux jours d'hiver, de pauvres enfants abandonnés et de petits pains chauds. La boulangère l'écoutait avec étonneraient.

« Ce sera un vrai plaisir pour moi que de vous seconder. Je gagne ma vie moi-même, et ne peux faire beaucoup la charité, bien qu'il y ait de la misère de tous côtés. Mais, si j'ose me permettre, c'est plus d'un morceau de pain que j'ai donné,

depuis ce fameux jour des six petits pains, et je l'ai fait en souvenir de vous. Je vous vois encore, toute mouillée, ayant l'air d'avoir si faim, si froid et qui donniez vos petits pains, comme l'eût fait une princesse ! »

M. Carrisford sourit involontairement à ce mot, et Sara aussi, se souvenant de ce qu'elle s'était dit à elle-même, quand elle plaçait les petits pains sur les genoux de la petite mendiante.

« Elle avait l'air de tant souffrir de la faim, certainement plus que moi.

— Oui, elle mourait littéralement de faim, dit la boulangère. Que de fois m'a-t-elle rappelé ce jour, où elle était assise sur le seuil de ma porte, dans ses guenilles trempées et presque morte d'inanition !

— Vous l'avez revue ? s'écria Sara. Savez-vous où elle est ?

— Oui, je le sais, répondit la femme avec un sourire malicieux, car elle est là, dans mon arrière-boutique, Mademoiselle, et elle y est depuis un mois. Elle deviendra une brave et honnête fille, qui me sera très utile pour servir les clients et m'aidera à la cuisine. C'est à n'y pas croire, quand on songe au milieu d'où elle est sortie. »

Allant à la porte de l'arrière-boutique, la boulangère appela la fillette, qui apparut aussitôt. Sara reconnut la petite mendiante, mais elle était propre et gentiment habillée. À sa mine, on devinait qu'elle n'avait pas souffert de la faim depuis longtemps. Elle paraissait timide encore, mais son visage était agréable, maintenant qu'il avait perdu son expression farouche. Elle reconnut Sara, et la regarda longuement comme si elle ne pouvait s'en lasser.

« Je l'avais d'abord engagée, continua la boulangère, à venir me voir quand elle aurait faim ; en même temps elle me rendrait quelques petits services. J'ai trouvé qu'elle avait de la bonne volonté et, comme nous nous entendions bien, j'ai fini par lui donner une place et un foyer. Elle m'est utile, se conduit bien et m'est aussi reconnaissante qu'une petite fille de son âge peut l'être. Son nom est Anne, et elle n'en a pas d'autre. »

Les deux petites filles se regardèrent. Sara tendit la main à la petite Anne, par-dessus le comptoir, et elles échangèrent un sourire de sympathie.

« Je suis très contente de vous retrouver ici, dit Sara. Et si Mrs Brown le permet, je désire que ce soit vous qui donniez les petits pains aux enfants pauvres. Ne serez-vous pas heureuse de le faire, vous qui avez connu la faim ?

— Oui, très heureuse, Mademoiselle. »

Malgré l'attitude réservée d'Anne, qui sans bouger la suivait du regard, tandis qu'elle sortait de la boutique et montait en voiture avec l'oncle Tom, Sara sentit que sa pensée avait été comprise.